823
G54cF
v. 1





LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
G54cF
v.1

Return this book on or before the **Latest Date** stamped below.

University of Illinois Library

L161—H41

[illegible]

1-6
126414
28 Feb

LES AVENTURES

DE

CALEB WILLIAMS.

TOME I.

LES AVENTURES

DE

CALEB WILLIAMS,

OU

LES CHOSES COMME ELLES SONT,

PAR W. GODWIN;

Traduites de l'anglais sur l'édition derniérement publiée par l'Auteur, avec des changemens et corrections.

Amidst the woods, the Leopard knows his kind;
The Tyger preys not on the Tyger brood.
Man only is the common foe of man.

Le Léopard, au fond des bois, respecte son semblable; le Tigre n'a pas soif du sang du Tigre; l'homme seul est l'ennemi naturel de l'homme.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ Mme. Ve. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1813.

823
G54cF
v.1

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Le roman de *Caleb* excita, lorsqu'il parut, une grande sensation en Angleterre. L'auteur, déjà célèbre par plusieurs Traités pleins de hardiesse et d'énergie, sur diverses matières de politique et de législation, était signalé comme un des écrivains les plus distingués d'un parti redoutable au Gouvernement, et cette nouvelle production ajouta encore à l'animosité qui s'était manifestée contre lui. On y remarque en effet une critique amère des lois anglaises et de la manière dont la justice est administrée dans ce pays si vain de

sa liberté civile, et cette critique est d'autant plus piquante, qu'elle est mise en action, et que de simples faits exposés avec candeur y tiennent lieu de raisonnemens; mais cet objet n'est qu'accessoire, et l'auteur de *Caleb* s'était proposé, dans son ouvrage, un but d'une bien plus haute importance.

La passion qu'il a voulu peindre, et dont il a développé avec une si effrayante vérité les terribles effets et les vastes conséquences, n'avait encore fait la matière d'aucun ouvrage d'imagination, et cependant c'est peut-être, de toutes les passions humaines, celle qui, dans nos modernes sociétés, exerce l'influence la plus continue et la plus univer-

selle. Cette passion, qu'on pourrait appeler l'*honneur nobiliaire*, et dont l'histoire des peuples anciens ne fournit aucun modèle, est évidemment née du régime féodal et des institutions chevaleresques du moyen âge. Dans ces temps d'ignorance et de barbarie où tous les droits étaient établis par la violence, un chevalier armé de toutes pièces avait sur un paysan sans défense une si prodigieuse supériorité de force, que bientôt dans son imagination grossière, exaltée par les féeries des Arabes, il en vint au point de se considérer comme un être d'une autre nature, et s'accoutuma à ne voir dans les *vilains* ou habitans paisibles des villes et des campagnes, que des

individus d'une race différente de la sienne, et d'une espèce absolument inférieure. Cette illusion de l'orgueil survécut aux mœurs qui lui avaient donné naissance, et de là vint ce sentiment faussement décoré du nom d'*honneur*, qui s'indigne d'un affront et ne recule point devant un crime, qui rougit d'une humiliation et non d'une bassesse, qui, enfin, ne recherche la vertu qu'à cause de l'éclat qu'elle peut répandre, et comme un ornement dont on pare sa propre renommée.

C'est cette fatale passion que l'auteur a mise en scène dans son roman. Le personnage qui est dominé par elle se précipite de crimes en crimes, et lorsqu'après avoir mis en œuvre

tous les ressorts que lui fournissent son rang, son crédit et sa fortune, il peut se flatter d'avoir plongé sa victime dans un abîme d'opprobre et d'infortune, celle-ci, armée de sa simple innocence, et par la seule force de la vérité, triomphe avec éclat de son terrible et implacable adversaire.

Le lecteur est conduit à ce but si hautement moral par une suite d'événemens amenés et enchaînés de la manière la plus propre à exciter l'intérêt et à piquer la curiosité; en sorte que ce livre peut être, pour les esprits frivoles, l'objet du plus vif amusement, et pour les têtes pensantes, la matière des plus profondes méditations.

Le plan du roman offre toute l'unité qu'on pourrait desirer dans un poème ou dans un ouvrage dramatique ; l'exposition y est faite avec clarté et simplicité ; le nœud se forme, se complique et se dénoue d'une manière facile et naturelle ; les incidens sont amenés et préparés d'avance avec un art admirable ; les divers caractères y sont tracés avec vérité et fidèlement soutenus ; toutes qualités qui suffisaient pour assurer à cette production un rang distingué ; mais si on ajoute encore la force des situations, le pathétique des mouvemens, l'énergie des peintures et l'étonnante vigueur du style, on reconnaîtra que le roman de *Caleb* doit être compté

au nombre des chefs-d'œuvre dans ce genre de littérature, et c'est aussi ce que les ennemis même de l'auteur n'ont pu lui contester.

Les Aventures de Caleb Williams ont paru pour la première fois en 1794, divisées en 2 vol. Elles ont eu successivement de nombreuses éditions à Londres, à Dublin et en Ecosse. Il en a été fait deux traductions françaises dans la même année 1796. Depuis cette époque, l'auteur a revu cet ouvrage; il y a fait divers changemens et corrections; il a donné à certaines parties plus de développement; d'autres ont été resserrées dans une mesure plus convenable; les noms de quelques-uns des personnages

ont été changés par des considérations particulières ; enfin, la division a été faite en trois volumes.

C'est sur la dernière édition, ainsi changée et modifiée par l'auteur, qu'a été faite la traduction que nous offrons au public, et sous le rapport de ces divers changemens, elle peut être regardée comme une publication absolument nouvelle.

LES

LES AVENTURES

DE

CALEB WILLIAMS.

CHAPITRE PREMIER.

Ma vie, depuis plusieurs années, n'a été qu'un enchaînement d'infortunes. La tyrannie m'a marqué pour une de ses victimes, et je n'ai pu me soustraire à sa cruelle vigilance. J'ai vu toutes mes espérances s'évanouir, et l'avenir se flétrir devant moi. Mon ennemi s'est montré inaccessible aux prières, infatigable dans sa persécution. Il a immolé à sa passion le repos de mes jours, et jusqu'à mon honneur. J'ai vu tout le monde fuir à mon approche, me refuser des secours

dans ma misère, et n'entendre mon nom qu'avec horreur. Je n'ai pas mérité un pareil traitement : le témoignage de ma conscience dépose en faveur de mon innocence, quand par-tout on s'étonne que j'ose même prétendre à me justifier. Je commence pourtant à entrevoir aujourd'hui quelqu'espoir d'échapper aux pièges qui m'environnent et me pressent de toutes parts. Ce qui me porte à tracer ces mémoires, c'est le besoin de distraire ma pensée sans cesse tourmentée par l'image de ma déplorable situation, et encore la faible espérance qu'ils pourront engager la postérité à me rendre la justice que me refusent mes contemporains. Au moins trouvera-t-on dans les faits que j'ai à raconter, cette liaison et cette consistance qui ne sont guères que l'apanage de la vérité.

Je suis né dans une des provinces du midi de l'Angleterre, d'une famille pauvre et obscure. Mes parens, livrés aux travaux auxquels les paysans sont géné-

ralement destinés , n'étaient pas en état de s'occuper beaucoup de moi ; une éducation exempte des sources ordinaires de corruption , fut la seule qu'ils purent me donner ; une honnête réputation fut tout l'héritage qu'ils me laissèrent : héritage , hélas ! que leur malheureux fils a perdu depuis long-temps. On me fit apprendre , pour toute science , à lire et à écrire avec quelque peu d'arithmétique ; mais j'avais l'esprit très-avide d'instruction, et je ne négligeai aucun des moyens que la conversation ou la lecture pouvaient me founir , pour acquérir des connaissances ; aussi mes progrès allèrent-ils plus loin que ma situation ne semblait le promettre.

Je ne dois pas omettre quelques autres circonstances qui n'ont pas laissé d'influer , dans la suite , sur l'histoire de ma vie. J'étais d'une taille un peu au-dessus de la moyenne ; sans être en apparence très-fortement constitué , j'étais pourtant doué d'une vigueur et d'une

agilité peu communes. J'avais les membres extrêmement souples, et j'étais fait pour exceller dans tous les exercices de la jeunesse; mais les dispositions de mon esprit ne me portaient guères à placer ma vanité dans ce genre de supériorité. La gaieté bruyante des jeunes villageois ne me donnait que du dégoût, et je préférai de me faire remarquer par la rareté avec laquelle je paraissais à leurs amusemens. Avec cela, mes méditations solitaires ne laissaient pas que de se ressentir de mes talens corporels. Je me plaisais à la lecture des tours d'adresse et de force, et rien ne m'intéressait autant que ces histoires dont les héros trouvaient dans la vigueur et la souplesse de leur corps des moyens de surmonter toutes les difficultés. je m'appliquai surtout aux inventions mécaniques, et j'y donnai une grande partie de mon temps.

Notre demeure était située dans l'étendue de la seigneurie de Ferdinando Falkland, noble-propriétaire extrême-

ment riche. L'intendant de ce seigneur, M. Collins, qui avait occasion de venir de temps en temps chez mon père, me distingua de fort bonne heure, et me prit en amitié; il fut charmé des progrès qu'il me voyait faire, et parla à son maître de mon activité et de mes dispositions naturelles dans les termes les plus favorables.

Dans l'été de 17... M. Falkland, après une absence de plusieurs mois, vint passer quelque temps à la terre qu'il possédait dans notre province. Ce fut-là l'époque de mes malheurs ; j'avais alors dix-huit ans, mon père venait de mourir ; j'avais perdu ma mère quelques années avant. C'est dans cet état de délaissement que je reçus, à mon grand étonnement, un message de la part de M. Falkland, pour me rendre au château, le lendemain de la mort de mon père.

J'avais bien lu quelques livres, mais je n'avais nulle connaissance-pratique

du monde ; jamais je n'avais eu occasion de me présenter devant une personne d'un rang aussi élevé, et je ne pus me défendre, dans cette circonstance, d'un peu d'embarras, mêlé de crainte. Je trouvai dans M. Falkland, un homme d'une petite taille, ayant toutes les formes extrêmement délicates. Au lieu de ces visages rudes et sans flexibilité que j'avais l'habitude de voir, c'était une physionomie expressive au dernier point, où il n'y avait pas un muscle, pas le plus petit trait qui ne fût prêt à parler. Ses manières étaient douces, pleines d'attention et de bonté : ses yeux pétillaient de vivacité, mais il régnait dans son maintien, une sorte de réserve et de dignité, je ne sais quoi de profond et de mélancolique, que mon peu d'expérience me fit regarder comme une prérogative attachée à sa haute naissance, et comme un moyen donné aux grands pour maintenir la distance qui les sépare des autres hom-

mes. Ses regards qui souvent se promenaient douloureusement et avec inquiétude de tous côtés, décélaient l'agitation intérieure de son ame.

Il m'était impossible de désirer une réception plus gracieuse, et plus propre à m'encourager que celle qui me fut faite. M. Falkland me fit quelques questions sur mes études, et sur les idées que je m'étais formées des hommes et des choses ; il écouta mes réponses avec beaucoup de condescendance, et avec un air d'approbation. Son affabilité m'enhardit, je me sentis beaucoup plus maître de moi, quoique je fusse encore gêné par la dignité qu'il conservait toujours dans son maintien, quelques grâces qu'il y mît d'ailleurs. J'ai déjà dit que j'avais acquis quelque instruction par la lecture. Je n'avais pas laissé échapper les occasions d'en tirer avantage, et j'avais eu des rencontres fort heureuses; mais je n'ai pas le dessein de charger ce récit de détails

inutiles, ce sera au lecteur à juger ce que j'étais, par les incidens qui vont suivre. Quand la curiosité de M. Falkland fut satisfaite, il m'apprit qu'il avait besoin d'un secrétaire, que je lui paraissais avoir toutes les qualités propres pour cette place, et que si dans le changement d'état où je me trouvais par la mort de mon père, un pareil emploi pouvait me convenir, il me prendrait volontiers dans sa maison.

Cette proposition flatta beaucoup mon amour-propre, et ma reconnaissance éclata par les plus vives expressions. Aidé de M. Collins, je disposai bien vîte du peu de bien qu'avait laissé mon père; il ne me restait plus dans le monde un seul parent dont je pusse réclamer la tendresse et les bons offices; mais bien loin de me sentir effrayé de cet état d'abandon, je me livrais aux chimères les plus brillantes sur le poste que j'allais occuper. J'étais loin de soupçonner que cette gaieté

et cette douce incurie dont j'avais joui jusqu'alors, allaient bientôt m'abandonner pour jamais, et que le reste de mes jours était dévoué à des alternatives continuelles d'inquiétudes et de malheurs.

Mon emploi était facile et agréable. Il consistait en partie à transcrire et à mettre en ordre quelques papiers, et en partie à écrire sous la dictée de mon maître, des lettres d'affaires ou quelques morceaux de littérature. Ceux-ci étaient pour la plupart des extraits analytiques des ouvrages de différens auteurs, avec des réflexions et des idées nouvelles sur la matière qu'ils traitaient, et qui avaient pour objet, ou de réfuter leurs erreurs, ou de pousser plus loin leurs découvertes. Tous ces essais portaient l'empreinte d'un esprit profond et élégant, bien versé dans les connaissances littéraires, et doué d'une activité et d'une finesse de discernement peu ordinaire.

Comme j'étais chargé des fonctions de bibliothécaire, aussi-bien que de celles de secrétaire, j'étais placé dans la partie de la maison destinée aux livres. Là, mes momens auraient pu s'écouler dans la plus douce tranquillité, si ma nouvelle situation ne m'eût pas placé dans des circonstances totalement différentes de celles où je m'étais trouvé dans la chaumière de mon père. La lecture et la méditation avaient de très-bonne heure absorbé toutes les facultés de mon esprit ; je n'avais eu que très-peu de commerce avec les hommes ; mais dans ma résidence actuelle, mille motifs d'intérêt et de curiosité m'excitaient à étudier le caractère de mon maître, et je trouvai-là un vaste champ pour exercer mon penchant aux conjectures et aux spéculations.

Il était impossible de mener une vie plus retirée et plus solitaire que la sienne. Les lieux de divertissement, les amusemens ordinaires du monde n'a-

vaient aucun attrait pour lui ; il évitait le bruit des sociétés, et ne paraissait pas chercher un dédommagement de ces privations dans les épanchemens de l'amitié. Il semblait absolument étranger à tout ce qu'on nomme communément les plaisirs de la vie. A peine le voyait-on quelquefois sourire, et cette teinte de mélancolie qui annonçait la situation malheureuse de son ame, ne l'abandonnait pas un seul instant. Cependant, le fond de son caractère ne paraissait pas porté à la morosité et à la misantropie. Il était compatissant et rempli d'égards pour les autres, sans jamais sortir cependant de son maintien froid et réservé. Son extérieur et sa conduite étaient faits pour intéresser vivement tout le monde en sa faveur; mais les démonstrations de tendresse qu'on aurait été tenté de lui faire, semblaient repoussées par le peu d'ouverture de son accueil et la difficulté de pénétrer ses sentimens.

Tel était en général M. Falkland ; mais son humeur était inégale. Cette maladie sombre qui lui donnait en tout temps une habitude souffrante, avait ses accès. Quelquefois il était emporté, revêche et tyrannique ; mais c'était moins l'effet d'un penchant à la dureté, que du tourment intérieur de son ame : et dès que le moment de réflexion était venu, on voyait qu'il cherchait à ne faire tomber que sur lui seul tout le poids de son malheur. Quelquefois il n'était plus maître de lui-même et paraissait comme dans un état de frénésie. Il se frappait la tête, ses sourcils se fronçaient, ses traits étaient convulsifs et ses dents se choquaient les unes contre les autres. Quand il sentait l'approche de ces symptômes, il se levait brusquement, et quelle que fût l'affaire qui l'occupât, il l'abandonnait précipitamment, et courait s'enfermer chez lui, où personne n'osait le troubler.

Il ne faut pas croire que tout ce que

je viens de dire pût être remarqué par les personnes qui l'approchaient ; moi-même je ne l'ai appris que successivement , et après beaucoup de temps. Quant aux domestiques en général , ils voyaient très-peu leur maître. Excepté moi , à cause de la nature de mes fonctions, et M. Collins, à cause de son ancienneté dans la maison , et la considération personnelle dont il jouissait, aucun d'eux n'approchait M. Falkland qu'à des heures fixes et pour très-peu de momens. Ils ne le connaissaient que par sa bienfaisance et son inflexible intégrité , principes qui semblaient régler toutes ses actions ; et encore qu'ils se permissent quelquefois des conjectures sur ses singularités , il ne le regardaient pas moins avec une sorte de vénération, et comme un être d'un ordre supérieur.

Il y avait déjà trois mois que j'étais au service de mon maître , lorsqu'un jour je m'avisai d'entrer dans un cabi-

net séparé de la bibliothéque, par une galerie étroite, qu'éclairait une simple lucarne. Je n'imaginais pas qu'il y eût quelqu'un dans cet endroit, et je n'y allais que pour y placer quelque chose afin de pouvoir le retrouver. En ouvrant la porte, j'entends au moment même un long gémissement comme d'une personne dans un état d'angoisse insupportable. Le bruit de la porte en s'ouvrant, parut allarmer la personne qui était dans la pièce; j'entends comme le son d'un coffre qu'on baissait avec précipitation et d'une serrure qu'on fermait. Je présumai alors que M. Falkland était-là et je me hâtais de me retirer, lorsqu'une voix qui me parut singulièrement terrible, s'écria: *Qui est-là?* c'était la voix de M. Falkland. Ce cri me glaça d'effroi; je voulus répondre, mais la parole me manqua, et dans l'impuissance de parler, je m'avançai machinalement dans la pièce en dedans de la porte. M. Falkland ne faisait que de

se lever de dessus le parquet où il avait été assis ou agenouillé ; son maintien portait toutes les marques de l'embarras et de la confusion. Toutefois il fit un effort violent qui dissipa bientôt ces premiers symptômes et fit place à des traits étincelans de fureur. Malheureux, me dit-il, que venez-vous faire ici ? Je balbutiai quelques mots d'excuse. Méchant homme, s'écria M. Falkland, en m'interrompant avec une impatience qu'il ne pouvait contenir, vous vous attachez à mes pas comme un espion. Je vous ferai cruellement repentir de votre insolence. Croyez-vous que je vous souffrirai impunément guetter ainsi toutes mes actions ? — Je cherchai à me défendre. — Va-t-en, misérable, reprit-il ; sors d'ici où je vais t'écraser sous mes pieds. En disant cela, il s'avança vers moi ; mais j'étais déjà assez effrayé, et je disparus bien vite. J'entendis la porte se refermer sur moi avec violence. Ainsi finit cette étrange scène.

Je le revis sur le soir, il me parut assez bien remis ; ses manières, qui étaient toujours affables, furent alors beaucoup plus attentives et plus caressantes ; on aurait dit qu'il avait sur le cœur quelque chose dont il voulait se débarrasser, mais qu'il manquait d'expression pour le rendre. Je le regardai avec un œil mêlé d'inquiétude et d'affection. Il fit plusieurs efforts pour parler, mais sans succès ; il secoua la tête, et puis me mettant cinq guinées dans la main, il me la pressa d'une manière qui m'annonça que son ame était agitée d'une foule d'émotions différentes, mais qu'il m'était impossible alors de deviner. Cela fait, je le vis sur-le-champ se recueillir en lui-même, et se retrancher dans sa réserve et sa dignité habituelles.

Je compris bien que le secret était une des choses qu'il attendait de moi ; en effet, j'avais l'esprit trop disposé à méditer sur ce que j'avais vu et entendu, pour l'aller indistinctement communi-

quer à d'autres. Toutefois il se trouva que ce soir même je soupai avec M. Collins, ce qui arrivait rarement, parce que ses affaires le retenaient souvent dehors. Il ne put s'empêcher de remarquer dans mon air quelque chose d'extraordinaire qui annonçait de l'inquiétude et du chagrin, et il m'en demanda affectueusement la cause. Je cherchai à éluder ses questions; mais ma jeunesse et mon peu d'expérience du monde étaient peu propres à me servir en cette occasion. D'ailleurs, j'étais habitué à regarder M. Collins comme une personne digne de tout mon attachement et de toute ma confiance; il me sembla que vu la position où il était, il y avait peu d'inconvénient à le prendre pour mon confident dans cette circonstance. Je lui rendis dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé, et je terminai par une ferme déclaration; que bien que j'eusse été la victime d'un véritable caprice, je n'étais nullement tourmenté

pour mon propre compte ; qu'aucun danger, aucune considération d'intérêt personnel ne me ferait jamais faiblir dans ma conduite ; mais que j'étais uniquement sensible au sort de mon malheureux maître, qui, au milieu de tous les avantages faits pour conduire au bonheur, et avec tout ce qui peut en rendre digne, me paraissait condamné à un état de souffrance et de peine qu'il avait peu mérité.

M. Collins, pour répondre à cette confidence, m'apprit quelques autres incidens de même nature qui étaient aussi venus à sa connaissance, et il me dit que de tout cela il ne pouvait guère s'empêcher d'en inférer que notre infortuné protecteur avait de temps en temps l'esprit un peu dérangé. Hélas ! ajouta-t-il, il n'a pas toujours été de même. Ferdinando Falkland a été autrefois le plus gai des hommes ; non pas qu'il eût cette gaieté désordonnée qui n'inspire guère que du mépris, et qui

part plutôt d'une cervelle légère que du contentement de l'ame. Sa gaieté n'était jamais sans quelque dignité, elle était parée d'une nuance de raison et de sensibilité, et ne s'écartait jamais du bon goût ni de la décence. Telle qu'elle était cependant, elle annonçait une humeur naturellement enjouée, elle donnait un brillant extraordinaire à sa conversation et tant de charmes à sa société qu'il était en possession de faire les délices de tous les cercles. Vous ne voyez rien, mon cher Williams : vous ne voyez plus que l'ombre de ce Falkland qui était recherché par tous les gens d'esprit et adoré de toutes les femmes. Sa jeunesse, dont le début éclatant avait donné les plus hautes espérances, s'est flétrie dans l'obscurité. Sa sensibilité a été paralysée par une suite d'événemens de la nature la plus mortifiante et la plus cruelle pour sa façon de sentir. Son esprit s'était entiché des chimères d'un honneur faux et fan-

tastique ; et, selon lui, la blessure qu'a reçue son orgueil n'a plus laissé survivre que la partie la plus grossière, l'enveloppe purement matérielle de Falkland.

Ces réflexions de mon ami Collins, ne servirent qu'à enflammer vivement ma curiosité, et je le pressai d'entrer dans une explication plus étendue. Il ne se fit pas beaucoup prier ; pensant bien que quelque réserve qu'il se fût imposée sur cet article, elle eût été déplacée dans la position où je me trouvais, et regardant comme assez probable que sans l'état de trouble et d'agitation où il était, M. Falkland, lui-même, aurait été disposé à me faire la même confidence. Afin de donner à ce fil d'événemens, toute la clarté possible, je joindrai au récit que me fit alors M. Collins, divers éclaircissemens que j'ai reçus d'ailleurs dans la suite. Au premier coup-d'œil, le lecteur pourra croire que ce détail de la vie passée de

M. Falkland, est étranger à mon histoire. Hélas! une cruelle expérience me fait sentir le contraire: en retraçant ses infortunes, mon cœur saigne comme si elles étaient les miennes propres. Comment pourrait-il en être autrement? ma destinée toute entière a été liée à son histoire: c'est parce qu'il fut malheureux, que mon bonheur, mon nom, toute mon existence ont été flétris pour jamais.

CHAPITRE II.

Parmi les auteurs qui firent les délices de sa première jeunesse, étaient les poètes héroïques de l'Italie; c'est-là qu'il prit l'amour de la chevalerie et des idées romanesques. Ce n'est pas qu'il n'eût trop de bon sens pour regretter le temps de Charlemagne ou du roi Arthur. Mais, en même temps qu'un peu de philosophie servait à régler les écarts de son imagination, il se figurait que dans les mœurs dépeintes par ces poètes célèbres, il y avait quelque chose à imiter aussi bien qu'il y avait quelque chose à éviter. Il s'imaginait que rien n'était plus propre à rendre un homme brave, humain et généreux, qu'une ame sans cesse exaltée par le sentiment de l'honneur et l'orgueil d'une haute naissance. Sa conduite répondit aux opinions qu'il s'était for-

mées à cet égard, et il eut grand soin de la régler sur le modèle d'héroïsme que son imagination s'était créé.

Telles étaient ses dispositions lorsqu'il commença, à l'âge ordinaire, son tour d'Europe ; et les aventures qu'il eut, furent plus propres à fortifier ses idées qu'à les ébranler. Son inclination le porta à s'arrêter plus long-temps en Italie, et là, il se trouva lié de société avec plusieurs jeunes seigneurs, dont les études et les opinions étaient conformes aux siennes. Ceux-ci le recherchèrent avec empressement, et lui donnèrent les marques les plus flatteuses de leur estime. Ils étaient charmés de voir un étranger adopter aussi vivement les principes qui caractérisaient parmi eux les hommes les plus distingués et les plus accomplis. Le beau sexe ne le traita pas avec moins de faveur. Quoique sa taille fût petite, il y avait dans toute sa personne un air de distinction peu ordinaire. Cet exté-

rieur était alors relevé par d'autres qualités qui depuis se sont effacées : une vive expression de franchise et de naturel, et toute la chaleur de l'enthousiasme. Jamais peut-être Anglais ne fut à ce point l'idole de la noblesse italienne.

Il n'était pas possible que Falkland, enivré comme il l'était des fumées de la chevalerie, n'eût pas de temps en temps quelques affaires d'honneur, et il les termina toutes d'une manière qui n'eût pas fait honte au chevalier Bayard lui-même. En Italie, les jeunes gens de qualité se divisent en deux classes; ceux qui tiennent à la pureté des principes des anciens preux, et ceux qui, non moins chatouilleux sur l'honneur, à la plus légère offense, ont pris l'usage de solder les braves qu'ils emploient comme instrumens de leurs vengeances. Ils ne varient, comme on voit, que dans la manière d'appliquer une distinction généralement adoptée parmi

parmi eux. Quelque générosité qu'on veuille supposer dans un noble italien, il n'en pensera pas moins qu'il y a certaines personnes avec lesquelles on ne saurait se mesurer sans déshonneur. Cependant, suivant lui, un outrage ne peut se laver que dans le sang, et il est intimement convaincu qu'auprès de la réparation due à son honneur offensé, la vie d'un homme n'est qu'une bagatelle. Il y a donc peu d'Italiens qui, dans certaines circonstances, se fissent scrupule d'un assassinat. Les gens doués d'une sorte d'élévation d'ame parmi eux, ne peuvent, malgré tous les préjugés de leur éducation, se défendre de sentir la bassesse d'une pareille action, et ils désireraient d'étendre, autant que possible, le champ de l'honneur. Les autres, par une arrogance réelle ou affectée, s'accoutument à regarder l'espèce humaine comme d'un ordre inférieur, et ce sentiment les porte, par une conséquence toute sim-

ple, à satisfaire leur vengeance sans exposer leur personne. M. Falkland eut affaire avec des gens de cette dernière espèce; mais il trouva dans la résolution et l'intrépidité de son caractère des ressources pour sortir avec avantage de rencontres aussi périlleuses.

Il n'est pas hors de propos de rapporter un exemple entre beaucoup d'autres, de sa manière de se conduire au milieu d'un monde aussi fier et aussi impétueux. M. Falkland est le principal acteur de mon histoire, et il n'est pas possible de bien comprendre M. Falkland tel que je l'ai trouvé, dans son automne et dans le déclin de sa vigueur, sans avoir une connaissance parfaite de son caractère avant cette époque, lorsqu'encore dans le feu de sa jeunesse, il n'avait pas essuyé les assauts de l'adversité, et que le poids de la douleur ou du remords n'avait pas encore courbé les ressorts de son ame.

Il était reçu avec une distinction particulière à Rome, dans la maison du marquis Pisani, qui n'avait qu'une fille, héritière de son immense fortune, et l'objet de l'admiration de toute la jeune noblesse de cette capitale. Lucrèce Pisani était grande, remplie de grâces et de dignité, et extraordinairement belle. Elle ne manquait pas de qualités aimables, mais elle était d'un caractère hautain, sujette à prendre souvent des airs fiers et dédaigneux. Ses charmes, son rang et les hommages qu'elle recevait sans cesse de toutes parts, nourrissaient continuellement son orgueil.

Parmi la foule de ses adorateurs, le comte Malvesi était celui que le père favorisait davantage, et sa fille ne l'écoutait pas avec indifférence. Le comte était un homme distingué par ses talens, d'une grande intégrité et d'une humeur naturellement douce. Mais il aimait trop ardemment pour pouvoir conserver toujours l'affabilité de son caractère. Tous

ces adorateurs, dont les vœux étaient pour sa belle maîtresse une source de jouissances, étaient pour lui un supplice perpétuel. Plaçant tout son bonheur dans la possession de cette beauté impérieuse, il s'alarmait des moindres circonstances qui lui semblaient porter atteinte à la sûreté de ses prétentions; mais, par-dessus tous, le jeune anglais était l'objet de sa jalousie. Le marquis Pisani, qui avait passé plusieurs années en France, n'avait pas l'habitude de ces précautions soupçonneuses en usage dans le pays, et il laissait à sa fille une très-grande liberté. Les hommes avaient un libre accès auprès d'elle, sans autre gêne que celle qu'exigent les bienséances. Mais sur-tout M. Falkland, en sa qualité d'étranger, et comme un homme qui n'était pas dans le cas d'avoir de prétentions à la main de Lucrèce, était admis sur le ton d'une grande familiarité. Pour la demoiselle, dans l'innocence de son cœur, elle ne se faisait pas

scrupule de permettre des choses sans conséquence, et se comportait avec toute la franchise et l'assurance d'une femme qui se sent fort au-dessus du soupçon.

M. Falkland, apres avoir demeuré plusieurs semaines à Rome, poussa jusqu'à Naples. Pendant ce temps, divers incidens différèrent le mariage projeté de l'héritière de Pisani. Quand il revint à Rome, le comte Malvesi était absent: Lucrèce, qui s'était d'abord extrêmement plue dans la conversation de M. Falkland, et qui avait dans l'esprit de l'activité et le désir de s'instruire, avait conçu, dans l'intervalle, une grande envie d'apprendre l'anglais; ce goût lui avait été inspiré par l'enthousiasme avec lequel elle avait entendu vanter nos meilleurs auteurs par leur jeune compatriote. Elle s'était pourvue de tous les livres nécessaires, et avait fait quelques progrès dans son absence; mais quand elle le vit de retour, elle fut extrêmement jalouse de profiter d'une occasion qui ne

se retrouverait peut-être jamais, de lire des passages choisis de nos poètes, avec un anglais qui avait autant de goût et de connaissances.

Cette proposition amena nécessairement un commerce plus fréquent. Le comte Malvesi, à son retour, trouva M. Falkland établi dans le palais de Pisani, presque comme un commensal de la maison. Il ne fut pas maître de lui dans une situation aussi critique. Peut-être sentait-il en secret toute la supériorité du jeune anglais, et tremblait-il que ces deux personnes n'eussent déjà fait dans le cœur l'un de l'autre bien des progrès, même avant d'y avoir songé. Il regardait une telle alliance comme faite, sous tous les rapports, pour flatter l'ambition de M. Falkland, et il ne pouvait soutenir l'idée de voir enlever par l'insolence de ce nouveau venu un objet qui faisait tout le charme de sa vie.

Il eut néanmoins encore assez de prudence pour commencer par aller de-

mander à Lucrèce une explication. Celle-ci le reçut en riant, et plaisanta sur son inquiétude. La patience du pauvre comte était déjà à bout, et il se mit à pousser ses interrogations dans des termes que l'altière Lucrèce n'était pas d'humeur à entendre tranquillement. Elle avait toujours été habituée à trouver de la déférence et de la soumission, et quand elle eut surmonté cette première impression de crainte que lui avait d'abord inspirée le ton impérieux sur lequel elle s'entendait régenter, son mouvement fut celui du plus vif ressentiment. Elle ne voulut pas prendre la peine de répondre à d'insolentes questions, et elle se permit même de lâcher exprès quelques mots détourné: propres à fortifier encore les soupçons qu'on lui montrait. La présomption, la sottise de son jaloux furent un moment tournés en ridicule; et aprés lui avoir lancé quelques sarcasmes des plus amers, changeant tout-à-coup de style, elle lui

défendit de jamais se présenter devant elle, autrement que sur le pied d'une simple connaissance, et lui déclara qu'elle était fortement déterminée à ne plus s'exposer dorénavant à s'entendre traiter d'une manière aussi indigne et aussi peu excusable. « Il était fort heu-» reux pour elle qu'il eût enfin déve-» loppé son véritable caractère, et elle » saurait très-bien profiter de l'expé-» rience qu'elle en faisait pour éviter à » l'avenir de retomber dans le même » danger ». Tout cela se passa, de part et d'autre, dans le premier élan de passion, et Lucrèce n'eut pas le temps de réfléchir aux conséquences que pourrait avoir l'état d'exaspération où elle mettait son amant.

Le comte Malvesi la quitta, emportant dans son cœur tous les tourmens de l'enfer. Il se figura que cette scène était préméditée pour trouver un prétexte de rompre un engagement auquel il ne manquait plus que la conclusion; ou

plutôt mille conjectures opposées déchiraient son cœur dans tous les sens. Tantôt il rejetait la faute sur Lucrèce et tantôt sur lui-même; il s'accusait, il accusait sa maîtresse, il accusait tout le monde. Ce fut dans cet état qu'il courut à l'hôtel du jeune anglais. Le moment des éclaircissemens était passé, et il se sentait entraîné d'une manière irrésistible à justifier la précipitation de sa conduite envers Lucrèce, en prenant pour une chose convenue et hors de doute que Falkland était amant et heureux dans son amour.

M. Falkland était chez lui. Un reproche de duplicité et un défi furent les premiers mots du comte. L'anglais avait une sincère estime pour Malvesi, qui était vraiment un homme de beaucoup de mérite, et qui avait été une des premières connaissances de Falkland en Italie, car ils s'étaient d'abord rencontrés à Milan. Mais ce qui le frappa le plus vivement, ce fut les conséquences

qu'un duel pouvait avoir dans la circonstance. Quoiqu'il n'eût pour Lucrèce aucun sentiment d'amour, il avait conçu pour elle une très-haute estime, et il savait d'ailleurs que malgré tous les déguisemens de sa fierté, elle avait au fond du cœur de la tendresse pour le comte. Il ne pouvait soutenir l'idée d'avoir, par une indiscrétion dans sa conduite, porté atteinte au bonheur d'un couple aussi bien assorti. Pressé par ces sentimens, il essaya d'entrer en explication, mais tous ses efforts furent inutiles. Son adversaire était ivre de colère, et ne voulait pas écouter le moindre mot qui pût arrêter l'impétuosité qui le dominait. Il traversait la chambre à grands pas et en écumant de rage. M. Falkland voyant qu'il n'était pas possible de le détromper, dit au comte que s'il voulait revenir demain à la même heure, il l'accompagnerait au lieu qu'il jugerait à propos de choisir.

En quittant Malvesi, M. Falkland

courut aussitôt au palais Pisani ; là il trouva beaucoup de difficulté à appaiser l'indignation de Lucrèce. L'honneur s'opposait à ce qu'il pût lui apprendre le cartel qu'il avait reçu, quoiqu'il fût bien résolu au fond de l'ame de ne jamais tirer l'épée dans cette querelle. La moindre ouverture sur cet article eût bientôt désarmé cette fière beauté; mais, si elle avait quelque crainte de ce genre, ce n'était qu'une crainte vague et trop faible pour la déterminer à se départir en rien de son ressentiment. Toutefois M. Falkland lui fit un tableau si intéressant du trouble où elle avait jeté Malvesi, il excusa, par des raisons si flatteuses pour elle, les emportemens de cet amant, qu'il finit par vaincre tout-à-fait le courroux de Lucrèce. Quand il vit son projet près de réussir, il ne balança plus à lui tout découvrir.

Le lendemain, le comte Malvesi, exact au rendez-vous, se présenta chez M. Falkland : celui-ci vint à la porte le

recevoir, et le pria d'entrer un moment dans la maison où il avait une affaire de quelques minutes à terminer. Ils passèrent dans le sallon. M. Falkland y laissa le comte, et l'instant d'après il reparut, tenant par la main la belle Lucrèce elle-même, parée de tous ses charmes, que relevait encore en ce moment l'air d'élévation et de triomphe d'une femme généreuse qui veut bien faire grâce. M. Falkland la conduisit vers le comte, qui était pétrifié d'étonnement; pour elle, posant sa main sur le bras de son amant, elle lui dit, du ton le plus aimable et le plus enchanteur: Me pardonnerez-vous le petit mouvement de fierté auquel je me suis laissée emporter? le comte, transporté, croyant à peine ses yeux et ses oreilles, se précipita à ses genoux, et balbutia quelques mots qui voulaient dire que lui seul avait un pardon à implorer, et que quand même elle aurait la bonté de lui faire grâce, il ne se pardonnerait jamais

à lui-même sa conduite sacrilége envers elle et envers cet homme céleste qu'il avait offensé. Quand les premiers élans de sa joie furent un peu calmés, M. Falkland lui parla ainsi :

« Comte Malvesi, j'éprouve un plai-
» sir extrême d'avoir pu ainsi, par des
» moyens pacifiques, désarmer votre
» ressentiment et arranger votre bon-
» heur ; mais je dois vous avouer que
» vous m'avez mis à une rude épreuve.
» Mon humeur est tout aussi fière et
» tout aussi peu endurante que la vô-
» tre, et je ne serais pas toujours aussi
» en état de la contenir ; mais j'ai con-
» sidéré que j'avais tort le premier ; vos
» soupçons étaient mal fondés, mais ils
» n'étaient pas déraisonnables. Nous
» nous sommes trop permis de jouer
» sur les bords du précipice. Je n'au-
» rais pas dû, vu la faiblesse du cœur
» humain et les formes actuelles de la
» société, rechercher avec autant d'as-
» siduité, cette personne enchanteresse.

» Il n'y aurait rien eu d'étonnant,
» qu'ayant tant d'occasions de la voir,
» et faisant le précepteur avec elle,
» comme je l'ai fait, je me fusse trouvé
» pris avant de m'en apercevoir, et
» qu'il se fût glissé dans mon cœur des
» sentimens que je n'aurais pas été le
» maître de vaincre. Je vous devais
» une réparation pour l'imprudence
» de ma conduite.

» Mais les lois de l'honneur sont ex-
» trêmement rigides, et il y avait à
» craindre qu'avec tout le désir que
» j'ai d'être votre ami, je ne me visse
» obligé d'être votre meurtrier. Heu-
» reusement que ma réputation en fait
» de courage est assez bien établie pour
» que le refus que je fais de votre défi
» puisse m'exposer à rien de déshono-
» rant ; et je regarde comme un bon-
» heur extrême que vous m'ayez trou-
» vé seul dans notre entrevue d'hier.
» Cette circonstance m'a rendu abso-
» lument le maître de l'affaire. Si l'a-

» venture devenait publique, la ma-
» nière dont tout s'est terminé entre
» nous serait connue en même-temps
» que la provocation, et cela me suffit.
» Mais si le défi eût été public, toutes
» les preuves que j'ai pu donner jus-
» qu'à présent de mon courage, n'ex-
» cuseraient pas ma modération ac-
» tuelle, et malgré tout mon désir de
» ne pas me battre, je n'en aurais pas
» été le maître. Que cela nous serve
» donc à tous les deux pour nous met-
» tre en garde contre un premier mou-
» vement, puisqu'il peut en résulter
» des conséquences qui forcent à ver-
» ser du sang, et puisse le ciel vous
» rendre heureux avec une compagne
» dont je vous crois tout-à-fait digne! »

J'ai déjà dit que ce ne fut pas là le seul exemple où, dans le cours de ses voyages, M. Falkland marqua d'une manière éclante qu'il n'avait pas moins de vertu que de courage. Il resta encore plusieurs années hors de son pays,

et chaque jour ajoutait à l'estime qu'il avait acquise aussi bien qu'à l'opinion qu'on avait de son extrême délicatesse sur l'article de l'honneur. Enfin il jugea à propos de revenir en Angleterre avec l'intention de passer le reste de ses jours dans la résidence de ses ancêtres.

CHAPITRE III.

Les premiers pas que fit M. Falkland pour l'exécution d'un projet vraisemblablement dicté par le devoir, furent l'époque où commença le cours de ses malheurs. Dans tout ce qui reste à raconter de son histoire, on verra une maligne destinée s'attachant sans relâche à le poursuivre; une suite d'aventures qui prennent leur source dans des accidens différens, mais qui toutes paraissent se diriger vers un même terme. Elles l'ont accablé sous le poids de la douleur, et d'un genre de douleur tel, que de tous les hommes, il était le moins propre à le supporter; cette coupe d'amertume a étendu plus loin que lui sa funeste influence; d'autres ont senti l'atteinte de ses poisons mortels : et de toutes les victimes qu'elle a

faites, c'est moi qui suis la plus infortunée.

Celui qui fut la première origine de cette chaîne de calamités était un gentilhomme nommé Barnabas Tyrrel, le plus proche voisin de M. Falkland, et son égal en titres et en fortune. A voir cet homme, on aurait dû croire, d'après le genre de son éducation et d'après les habitudes de sa vie, qu'il était l'être le moins propre et le moins disposé à contrarier les jouissances d'un homme tel que M. Falkland. M. Tyrrel eût pu passer pour le vrai modèle de nos écuyers-campagnards. Il était resté de très-bonne heure sous la garde de sa mère, femme d'un esprit fort étroit et qui n'avait d'autre enfant que lui. La seule personne de la famille dont il soit nécessaire de parler, était miss Emilie Melville, fille orpheline d'une sœur du père de M. Tyrrel. Cette demoiselle demeurait dans la maison, et son sort dépendait entièrement de la bienveillance des maîtres.

Madame Tyrrel se figurait qu'il n'y avait rien au monde d'aussi précieux que son cher Barnabas. Rien ne lui était refusé ; tout était fait pour lui ; chacun devait obéir servilement à ses volontés ; il n'était pas fait pour être assujetti à aucune gêne, à aucunes formes pour son instruction; aussi ses progrès furent-ils fort lents, même pour la lecture et l'écriture. Il était né très-robuste et très-brutal; tant qu'il resta confiné dans la *ruelle* de sa mère, il avait tout l'air d'un petit lionceau qu'on élève à la brochette. Mais il rompit bientôt ses lisières, et il se lia intimement avec le palfrenier et le garde-chasse. Sous ces deux maîtres, il montra d'aussi heureuses dispositions qu'il avait fait voir d'indocilité ou de répugnance sous le pédant qui lui servait de précepteur. Il était dès-lors bien évident, qu'il ne fallait pas attribuer à un défaut de capacité son peu de progrès dans les arts littéraires. On ne put

lui refuser une sagacité et une intelligence peu communes dans la science de l'équitation, et il se distingua par une habileté supérieure à la chasse, à la pêche et aux armes. Il ne borna même pas là tout son savoir, et il y joignit, non-seulement la théorie, mais la pratique de l'art de boxer, de jouer du bâton, etc. et de plusieurs autres semblables exercices, qui ajoutaient à toutes ses autres qualités une force de corps et une vigueur extraordinaires. Sa taille, quand elle eut acquis toute sa hauteur, passait cinq pieds huit pouces, et sa forme eût pu servir de modèle à un peintre pour ce héros de l'antiquité, dont le plus bel exploit consistait à tuer un bœuf d'un coup de poing et à l'engloutir dans son estomac en un seul repas. Sentant bien tous ses avantages, il était d'une arrogance insoutenable, tyrannique envers ses inférieurs et insolent avec ses égaux. Plein d'une bile âcre et mordante qui le portait à

la raillerie amère, c'était de ce côté que s'était jetée toute l'activité de son esprit, dont les connaissances utiles et libérales n'avaient jamais absorbé la moindre partie. Sur ce point, comme sur tout le reste, il l'emportait sur ses émules ; et s'il avait été possible, en écoutant ses saillies, d'oublier un moment la dureté et l'insensibilité de cœur où elles prenaient leur source, on n'aurait pu se défendre d'applaudir à la vivacité d'imagination qu'elles annonçaient, et au sel caustique dont elles étaient assaisonnées.

M. Tyrrel n'était nullement d'humeur à laisser ensevelir dans l'oubli des talens aussi rares. Il y avait toutes les semaines, à la ville *de marché* la plus voisine, une assemblée qui était le rendez-vous de la noblesse du canton. Jusqu'alors, il y avait figuré avec tout l'avantage possible, et comme il n'y avait-là personne qui l'égalât en opulence, que même la majorité de

l'assemblée, quoique avec les mêmes prétentions quant au titre, lui était de beaucoup inférieure sur cet article essentiel, il était le grand-maître de la coterie. Tous les jeunes gens du cercle, sentant ses droits incontestables à la supériorité d'esprit parmi eux, ne regardaient qu'avec circonspection et timidité cet insolent despote qui maintenait son rang avec un sceptre de fer. Il est vrai que souvent ses traits s'adoucissaient et prenaient une teinte passagère de condescendance et de familiarité; mais on savait par expérience que si quelqu'un encouragé par cet accès de bonté venait à oublier un moment la déférence que M. Tyrrel regardait comme lui étant due, il était bientôt traité de manière à se repentir de sa présomption. C'était un tigre qui jugeait à propos de badiner quelques instans avec un rat, mais qui voulait que le petit animal sentît à chaque minute le danger d'être écrasé

sous les pattes monstrueuses du féroce compagnon de ses jeux. Comme M. Tyrrel avait une assez grande facilité à parler, et qu'il était doué d'une imagination très-fertile, toute désordonnée qu'elle était, il était toujours sûr d'un auditoire. Ses voisins faisaient foule autour de lui, et ses paroles étaient bientôt suivies d'un rire universel, dû en partie aux égards qu'on lui portait, et en partie aussi à une véritable admiration pour son esprit. Il arrivait souvent, néanmoins, qu'au milieu de cette bonne humeur, un rafinement de tyrannie bien caractéristique venait se présenter à son idée. Quand ses sujets, excités par sa familiarité, commençaient à négliger de se tenir sur leurs gardes vis-à-vis de lui, tout-à-coup il lui prenait un accès de bile, un nuage soudain se répandait sur son front, le ton de sa voix passait du plaisant au terrible, et il s'ensuivait aussitôt une querelle d'allemand avec le premier

homme dont la figure avait le malheur de lui déplaire. Ainsi, le plaisir que les autres pouvaient trouver dans les nombreuses saillies de son imagination n'était jamais sans un mélange de crainte et sans quelques intermèdes orageux. On croira bien que son despotisme n'avait pu arriver jusqu'à cette hauteur, sans avoir éprouvé dans sa marche quelque opposition. Mais notre Antée rustique avait de haute lutte renversé tout ce qui s'était trouvé sur son passage; au moyen de l'ascendant que lui donnaient sa fortune et la réputation qu'il s'était faite parmi ses voisins, il réduisait toujours son adversaire à la nécessité de lui abandonner le choix des armes, et quand il avait pris ses avantages, il ne le quittait plus sans lui avoir bien fait sentir, dans tous les sens possibles, la peine de sa présomption. On n'aurait pas enduré aussi patiemment la tyrannie de M. Tyrrel, si ses talens pour la parole ne fussent pas continuellement

continuellement venus au secours de cette autorité que lui avaient originairement obtenue son rang et ses prouesses corporelles.

Notre écuyer était près du beau sexe dans une position encore plus digne d'envie que celle où il s'était mis avec les hommes. Il n'y avait pas une mère qui n'enseignât à sa fille à regarder la main de M. Tyrrel comme l'objet le plus élevé de son ambition. Il n'y avait pas une fille qui ne jetât un œil complaisant sur ses formes athlétiques et sur la gloire qu'il s'était acquise par ses rares exploits. Comme il n'y avait pas d'homme assez hardi pour lui contester la supériorité, il n'y avait pas non plus de femme dans ce cercle provincial qui se fît scrupule de préférer son hommage à celui de tout autre soupirant. Son tour d'esprit rodomont et impudent avait pour elles un charme tout particulier, et de voir cet Hercule troquer à leurs pieds sa

massue pour une quenouille, était le spectacle le plus séduisant pour leur vanité. Elles étaient enchantées de sentir qu'elles pouvaient en toute sécurité badiner avec les griffes terribles de ce lion, dont la seule idée portait l'épouvante dans le cœur des plus vaillans.

Tel était le rival que les caprices du sort avaient destiné à l'aimable Falkland. C'était une sorte de bête farouche qui allait empoisonner pour jamais la destinée de l'homme le plus fait pour jouir du bonheur et pour le répandre autour de soi. La haine qui s'éleva entr'eux fut nourrie par le concours de différentes circonstances jusques à ce qu'enfin elle devint extrême; et c'est parce qu'ils ont été l'un pour l'autre un ennemi mortel, que je me suis vu moi-même le plus détesté et le plus misérable des hommes.

L'arrivée de M. Falkland porta un terrible coup à l'autorité de M. Tyrrel. Le premier n'était nullement disposé à

s'éloigner des lieux de rendez-vous de la bonne compagnie ; mais lui et son rival étaient comme deux astres que l'ordre de la nature a destinés à ne jamais paraître à la fois sur l'horison. Il est évident que la comparaison était toute à l'avantage de M. Falkland, mais quand il en eût été autrement, les *sujets* de son rustique voisin n'étaient que trop disposés à secouer son joug insupportable. Ils étaient soumis à lui ju ques à présent par crainte et non par amour, et s'ils ne s'étaient pas encore révoltés, ce n'était que faute d'avoir pu trouver un chef. Les femmes même regardaient M. Falkland avec une complaisance particulière. La politesse de ses manières était parfaitement en harmonie avec la délicatesse de leur sexe. Ses saillies l'emportaient de beaucoup sur celles de M. Tyrrel en vivacité et en abondance ; ajoutez à cela qu'elles étaient toujours réglées et adoucies par la sagacité et la culture de son esprit. Les agrémens de

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

sa personne étaient relevés par les grâces de son maintien et l'élégance de toutes ses manières; la bonté et la noblesse de son caractère se manifestaient dans toutes les occasions. C'était, il est vrai, une qualité commune à M. Tyrrel et à M. Falkland d'être fort peu accessibles à la timidité et à l'embarras. Mais cette qualité, M. Tyrrel la devait à une assurance d'orgueil et d'effronterie, et à un parlage imposant et tranchant dont il avait coutume d'accabler ses adversaires, tandis que M. Falkland, avec un esprit noble et franc, savait à merveille, par sa grande connaissance du monde et une juste appréciation de ses propres ressources, juger en un instant quelle était la marche qu'il lui convenait le mieux d'adopter dans chaque circonstance.

M. Tyrrel voyait avec dépit et inquiétude les progrès de son rival. Il en raisonnait souvent avec ses confidens particuliers comme d'une chose impos-

sible à concevoir et à expliquer. Il dépeignait M. Falkland comme un être au-dessous même du mépris. « Avec sa
» taille basse et fluette, il fallait com-
» mencer par changer toutes les pro-
» portions de l'espèce humaine, avant
» de le compter pour un homme. Il
» voudrait persuader aux gens qu'on
» est fait pour passer sa vie cloué sur
» une chaise, à moisir sur des livres. A
» l'entendre, on ferait fort bien de lais-
» ser-là ces vigoureux exercices, qui
» procurent tant de dissipation pour le
» moment, et qui donnent pour l'a-
» venir une santé si robuste, afin de se
» livrer au noble travail de courir après
» une rime et de scander un vers sur
» ses doigts. Autant vaudrait un peuple
» de singes que des hommes de cette
» espèce. Pour mettre en fuite une pa-
» reille nation, il ne faudrait pas seu-
» lement un régiment de nos vieux an-
» glais nourris de bœuf et de pudding.
» Pour lui, il n'avait jamais vu que le

» savoir servît à autre chose qu'à rendre
» les gens pleins de fatuité et d'imper-
» tinence, et un homme sensé ne pour-
» rait rien désirer de pire aux ennemis
» de son pays que de les voir tous se
» livrer à de pareilles sottises. Il était
» impossible qu'on pût sérieusement
» prendre du goût pour une espèce
» aussi ridicule que ces anglais d'outre-
» mer, de fabrique étrangère. Mais il
» voyait très-bien ce que cela voulait
» dire; ce n'était autre chose qu'une
» mauvaise pièce qu'on cherchait à lui
» jouer, mais que Dieu le damnât à
» tous les diables, s'il ne trouvait pas
» le moyen de s'en venger sur eux tous
» d'une belle manière ».

Si M. Tyrrel avait cette opinion de M. Falkland, il trouvait ample matière à exercer sa patience dans les discours de ses voisins sur le même sujet. Tandis qu'il ne voyait rien en M. Falkland qui ne fût digne de mépris, ceux-ci semblaient ne pouvoir se lasser de chan-

ter ses louanges. « Que de dignité, » que d'affabilité dans toutes ses ma- » nières! quelle attention continuelle » pour les autres! quelle délicatesse de » sentimens et de langage! Savant sans » ostentation, poli sans fadeur, gra- » cieux sans afféterie! Comme il est » occupé sans cesse à prendre garde que » sa supériorité en fortune et en talens » ne pèse sur les autres! On n'en est » que mieux disposé à la reconnaître, » mais de manière à y applaudir, bien » loin d'y porter envie ». Il n'est pas besoin de remarquer ici que cette révolution qui s'était faite dans les idées de cette société est une des conséquences les plus ordinaires de la nature des choses. Les essais les plus grossiers, les premières ébauches de l'art excitent d'abord l'admiration, jusqu'à ce qu'on vous présente un travail mieux fini, et alors nous nous étonnons nous-mêmes de la facilité avec laquelle nous nous étions laissés charmer. M. Tyrrel se fi-

gurait que ce subit enthousiasme n'aurait point de terme, et d'un moment à l'autre il s'attendait à voir tout le voisinage tomber aux pieds du nouveau venu comme devant une idole. Il était dans les tourmens de l'enfer ; le moindre mot d'éloge échappé par hasard en faveur de son rival le mettait au supplice ; son état était une sorte de convulsion ; ses traits se renversaient, et ses regards devenaient effrayans. Un pareil état de souffrance aurait aigri le caractère le plus doux. Que ne dut-il pas opérer sur une ame de la trempe de celle de M. Tyrrel, toujours hautaine, bouillante et implacable ?

Le crédit de M. Falkland ne diminua point en perdant l'avantage de la nouveauté ; tous ceux qui avaient à se plaindre de la tyrannie de M. Tyrrel venaient aussitôt se ranger sous la bannière de son adversaire. Les femmes même, quoique traitées par ce sultan rustique avec plus de douceur que les

hommes, étaient pourtant exposées de temps à autre aux écarts de son humeur insolente et capricieuse. Elles ne pouvaient s'empêcher de remarquer un contraste entre ces deux coryphées, dont l'un semblait uniquement occupé de ses plaisirs, tandis que l'autre n'était que générosité et complaisance. Ce fut vainement que M. Tyrrel chercha à tempérer la rudesse de son caractère. Il était dominé par un sentiment d'impatience, et tourmenté par les idées les plus sombres; ses politesses étaient lourdes et brutales. On aurait dit qu'il y avait plus de douceur dans son caractère, quand il le laissait aller à son pli naturel, que lorsqu'il faisait des efforts pour l'enchaîner et le contraindre.

Parmi les dames qui fréquentaient cette assemblée, aucune ne paraissait avoir plus de droits aux attentions de M. Tyrrel que miss Hardingham. Elle était aussi du petit nombre de celles qui n'avaient pas encore passé à l'ennemi,

soit qu'elle préférât réellement ce gentilhomme, qui était sa première connaissance, soit qu'elle eût calculé qu'une telle conduite réussirait mieux à le lui assurer pour mari. Avec cela, peut-être simplement pour en faire l'épreuve en passant, elle jugea un jour à propos de montrer à M. Tyrrel qu'elle pourrait bien, comme une autre, prendre l'attitude hostile s'il lui arrivait jamais de la provoquer. En conséquence, un soir elle s'arrangea de manière à se faire prier pour la danse par M. Falkland, sans que de la part de celui-ci, qui n'était nullement au fait des anecdotes de la coterie, il y eût la plus légère intention d'offenser M. Tyrrel. Quoique les manières de M. Falkland fussent extrêmement sociables, cependant les tracasseries d'une paroisse, ou les intrigues d'une élection de bourg n'occupaient pas ses loisirs, et c'était à des objets d'une toute autre espèce qu'il consacrait ses études et sa retraite.

Peu de momens avant l'ouverture du bal, M. Tyrrel aborda sa belle favorite, et entra en conversation avec elle sur quelque bagatelle, pour remplir le temps, et comme se disposant à lui donner la main pour danser. Il avait pris l'habitude de passer par-dessus la cérémonie ordinaire de demander préalablement cette faveur, comme ne supposant pas possible que personne osât lui disputer sa place, et quand il n'aurait pas eu cette habitude, la formalité lui aurait toujours paru superflue dans la circonstance, parce qu'on connaissait assez la préférence générale qu'il donnait à miss Hardingham.

Pendant qu'il était ainsi engagé dans cette conversation, survint M. Falkland. M. Tyrrel ne le voyait jamais sans aversion. Toutefois M. Falkland se mêla, sans affectation dans la conversation commencee, et la grâce avec laquelle il se présenta alors était telle que la malice la plus infernale en eût été dé-

sarmée. M. Tyrrel probablement s'imagina que cette manière d'accoster ainsi miss Hardingham n'était qu'un acte de politesse vague de la part de M. Falkland, et il attendait à tout moment que celui-ci lui laissât le champ libre.

La compagnie commençant à se mettre en mouvement pour la danse, M. Falkland avertit miss Hardingham qu'il était tems qu'elle s'avançât. Monsieur, interrompit brusquement M. Tyrrel, madame danse avec moi. — Je ne le pense pas, monsieur; madame m'a fait la grâce d'accepter mon invitation.—Je vous dis, monsieur, qu'elle danse avec moi; je crois avoir quelque droit sur le cœur de madame, et je ne permettrai pas que personne aille sur mes brisées. — Il ne s'agit pas en ce moment du cœur de madame! — Monsieur, nous ne sommes pas ici en place pour faire conversation. Laissez-moi passer, monsieur. (M. Falkland repoussa doucement son adversaire). M. Tyrrel, dit-il d'un ton

ferme, il n'y a pas besoin de disputer pour régler cette affaire ; c'est au maître des cérémonies à en décider, et comme ni vous ni moi n'avons certainement l'intention de troubler la joie de l'assemblée, ni de faire montre de notre bravoure devant ces dames, nous nous soumettrons de la meilleure grâce du monde à sa décision. — Dieu me damne, monsieur, si je l'entends comme cela.— Doucement, M. Tyrrel ; je n'ai nulle intention de vous offenser, mais aucune puissance sur terre ne saurait m'empêcher de soutenir mes droits. »

Ce fut avec le plus grand sang-froid du monde que M. Falkland proféra ces derniers mots. Il n'y avait rien dans tout son extérieur qui eût la moindre apparence d'un défi, rien qui sentît la hauteur ou le dédain ; mais son ton, à-la-fois si calme et si élevé, avait quelque chose d'imposant qui réduisit son féroce adversaire à l'impuissance de répliquer. Miss Hardingham avait com-

mencé à se repentir de son épreuve; mais ses allarmes furent bientôt dissipées par la modération de son nouveau partenaire. M. Tyrrel se retira sans répondre un mot. Il murmura en s'en allant quelques juremens que les lois de l'honneur n'obligeaient pas M. Falkland d'entendre, et qu'en vérité il n'aurait pas été facile d'entendre bien exactement. M. Tyrrel n'aurait peut-être pas cédé si aisément, si son bon sens ne lui eût pas bien fait voir qu'avec toute l'envie possible de tirer vengeance de son rival, Il n'était pas sur un bon terrain pour cela. Mais s'il ne put tirer ouvertement vengeance de cette atteinte portée à son autorité, il n'en garda pas moins profondément l'impression dans les replis de son ame, et il était assez évident que sa haine amassait des matériaux dont il espérait bien quelque jour faire sentir tout le poids à son adversaire.

CHAPITRE IV.

Ce n'est-là qu'un exemple des petites mortifications sans nombre que M. Tyrrel était condamné à endurer de la part de M. Falkland, et qui semblaient se multiplier tous les jours. Dans chacune de ces occasions, M. Falkland se comportait avec une convenance si parfaite, et avec une douceur de caractère si franche et si naturelle, qu'il ajoutait toujours quelque chose à la réputation qu'il s'était acquise. Plus M. Tyrrel se débattait contre la pente qui l'entraînait, plus sa chute se précipitait et devenait remarquable. Il maudissait mille fois sa mauvaise étoile qui s'était plû, selon lui, à choisir ce Falkland pour l'instrument continuel de ses humiliations et de ses peines. Exaspéré par une suite d'incidens fâcheux qui tour-

naient tous à sa confusion, il ressentait de la manière la plus cruelle les moindres succès de son rival, même dans des genres où personnellement il n'avait pas lui-même la plus légère prétention. Il s'en présenta bientôt un exemple.

M. Clare, ce poète célèbre, dont les ouvrages ont couvert d'un honneur immortel le pays qui lui a donné naissance, était venu depuis peu dans ce canton, pour y jouir du fruit de son économie et de sa gloire, après une longue vie consacrée aux plus sublimes productions du génie. Un homme d'un mérite aussi rare, n'était vu qu'avec une sorte de vénération par tous les gentilshommes du pays. Le lecteur connaît les ouvrages de ce poète illustre; souvent sans doute ils les a goûtés avec délices, et je n'ai pas besoin d'en vanter le mérite. Mais peut-être ne connaît-il pas de même les qualités personnelles de M. Clare; peut-être ne sait-il pas

que sa conversation était presque aussi digne d'admiration que les productions de sa plume. Dans la société, il paraissait le seul qui ne connût pas toute l'étendue de sa réputation. Ses écrits demeureront long-temps comme une preuve éclatante de ce que l'esprit humain est capable d'atteindre dans ses compositions ; mais personne n'a su apercevoir, avec autant de sagacité que lui, les défauts qui s'y trouvaient ou ce qui restait encore à y faire. Lui-seul semblait porter sur ses ouvrages un œil de supériorité et d'indifférence. Un des traits qui le distinguait le plus, c'était une douceur de mœurs inaltérable, une élévation d'ame qui lui faisait voir les fautes des autres sans le plus petit mélange de ressentiment, et qui rendait impossible pour qui que ce fût d'être son ennemi. Il indiquait aux hommes leurs erreurs franchement et sans réserve ; sa censure excitait la surprise et entraînait la conviction, mais

sans affecter jamais péniblement la personne qui en était l'objet. Telles étaient les qualités morales qui le distinguaient dans sa société habituelle ; les qualités intellectuelles qu'il y déployait, c'était principalement un enthousiasme doux et éloquent, une fécondité d'esprit qui animait tous ses discours, et qui découlait de ses lèvres avec tant de facilité et d'abondance, que la réflexion seule et la mémoire pouvaient vous faire apercevoir l'étonnante variété d'idées qu'il avait fait passer en un moment devant vous.

Dans cet endroit retiré, M. Clare trouva sans doute peu de personnes en état de le comprendre et de partager ses goûts. Il n'est pas rare que de grands hommes aient aimé à se cacher dans la retraite, et à préferer la solitude des bois et des campagnes aux cercles brillans et spirituels dont ils avaient fait les délices. Du moment où M. Falkland arriva dans le pays, M. Clare le distin-

gua bientôt d'une manière marquée. Il ne fallait pas beaucoup d'observation ni d'expérience à un génie aussi pénétrant, pour découvrir le mérite ou les défauts de ceux qui se présentaient à lui. Est-il surprenant qu'il se soit bien vite intéressé à une ame qui avait à certains égards, tant de rapports avec la sienne? Mais, pour l'imagination malade de M. Tyrrel, toute distinction marquée à son rival, semblait une insulte dirigée contre lui-même. D'un autre côté, M. Clare, quoique plein de douceur et d'aménité dans sa censure, n'était pas aussi réservé dans ses éloges, et pour faire rendre justice aux gens de mérite, il ne se faisait pas scrupule de tirer parti de la déférence personnelle qu'on avait pour lui.

Dans une de ces assemblées publiques où se trouvaient présens M. Falkland et M. Tyrrel, à l'un des groupes les plus nombreux de la compagnie, la conversation vint à tomber sur le ta-

lent de M. Falkland pour la poésie. Une dame distinguée par la finesse de son esprit, dit qu'elle avait eu le plaisir de voir une pièce de vers qu'il avait composée sous le titre d'*Ode au génie de la Chevalerie*, qui lui avait paru marquée au coin du plus rare talent. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité, et la dame ayant ajouté qu'elle en avait une copie sur elle qui était bien au service de la société, si l'auteur ne le trouvait pas mauvais; tout le cercle se réunit pour prier M. Falkland de leur donner ce plaisir, et M. Clare, qui était-là, joignit ses instances à celles des autres. Rien ne charmait plus celui-ci que de trouver occasion de rendre justice aux ouvrages d'esprit et de porter publiquement hommage au talent des autres. M. Falkland qui était très-éloigné de l'affectation et de la fausse modestie, donna bien vite son consentement.

Par hasard, M. Tyrrel était assis à

l'extrémité de ce cercle : on croira bien qu'il n'avait pas vu avec plaisir le tour qu'avait pris la conversation. Il paraissait vouloir se retirer ; mais il y avait comme un pouvoir inconnu qui le retenait, pour ainsi dire, par enchantement à sa place, et qui l'obligea à avaler jusques à la lie le breuvage amer que lui avait préparé l'envie.

La pièce fut lue à la compagnie par M. Clare qui possédait, à un dégré supérieur, le talent de bien lire. Son débit était plein de simplicité, d'intelligence et d'énergie, et on ne peut guères se faire une idée du plaisir qu'on trouvait à l'entendre. En conséquence, les beautés de l'Ode de M. Falkland parurent avec tout l'avantage possible. Les passions successives qui avaient animé l'auteur passèrent dans l'ame du lecteur. Chaque mot fut rendu dans toute sa valeur, et pas un ne fut relevé avec une emphâse exagérée ou dissonante : il fit ressortir toutes les

images qu'avait enfantées l'imagination créatrice du poète, tantôt imprimant jusqu'au fond de l'ame des auditeurs un effroi religieux, tantôt les ravissant de plai ir et d'admiration.

On connaît déjà le caractère de ceux qui composaient cet auditoire. C'était pour la plupart des gens unis, peu lettrés, et dont le goût n'était pas très-rafiné; s'ils lisaient jamais de la poésie, c'était simplement par pure imitation et sans y trouver de grands charmes; mais la pièce de M. Falkland était pleine d'inspiration et de verve. Peut-être même l'ode toute seule aurait-elle fait peu d'effet sur la plupart d'entre eux, mais l'éloquence de M. Clare l'avait fait pénétrer jusques au cœur. Il acheva la lecture, et quand il eut cessé, les auditeurs, dont la figure et le maintien avaient suivi successivement toutes les passions exprimées dans l'ouvrage, cherchèrent tous à-la-fois à marquer leur approbation. Ils venaient

d'éprouver des sensations auxquelles ils étaient peu accoutumés. L'un parlait, l'autre suivait avec une sorte d'entraînement, et le ton bruyant et confus de leurs louanges les rendaient encore plus frappantes et plus remarquables; mais ce qui fut surtout le plus difficile à supporter pour M. Tyrrel, ce fut la conduite de M. Clare. Il rendit le manuscrit à la dame qui le lui avait donné, et se retournant vers M. Falkland avec un ton plein d'ame et d'enthousiasme : « Bien, bien, monsieur,
» voilà qui est frappé au bon coin ;
» ce n'est pas-là un de ces essais labo-
» rieux et pédantesques qui attestent
» les sueurs et les veilles de l'auteur,
» ni de ces niaiseries pastorales qui ne
» présentent pas à l'esprit le moindre
» sens. Nous avons besoin d'hommes
» tels que vous ; mais souvenez-vous
» bien, jeune homme, que ce n'est pas
» pour enfanter des chimères oiseuses,
» c'est pour éclairer le monde, que le

» ciel a fait aux hommes le don du » génie. Élevez-vous à la hauteur de » vos destinées. »

Un instant après, M. Clare leva le siége et se retira avec M. Falkland et deux ou trois autres personnes. Aussitôt qu'ils furent sortis, M. Tyrrel s'avança un peu plus en dedans du cercle. Il avait été si long-tems réduit au silence, qu'il semblait prêt à suffoquer d'indignation : « Vraiment, dit-il, en » parlant comme à lui-même, et sans » adresser la parole à personne, c'est » une belle chose que des vers. Dieu » me damne, je voudrais un peu savoir » ce qu'on ferait d'une charge de vais- » seau toute entière d'une telle mar- » chandise ».

« Assurément, dit la dame qui avait » la première annoncé l'ode de M. Fal- » kland, vous ne disconviendrez pas » que la poésie ne soit un amusement » très-noble et très-agréable ».

« Très-noble ! Parbleu, oui. Voyez

» un

» un peu ce Falkland ! Voilà-t-il pas
» une belle espèce d'homme. Diable
» m'emporte, madame, est-ce que vous
» croyez qu'il ferait des vers s'il était
» en état de mieux faire autre chose » ?

La conversation ne s'arrêta pas là. La dame répliqua. Quelques autres personnes encore, toutes remplies des émotions qu'elles venaient d'éprouver, se mirent de la partie. M. Tyrrel devint plus emporté dans ses invectives, et se soulagea en exhalant sa bile. Les personnes qui pouvaient, à certain point, contenir ses violences s'étaient retirées : soit timidité, soit faiblesse, chaque orateur, l'un après l'autre, retombait dans le silence. Il semblait, en apparence, avoir repris son ancien ascendant, mais il sentait bien le peu de solidité de ce triomphe passager, et la rage était au fond de son cœur.

En s'en retournant de l'assemblée il fut accompagné par un jeune homme qui, par une conformité de manières et

d'inclinations, était devenu un de ses principaux confidens. On aurait pu croire que l'humeur de M. Tyrrel s'était suffisamment évaporée dans la conversation qu'il venait d'avoir en quittant la société; mais il lui était impossible de distraire ses idées du tourment qu'il endurait. « Diable soit de ce Fal-
» kland, dit-il! quel misérable faquin,
» pour faire ici tant de fracas! Mais les
» sots sont toujours des sots, et les
» femmes aussi; il n'y a pas moyen
» d'empêcher cela! Les plus à blâmer
» ce sont ceux qui les soutiennent, et
» M. Clare plus que tout autre. C'est un
» homme qui devrait un peu connaître
» le monde, et ne pas se laisser éblouir
» par du clinquant et des sottises. Il
» paraissait avoir du jugement: je ne
» l'aurais pas soupçonné d'avoir ainsi,
» contre la raison et la décence, mis
» en train tout ce charivari; mais tout
» le monde est fait de même; ceux
» qu'on croit valoir mieux sont seule-

» ment les plus adroits. S'ils prennent
» une autre route, c'est toujours pour
» aller au même but. Celui-ci m'a
» trompé pendant quelque temps, mais
» c'est bien fini pour jamais. Tout le
» mal vient de-là. Les sots se trompent,
» mais ils ne persisteraient pas dans
» leurs sottises s'ils n'y étaient encou-
» ragés par ceux qui seraient faits pour
» les éclairer ».

Peu de jours après cette aventure, M. Tyrrel fut fort surpris de recevoir une visite de M. Falkland. Sans autre compliment, M. Falkland débuta par exposer le sujet de sa visite.

M. Tyrrel, dit-il, je suis venu pour avoir avec vous une explication amicale.

— Une explication ! Vous ai-je offensé ?

— Pas le moins du monde, monsieur, et c'est pour cela que je crois que c'est le moment de nous bien entendre.

— Que diable venez-vous me dire-là, monsieur? Etes-vous bien sûr que votre explication ne soit pas plus propre à brouiller les choses qu'à les éclaircir?

— Je crois en être sûr, monsieur; je me fie beaucoup sur la pureté de mes intentions, et je ne doute pas que quand vous les connaîtrez bien, vous ne vous prêtiez volontiers à y concourir.

— Mais, mais, M. Falkland, nous pourrions n'être pas d'accord là-dessus. Un homme pense d'une manière, un autre d'une autre. Et puis, ma foi, je ne crois pas avoir grand sujet de me louer de vous jusques à présent.

— Cela peut être. Avec cela, je ne crois pas non plus vous avoir donné quelque raison de vous en plaindre.

— Fort bien, monsieur, mais vous n'avez pas le droit de venir ici me tourmenter. Si votre projet a été de vous divertir, et d'essayer à quel homme vous aviez à faire, Dieu me damne si vous aurez sujet de vous en applaudir,

— Rien n'est plus aisé, monsieur, que de nous susciter une affaire. Si c'est là ce que vous voulez, n'ayez pas peur que les occasions vous manquent.

— Dieu me damne, je crois que vous êtes venu ici pour me chercher querelle.

— M. Tyrrel, Monsieur..., prenez garde!...

— « Quoi, monsieur? Entendez-vous me menacer? De par tous les diables, que me voulez-vous? qu'êtes-vous venu faire ici?

Les manières brutales de M. Tyrrel rendirent à M. Falkland tout son sang-froid.

J'ai tort, reprit-il, je l'avoue. Je n'ai que des intentions pacifiques, et c'est ce qui m'a fait prendre la liberté de venir vous voir. Quelle que puisse être ma façon de sentir, dans d'autres circonstances, je dois me vaincre en ce moment.

— Ah ah!..... Hé bien, Monsieur, qu'avez-vous donc de plus à me dire?

— M. Tyrrel, poursuivit M. Falkland, vous vous imaginerez sûrement bien que le sujet qui m'a amené ici n'est pas une bagatelle. Je ne serais pas venu chez vous sans de très-fortes raisons. Ma démarche seule vous est un sûr garant que je suis profondément frappé de l'importance de ce que j'ai à vous dire. Nous sommes l'un vis-à-vis de l'autre dans une situation fort critique : nous sommes tout près d'un tourbillon qui, s'il nous entraîne une fois, ne nous laissera plus le temps de la réflexion. Un malheureux esprit de jalousie semble s'être glissé entre nous deux ; je ne désire rien tant que de l'éloigner, et je viens réclamer votre aide Nous sommes tous les deux d'humeur peu endurante ; nous avons tous les deux de la promptitude dans le caractère et de l'énergie dans l'ame. Dans l'état où sont les choses, il n'y a rien de déshonorant ni pour vous ni pour moi à prendre des précautions contre l'avenir ; il pourrait

venir un temps où nous aurions à regretter de n'avoir pas usé de prudence, et où il serait trop tard pour y avoir recours. Pourquoi deviendrions-nous ennemis? Si nos goûts sont différens, poursuivons chacun notre carrière sans chercher à nous traverser. Nous possédons l'un et l'autre avec abondance tous les moyens de bonheur; nous avons tout ce qu'il faut pour vivre long-temps tranquilles et heureux, respectés de tout ce qui nous environne. N'y aurait-il pas de la folie à abandonner une perspective aussi satisfaisante pour courir les chances d'une rivalité et d'une lutte pénibles. Entre gens de notre humeur, une telle position entraîne des suites dont l'idée me fait frémir. Je tremble, monsieur, qu'il n'en résulte la mort au moins pour l'un de nous deux, et pour le survivant le remords et le malheur pendant le reste de ses jours.

— Sur mon ame, vous êtes un homme fort singulier, un homme étrange! Que

diantre ai-je affaire que vous me mêliez dans vos visions et dans vos idées creuses ?

— Parce que cela est nécessaire pour votre bonheur ; parce que je crois convenable de vous avertir maintenant du danger que nous courons, plutôt que d'attendre jusqu'au point où le respect que je me dois ne me permettra plus de rester aussi tranquille.

En faisant de ceci une querelle, nous ne ferions qu'imiter le commun des hommes, qui, à notre place, vraisemblablement en viendrait bientôt là ; mais faisons mieux : montrons que nous avons assez d'élévation dans l'ame pour mépriser de petits sujets de mésintelligence. En nous faisant ainsi justice, nous en retirerons une gloire bien plus solide et plus vraie. En adoptant une conduite contraire nous en serons nous-mêmes les victimes, et nous nous donnerons en spectacle à nos connaissances.

— Vous croyez cela ? Peut-être y a-

t-il-là quelque chose de vrai ; mais pour ma part, dieu me damne, si je consens à être jamais un sujet de divertissement pour aucun homme au monde.

— Vous avez raison, M. Tyrrel ; conduisons-nous donc chacun de la manière la plus propre à nous faire respecter. Ni vous, ni moi, n'avons envie de changer la carrière que nous nous sommes faite ; poursuivons donc notre route l'un et l'autre, sans nous contrarier respectivement ; que ce soit-là notre traité, et par une condescendance réciproque, arrivons à nous donner mutuellement la paix.

En disant ceci, M. Falkland lui tendit la main en signe de concorde, mais ce geste était trop significatif ; le farouche Tyrrel qui semblait un peu ébranlé par ce qui avait précédé, se sentant alors pris, comme par surprise, recula en arrière. M. Falkland, à ce nouveau trait de rudesse, fut sur le point de

prendre feu, mais il eut la force de se contenir.

Je ne comprends rien à tout ceci, s'écria M. Tyrrel : pourquoi, diable, me pressez-vous comme cela ? Il faut, pardieu, que vous ayez là-dessous quelqu'intention de me faire donner dans le piège.

Mon intention, répliqua M. Falkland, est franche et honnête. Pourquoi voudriez-vous vous refuser à une proposition dictée par la raison et conforme également à votre intérêt et au mien ? M. Tyrrel avait eu le temps de se remettre et il était revenu à son caractère habituel.

— Bien, bien, monsieur, je dois convenir qu'il y a là quelque franchise. Et moi je vais de mon côté vous rendre la pareille : mon humeur est un peu sauvage, n'importe pourquoi ni comment; je n'endure pas la contradiction. Peut-être trouverez-vous que c'est une faiblesse, mais pardieu, je ne me chan-

gerai pas, je vous en réponds. Avant que vous vinssiez dans ce pays, j'y vivais fort doucement, j'aimais mes voisins, et j'étais bien vu d'eux. A présent, c'est toute autre chose, et tant qu'il en sera de même, que je ne pourrai faire un pas hors de chez moi, sans vous trouver sur mon chemin et sans endurer tous les jours quelque nouvelle mortification, où vous êtes toujours pour quelque chose de près ou de loin, je suis résolu à vous haïr comme la peste. Ainsi, monsieur, si vous voulez vous en aller hors du pays, du royaume même, au diable, si cela vous fait plaisir, de manière que je n'entende plus parler de vous, je vous donne ma parole de ne pas vous chercher la moindre querelle de ma vie. Alors on pourra prôner votre poésie, vos belles gentillesses, vos jolis petits quolibets, comme la chose la plus merveilleuse, sans que je m'en mette en peine le moins du monde.

— M. Tyrrel, soyez un peu raisonnable. Je pourrais désirer que vous quittassiez le pays tout aussi bien que vous le désirez de moi. Je suis venu vous trouver comme mon égal et non comme mon supérieur. Dans la société des hommes, il y a des choses à supporter, et des devoirs à remplir. Personne ne doit se figurer que le monde a été fait pour lui tout seul. Prenons donc les choses comme nous les trouvons, et accommodons-nous sagement aux inconvéniens que nous ne pouvons éviter.

— En vérité, monsieur, voilà qui est parfaitement bien dit, mais je reviens à mon texte : nous sommes comme Dieu nous a faits ; je ne suis, moi, ni philosophe, ni poète, pour m'alambiquer l'esprit à tâcher de me façonner autrement que je ne suis. Quant aux conséquences, il en sera ce qui en sera, nous ferons comme nous pourrons. Ainsi, voyez-vous, je ne me creuserai

pas la tête sur ce qui arrivera, mais je me tiendrai, pardieu, en bonne posture d'attendre tous les événemens. Tout ce que je puis vous dire, c'est que tant que je vous verrai vous jeter devant moi, toujours à la traverse, je vous haïrai, pardieu, de toute mon ame; et dieu me damne, si je ne crois pas que je vous hais encore plus pour être venu aujourd'hui avec vos diables de formes diplomatiques, quand personne ne songe à vous, pour me prouver seulement que vous êtes plus sage que tout le monde ensemble.

— M. Tyrrel, j'ai fini. J'ai prévu de fâcheuses conséquences, et je suis venu amicalement, vous en avertir. Je me flattais qu'une explication franche et réciproque, n'aurait fait que ramener entre nous la bonne intelligence. Je vois que je me suis un peu trompé; mais je crois encore pourtant que quand vous réfléchirez de sang froid à ce qui s'est passé entre nous, vous finirez par

rendre justice à la pureté des mes vues, et par sentir que ma proposition n'était pas déraisonnable.

M. Falkland se retira en disant ceci. Dans tout le cours de cet entretien, il s'était conduit, sans doute, de manière à inspirer une véritable confiance dans ses paroles. Avec cela, son caractère bouillant n'avait pas été sans effet dans cette scène, et dans les momens même où il avait fait voir le plus de retenue, il y avait dans sa manière une sorte de hauteur qui ne pouvait manquer d'irriter son adversaire; l'élévation qu'il déployait, en se montrant maître de lui, était une espèce de reproche indirect. Les plus nobles sentimens lui avaient dicté cette démarche; mais sans contredit, elle n'eut d'autre effet que d'envénimer la plaie qu'il s'agissait de guérir.

Quant à M. Tyrrel, il recourut à sa ressource ordinaire, et alla se débarrasser dans le sein de son ancien

ami, des idées tumultueuses qui le tourmentaient. «Voilà encore, disait-il, » une nouvelle ruse de ce fat-là pour » prouver sa prétendue supériorité. » Nous savons fort bien qu'il a le ta- » lent de babiller. A coup sûr, si l'on » gouvernait le monde avec des pa- » roles, il aurait beau jeu. Oh! par- » dieu, oui, il peut bavarder tout à » son aise. Mais qu'est-ce que c'est que » du caquet? Ce n'est pas avec cela » qu'on vide une affaire; au bout du » compte, je ne sais qui diable me » possédait pour ne l'avoir pas jeté à » la porte; mais tout cela trouvera sa » place; c'est un article de plus au » compte que nous avons à faire en- » semble, et qu'il me payera, par- » dieu, tout au long. Ce Falkland est » une vraie peste pour moi. Il ne me » laisse pas respirer un moment; le » jour, je le trouve partout; la nuit, » je le vois en rêve: il empoisonne » toute ma vie. Je voudrais le voir

» déchiré pièce à pièce et lui manger
» le cœur. Je n'aurai pas un moment
» de repos qu'il ne soit à tous les
» diables. Je ne sais ce qu'il peut avoir
» de bon ; mais pour moi, c'est un
» instrument de torture continuelle.
» Son idée seule pèse sur mon cœur
» comme un poids mort, et pardieu,
» il faut que je m'en débarrasse. Croit-
» il qu'il me fera souffrir impunément
» tout ce que j'endure ? »

Malgré toute l'exaspération de M. Tyrrel, il est probable cependant qu'il rendit quelque justice à son rival. De ce moment il le vit avec encore plus d'aversion, mais ne le regarda plus comme un ennemi méprisable. Il évita davantage sa rencontre ; il ne se mit plus à tout propos en attitude hostile contre lui. Il semblait guetter sa victime dans le silence, et recueillir tous ses poisons pour lui porter le coup mortel.

CHAPITRE V.

Peu de temps après il se fit sentir dans le pays une maladie contagieuse, dont les effets furent extrêmement rapides, et qui attaqua un grand nombre d'habitans. Une des premières personnes qui en éprouva les atteintes fut M. Clare. On peut se figurer quel chagrin et quelles alarmes cet accident causa dans tous les environs. M. Clare y jouissait d'une considération presque au-dessus de celle d'un mortel. L'égalité de son humeur, la douceur de son commerce, l'extrême bonté de son cœur, jointes à ses talens, à l'innocente gaieté de sa conversation et aux richesses de son esprit, en avaient fait l'idole de tous ceux qui le connaissaient. Au moins n'avait-il pas un seul ennemi dans tout ce qui l'entourait. Son danger fut le sujet d'un deuil universel; il semblait promettre

une longue vie, et avoir à parcourir encore une belle carrière d'années et de gloire. Peut-être n'était-ce qu'une apparence trompeuse; peut-être les efforts de son esprit, plus violens et plus continus que ne l'aurait permis un juste ménagement pour sa santé, avaient-ils déjà jeté en lui les germes d'une maladie. Mais un observateur moins difficile aurait hardiment prédit que son bon jugement, sa présence d'esprit et son enjouement inaltérable, suffisaient pour tromper long-temps la parque, à moins qu'elle ne vînt à le prendre par surprise; et cette circonstance redoublait encore l'affliction générale.

Mais de tout le monde, personne n'en fut aussi affecté que M. Falkland. Peut-être n'y avait-il pas un seul homme aussi à portée de bien connaître le prix de la vie qui était alors menacée. Il se hâta de se rendre près du malade; mais il éprouva quelque difficulté à se faire introduire. M. Clare, qui n'ignorait

pas la nature contagieuse de son mal, avait donné ordre qu'on laissât approcher de lui le moins de monde possible: M. Falkland se fit nommer, on lui fit réponse qu'il était compris dans l'ordre général.

Mais il n'était pas d'humeur à se rebuter aisément, il insista avec opiniâtreté, et à la fin il l'emporta; on lui observa seulement pour cette fois de prendre toutes les précautions d'usage pour se garantir de la contagion.

Il trouva M. Clare dans sa chambre à coucher, mais levé: il était en robe de chambre, assis à un bureau, près de la fenêtre. Il avait l'air serein et tranquille, mais il portait l'empreinte de la mort. « J'avais grande envie, M. Falkland, » dit-il, qu'on ne vous laissât pas en- » trer jusqu'ici, quoiqu'il n'y ait per- » sonne au monde que j'aie plus de » plaisir à voir; mais en y pensant » mieux, je crois qu'il y a peu de gens » qui puissent s'exposer à ce danger-ci

» avec plus d'espoir de lui échapper.
» Au moins chez vous, si la garnison
» était prise, ce ne serait pas la faute
» du commandant de la place. Je ne
» saurais vous dire comment moi, qui
» vous prêche ici la prudence, j'y ai
» été attrapé moi-même; mais que mon
» exemple ne vous décourage pas; je
» ne connaissais nullement le danger,
» sans quoi je me serais conduit avec
» plus de circonspection. Il semble que
« ces germes délétères flottent dans l'air
» qui nous environne, et s'attachent à
» nous sans qu'il nous soit possible de
» prévoir leur approche ».

M. Falkland, une fois établi dans l'appartement de son ami, ne voulut plus absolument en désemparer. M. Clare pensa qu'il y avait peut-être moins de risque dans ce parti que dans un changement continuel d'air, et il n'insista plus. « Falkland, dit-il, quand vous
» êtes entré, j'achevais mon testament.
» Ce que j'avais écrit autrefois sur mes

» dernières volontés, ne me convenait
» pas, et je ne me souciais guères, dans
» ma situation, de faire appeler un no-
» taire. Dans le fait, il serait bien étrange
» qu'un homme de sens, avec des in-
» tentions pures et droites, ne fût pas
» en état de remplir cette fonction pour
» lui-même ».

M. Clare continua à agir avec autant d'aisance et de liberté que s'il eût été dans la plus parfaite santé. A voir son maintien assuré et son ton calme et enjoué, on n'aurait jamais imaginé qu'il touchât à son dernier moment. Il marchait, il raisonnait, il badinait d'une manière qui annonçait un homme parfaitement maître de soi; mais de quart d'heure en quart d'heure sa figure s'altérait d'une manière sensible. M. Falkland, l'œil attaché sur lui, ne le perdait pas un instant de vue, et le contemplait avec une inquiétude mêlée d'admiration.

« Falkland », dit le malade, après

avoir paru quelques minutes absorbé dans ses pensées, « je sens que je vais
» mourir; c'est un étrange mal que le
» mien. Hier je paraissais être en par-
» faite santé, et demain je serai une
» masse insensible. Que la ligne qui
» sépare la vie et la mort des misérables
» humains est surprenante à observer!
» Être à présent actif, gai, pénétrant,
» doué d'un immense fond de connais-
» sances, capable d'amuser les hommes,
» de les instruire et de les animer, et
» le moment d'après n'être plus qu'une
» matière dépourvue de vie et de mou-
» vement, un poids inutile sur la sur-
» face de la terre: voilà l'histoire de
» bien des hommes, et ce sera tout-à-
» l'heure la mienne ».

« Je me sentais encore comme si j'a-
» vais eu beaucoup de choses à faire au
» monde; mais cela ne sera pas. Il faut
» se contenter de ce qui est fait : c'est
» vainement que je rappèle tous mes
» esprits autour de moi. L'ennemi est

» trop fort et trop acharné ; il ne veut
» pas me donner le temps de respirer ;
» ces choses-là sont hors de mon pou-
» voir , elles tiennent à une grande
» chaîne qui passe continuellement sans
» s'arrêter. Le bien-être général , la
» grande affaire de l'univers ira tou-
» jours son train , quoiqu'il ne me soit
» plus donné d'y travailler pour ma
» part. Cette tâche est réservée à des
» mains plus fortes et plus jeunes , à
» vous , Falkland , et à ceux qui vous
» ressemblent. Nous serions bien mé-
» prisables vraiment , si l'espoir du
» perfectionnement de l'espèce humaine
» ne nous faisait pas goûter des plaisirs
» purs et parfaits , indépendamment de
» savoir si nous existerons pour en par-
» tager les fruits. Les hommes auraient
» bien peu à envier à l'avenir , s'ils
» avaient tous joui de la paix du cœur
» aussi complètement que je l'ai fait. »

M. Clare demeura levé toute la jour-
née , se livrant à quelques légères dis-

sipations, et exerçant agréablement ses facultés morales, ce qui était peut-être plus propre à rafraîchir et fortifier ses organes, que s'il eût cherché à prendre du repos. De moment à autre, il éprouvait une crise; mais il ne l'avait pas plutôt sentie, qu'il avait l'air de se mettre au-dessus du mal, et de sourire de l'impuissance de ses attaques. Trois ou quatre fois il fut baigné de sueurs abondantes auxquelles succédait une extrême sécheresse de peau et une chaleur brûlante par tout le corps. Bientôt il fut couvert de petites taches livides; puis il parut quelques symptômes de frisson, mais il les soutint avec une extrême résolution. Ensuite il devint calme, et après quelques momens, comme il était déjà nuit, il se détermina à se mettre au lit. « Falkland, dit-il, en lui
» serrant la main, mourir n'est pas
» une tâche aussi difficile que bien des
» gens se le figurent. Quand on fixe
» de près la mort, on est tout étonné

qu'une

» qu'une subversion aussi totale puisse
» s'opérer à si bon marché. »

Il y avait déjà quelques momens qu'il était au lit, et comme tout paraissait tranquille, M. Falkland pensa qu'il dormait, mais c'était une erreur. M. Clare à l'instant ouvrit le rideau et jeta les yeux sur son ami. « Je ne puis dor-
» mir, dit-il. Non; si je pouvais dor-
» mir, je me regarderais comme hors
» d'affaire; mais il est décidé que j'au-
» rai le dessous. »

« Falkland, c'était à vous que je pen-
» sais. Je ne connais personne dont l'a-
» venir me fasse voir de plus belles es-
» pérances; mais veillez sur vous. Que
» le monde ne soit pas frustré des avan-
» tages que lui promettent vos vertus.
» Je connais vos faiblesses aussi bien
» que votre force; vous avez une hu-
» meur bouillante et chatouilleuse à
» l'excès sur le point d'honneur; et si
» cette humeur une fois vous entraîne
» dans un faux pas, vous pouvez de-

» venir aussi funeste à vos semblables,
» que vous auriez pû leur être utile.
» Plaise au ciel que vous daigniez tra-
» vailler sérieusement à vous délivrer
» de cette erreur. »

« Mais si dans la courte explication
» que me permet ma situation actuelle,
» il ne m'est pas possible de songer à
» opérer en vous une réforme aussi dé-
» sirable; il y a au moins une chose
» que je puis faire : je puis vous pré-
» venir de vous mettre sur vos gardes
» contre un danger que je vois très-
» imminent. Prenez garde à M. Tyrrel.
» Ne faites pas la faute de le mépriser
» comme un adversaire indigne de
» vous. De petites causes peuvent ame-
» ner de grands maux. M. Tyrrel est
» arrogant, dur et grossier; et vous,
» vous êtes trop passionné, trop minu-
» tieusement sensible à la moindre of-
» fense. Ne serait-t-il pas bien déplo-
» rable qu'un homme qui vous est si
» fort inférieur, si peu fait pour vous

» être comparé sous aucun rapport,
» fût dans le cas de changer une vie
» comme la vôtre, en une suite de
» crimes et d'infortunes ? Pensez-y bien.
» Je n'exige pas de promesse de vous.
» Je ne chercherai pas à vous enchaî-
» ner par des liens superstitieux ; je
» veux que ce soit la raison et la jus-
» tice seules qui vous commandent. »

Cette explication affecta profondément M. Falkland. Une attention aussi généreuse de la part de M. Clare, dans un moment tel que celui-ci, le pénétra d'un si vif sentiment de reconnaissance, qu'il fut presque hors d'état de proférer un mot. Il ne prononça que quelques phrases fort courtes et qui sortaient avec effort. — « Je me conduirai
» mieux...... Ne craignez rien de ma
» part...... Vos excellens avis ne me
» sortiront pas un seul moment de la
» mémoire. »

M. Clare passa à un autre sujet. « Je
» vous ai nommé mon exécuteur tes-

» tamentaire ; vous ne me refuserez pas » ce dernier service de l'amitié. Il n'y » a que peu de temps que j'ai le bon- » heur de vous connaître, mais dans » ce peu de temps, je vous ai bien » observé, et j'ai vu jusques au fond » de votre ame. Ne trompez donc pas » les superbes espérances que j'ai con- » çues de vous ! »

« J'ai fait quelques legs. Mes an- » ciennes connaissances, du temps où » je vivais dans le monde, au moins » celles avec lesquelles je vivais dans » l'intimité, sont encore toutes chères » à mon cœur. Je n'ai pas eu le temps » de les appeler auprès de moi dans » la circonstance présente ; je ne l'ai » même pas désiré ; mais j'espère qu'elles » se rappèleront ma mémoire avec plus » d'avantage qu'il n'arrive ordinaire- » ment dans de semblables occasions. »

M. Clare ayant ainsi soulagé son cœur, demeura plusieurs heures sans parler. Vers le matin, M. Falkland entr'ouvrit

doucement les rideaux, et contempla le sage à son lit de mort. Les yeux de M. Clare étaient ouverts et se tournèrent aussitôt vers son jeune ami. Son visage était défait et marqué du sceau de la mort. « J'espère que vous vous » trouvez mieux, » dit Falkland à demi-voix, comme craignant de le troubler. M. Clare tira sa main hors du lit et la lui tendit; M. Falkland s'avança et la pressa dans la sienne. « Beaucoup mieux, » dit M. Clare d'une voix sourde et à peine articulée; « c'en est fait : ma tâche est » finie.... adieu;... souvenez-vous.... » Ce furent-là ses derniers mots. Il vécut encore quelques heures; ses lèvres semblaient quelquefois se mouvoir : il expira sans pousser une seule plainte.

Toute cette scène avait extrêmement agité M. Falkland. L'espérance qu'il conservait d'une crise favorable, et la crainte de troubler les derniers momens de son ami, l'avaient rendu muet. Pendant la dernière demi-heure, il était

resté immobile, les yeux fixés sur M. Clare; il guettait le moindre soupir, le plus léger mouvement du malade. Il resta encore dans la même attitude; il croyait quelquefois voir la vie se renouveller sur ces traits insensibles. A la fin, ne lui étant plus possible de se tromper lui-même, Il s'écria du ton le plus douloureux : « C'en est donc fait!..... » Il voulait se précipiter sur le corps de son ami; les assistans le retinrent et voulurent l'entraîner dans une autre chambre; mais il se débattait entre leurs bras, et se penchait de toutes ses forces vers ce lit de douleur : « Voilà donc ce qui reste de tant » de génie, de tant de vertus, de l'as- » semblage des plus belles qualités! La » lumière du monde est disparue pour » jamais! oh! hier, hier!.... Clare, » pourquoi ne suis-je pas mort à votre » place! moment terrible! perte irré- » parable! enlevé ainsi dans toute la » maturité de son génie, dans la vigueur

» de son ame! ses jours tranchés au
» moment où ils étaient mille fois plus
» utiles au monde qu'ils ne l'avaient en-
» core jamais été! ah, il était né pour
» l'instruction des sages, pour servir de
» guide aux hommes! Et voilà tout ce
» qui nous reste de lui! Ces lèvres élo-
» quentes seront à jamais fermées! ce
» cœur, si actif et si brûlant, est pour
» toujours froid et immobile! Le meil-
» leur, le plus sage des hommes n'est
» plus, et le monde paraît insensible à
» sa perte! »

M. Tyrrel n'apprit pas sans émotion la mort de M. Clare; mais son émotion était d'une espèce bien différente. Il avouait qu'il ne pouvait lui pardonner sa partialité envers Falkland, et qu'ainsi il ne pouvait porter de grands regrets à sa mémoire; mais que quand même il aurait oublié les injustices passées de M. Clare, on n'avait rien négligé pour entretenir jusques au bout son ressentiment: Falkland n'avait pas un instant

quitté le chevet de son lit, comme si personne autre n'eût été digne de recevoir ses confidences et ses dernières pensées. Mais ce qui était pis encore, c'était cette exécution testamentaire. — « En tout, absolument, cet intrigant » faquin veut me supplanter, lui qui n'a » rien de ce qui constitue un homme! » toujours ainsi l'emporter sur ceux » qui valent mieux que lui! Est-ce que » tout le monde est devenu fou, ou n'y » a-t-il plus de mesure pour apprécier » le mérite? Et ce M. Clare qui va » aussi se laisser prendre à ses grimaces! » qui préfère le frivole et le clinquant » au solide! et à son lit de mort en- » core!... (M. Tyrrel, avec sa brutalité sauvage et le peu de culture de son esprit, avait, comme cela est fort ordinaire, certaines idées religieuses assez grossières). « A coup sûr il en aurait » eu quelque honte s'il eût mieux connu » son état. Ah! son ame a fort à ré- » pondre; il a cruellement aidé à trou-

» bler mon repos, et quelles qu'en
» puissent être les conséquences, c'est à
» lui que nous en aurons l'obligation ».

La mort de M. Clare enleva la personne qui pouvait modérer le plus efficacement l'animosité des deux rivaux, et détruisit la grande barrière qui arrêtait les excès de M. Tyrrel. L'ascendant moral de cet illustre voisin avait toujours tenu le tyran rustique sous un joug involontaire: et malgré la férocité habituelle de son caractère, il n'avait pas paru, avant ces derniers instans, porter de la haine à M. Clare. Dans le peu de temps qui s'était écoulé depuis l'époque où ce grand homme avait fixé sa résidence dans le canton, jusques à l'arrivée de M. Falkand du continent, la conduite de M. Tyrrel semblait même avoir gagné quelque chose en mieux. Car, tel était l'avantage des heureuses manières de Clare, qu'il se conciliait ceux-mêmes qu'il corrigeait, et que ceux dont les actions étaient les plus gênées,

par la crainte de lui déplaire, n'en éprouvaient pas de sentiment pénible contre lui. Ce n'est pas que M. Tyrrel n'eût préféré de ne pas voir un homme aussi distingué prendre son rang dans un cercle où depuis long-temps il régnait en maître absolu. Mais avec une personne telle que M. Clare, il ne pouvait y avoir lieu à rivalité; il se soumettait sans effort à l'éclat imposant d'une si haute réputation, et la jalousie tracassière et pointilleuse du faux honneur ne pouvait jamais rien avoir à démêler avec un génie si fort au-dessus des autres.

Néanmoins l'esprit d'animosité qui s'était observé entre les deux rivaux avait suspendu, jusques à un certain point les bons effets que la présence et les vertus de M. Clare avaient commencé à opérer sur M. Tyrrel. Mais dès que cette influence vint à cesser tout-à-fait, alors l'humeur violente de celui-ci ne sentant plus de frein, se manifesta par

des excès plus criminels encore qu'auparavant. Le voisinage d'un rival odieux le rendit plus sombre et plus farouche; tous ceux qui l'entouraient n'en sentirent que plus durement le poids de sa tyrannie ; Chaque jour en voyait naître de nouveaux exemples, qui réagissaient encore sur cette haine toujours croissante, et l'envenimaient de plus en plus.

CHAPITRE VI.

Les conséquences ne tardèrent pas à se manifester. Le premier incident qui survint décida en quelque manière la catastrophe. Je n'ai encore parlé que de choses préliminaires, peu liées en apparence les unes aux autres, quoique pourtant elles aient amené les deux partis à cette disposition d'ame qui eut des suites si funestes. Mais ce qui reste est rapide et terrible. Le fatal nuage qui recèle la mort dans son sein se grossit et s'avance d'un pas toujours accéléré, et il semble défier toute la force et la prudence humaine de pouvoir l'arrêter dans sa marche.

M. Tyrrel avait un fermier qui se nommait Hawkins. — Hélas, je ne saurais prononcer ce nom sans qu'il retrace à ma pensée les scènes douloureuses qui sont attachées à son souvenir! Dans le

principe, M. Tyrrel avait pris avec lui cet Hawkins, dans la vue de le protéger contre les procédés arbitraires d'un gentilhomme voisin; mais Hawkins était devenu depuis l'objet de la persécution de M. Tyrrel lui-même. Voici quelle avait été la première origine de leur relation. Outre la ferme qu'il tenait du gentilhomme dont je viens de parler, Hawkins avait encore un petit bien en franche-tenure, qu'il avait eu par héritage de son père; ce qui lui donnait le droit de voter aux élections du comté. Une élection très-chaudement disputée étant venue à se présenter, le gentilhomme propriétaire de la ferme requit Hawkins de voter pour le candidat dans le parti duquel il s'était engagé. Hawkins refusa d'obéir, et bientôt après il reçut un congé pour quitter sa ferme.

Il se trouva que M. Tyrrel s'était vivement intéressé en faveur de l'autre candidat, et comme la terre de M. Tyrrel touchait à la demeure de Hawkins,

le pauvre fermier expulsé crut n'avoir rien de mieux à faire que d'aller au château de ce seigneur, et de lui faire part de la situation où il se trouvait. M. Tyrrel l'écouta avec beaucoup d'attention. — « Fort bien, l'ami, lui dit-il,
» il est très-vrai que je désirais fort que
» M. Jakeman fût porté dans l'élec-
» tion ; mais vous savez qu'il est d'u-
» sage, en pareil cas, qu'un fermier
» vote comme il plait à son maître. Je
» ne suis pas d'avis d'encourager la ré-
» bellion. — « Cela est juste, répliqua
» Hawkins, et je n'en disconviens pas;
» j'aurais voté à la volonté de mon
» maître sans aucune difficulté pour
» tout autre homme que ce fût dans le
» royaume, excepté l'écuyer Marlow.
» Car il faut que votre seigneurie sache
» qu'un jour son premier piqueur s'a-
» visa de sauter par-dessus ma haie,
» et de traverser tout au beau milieu
» mon meilleur champ de blé, la ré-
» colte encore sur pied. Il n'avait pas

» cinquante pas à faire pour prendre
» la route ; le drôle, n'en déplaise à
» votre seigneurie, m'avait déjà fait le
» même tour trois ou quatre fois. Je ne
» fis que lui demander : Pourquoi il
» faisait cela, et s'il n'y avait pas cons-
» cience à abîmer ainsi la récolte des
» gens ? Dans ce moment l'écuyer sur-
» vint. Sauf le respect que je dois à
» votre seigneurie, c'est une pauvre
» espèce de gentilhomme qui ne vaut
» pas un coup de poing. Il vint à moi
» tout bouffi de colère, en me mena-
» çant de son fouet..... Je ferai pour
» mon maître tout ce qu'il sera de son
» bon plaisir de m'ordonner, comme
» doit un honnête fermier ; mais je ne
» peux pas donner mon vote pour un
» homme qui m'a menacé de me donner
» des coups de fouet. — Et pourtant,
» n'en déplaise à votre seigneurie, voilà
» que moi, ma femme et mes trois en-
» fans, nous allons être jetés à la porte,
» et dieu me pardonne si je sais comment

» leur avoir du pain. Je suis un pauvre » misérable qui ai travaillé toute ma » vie, à qui on n'a rien à reprocher, » que je sache, et sûrement cela est » bien dur. M. Underwood me renvoie » de sa ferme, et si votre seigneurie n'a » pas la bonté de me prendre, je ne » vois pas un des gentilhommes du can- » ton qui veuille de moi, crainte, » disent-ils, d'encourager leurs fer- » miers à devenir des rebelles ».

Ces représentations ne laissèrent pas de faire effet sur M. Tyrrel. — « Bien, » bien, l'ami, reprit-il, nous verrons » ce qu'on peut faire. L'ordre et la » subordination sont de fort bonnes » choses; mais il faut aussi que les » maîtres sachent se conduire. D'après » le récit que vous me faites, je ne » ne trouve pas que vous soyez tant à » blâmer. Marlow n'est qu'un petit fat, » plein d'impertinence: voilà la vérité; » et quand un homme ne se respecte » pas, ma foi tant pis pour ce qui lui

» en arrive. Je hais comme la peste tous
» ces faquins francisés, et j'avoue que
» je ne suis pas trop content de voir
» M. Underwood prendre le parti de
» ce polisson-là. Hawkins,... n'est-ce
» pas là votre nom?... Eh bien, allez
» demain trouver Barnes, mon inten-
» dant, et il vous parlera de ma part ».

En disant cela, M. Tyrrel se rappelait qu'il avait une ferme vacante, à-peu-près de la même valeur que celle louée à Hawkins par M. Underwood. Il consulta aussitôt son intendant, et trouvant l'affaire convenable sous tous les rapports, Hawkins fut sur-le-champ admis au nombre des fermiers de M. Tyrrel. M. Underwood fut vivement piqué de ce procédé, que personne autre que M. Tyrrel n'eût osé se permettre, comme étant contraires aux usages reçus entre gentilhommes de campagne. Il dit que si l'on encourageait les fermiers dans des actes de désobéissance aussi inexcusables, il n'y avait plus de règle ni

de bon ordre à espérer. Il n'était pas question ici de tel ou tel candidat, vû que tout gentilhomme vraiment ami de son pays devait préférer de succomber dans une élection plutôt que de faire pareille chose, qui ne manquerait pas, si elle passait une fois en pratique, de leur ôter pour jamais les moyens de faire un député à leur guise. Les paysans n'étaient déjà que trop indociles et trop obstinés par eux-mêmes ; il devenait tous les jours de plus en plus difficile de les tenir dans la subordination, et si les gentilhommes en venaient à se soucier assez peu du bien public pour soutenir ces gens-là dans leur insolence, il était impossible de prévoir où les choses en pourraient aller.

M. Tyrrel n'était pas de trempe à se laisser entamer par ces remontrances. Ce n'est pas qu'en général, l'esprit qui les dictait ne fût très-conforme à ses propres sentimens ; mais il était d'une humeur trop violente pour avoir un ca-

ractère politique, uniforme et conséquent; et quels que fussent les écarts de sa conduite, il n'était pas homme à se laisser remettre dans le droit chemin par les avis des autres. Plus on trouva mauvais la protection qu'il donnait à Hawkins, plus il se montra inflexible et opiniâtre; et sans se donner la peine de disputer avec ceux qui le censuraient, il ne lui fut pas difficile de les réduire au silence, et d'étouffer leurs voix dans les clubs et les autres assemblées. D'ailleurs, Hawkins avait certaines qualités qui étaient propres à en faire un favori de M. Tyrrel. Ses manières brusques et son caractère peu traitable, lui donnaient une sorte de ressemblance avec son seigneur; comme ce n'était guères à M. Tyrrel lui-même, mais plutôt aux personnes qui avaient encouru le déplaisir de celui-ci, qu'il était dans le cas de faire sentir l'effet de ces dispositions, son maître ne les remarquait pas sans une sorte de com-

plaisance. En un mot, il recevait chaque jour de nouvelles preuves de la bienveillance de ce protecteur; au bout de quelque temps il fut nommé collègue de M. Barnes, dans la place de receveur, et à peu-près à la même époque, il obtint un bail de la ferme qu'il occupait.

M. Tyrrel était résolu d'avancer la famille de ce fermier favorisé, toutes les fois qu'il en trouverait l'occasion. Hawkins avait son fils, garçon de dix-sept ans, d'une figure fort agréable, vif, alerte et plein d'heureuses dispositions. Ce jeune homme était extrêmement aimé de son père, qui semblait n'avoir rien tant à cœur que l'avancement et le bonheur de son fils. M. Tyrrel l'avait déjà distingué deux ou trois fois, et en avait paru très-content; et le jeune garçon qui avait quelquefois suivi les chiens à la chasse, avait eu souvent l'occasion de faire montre de son adresse et de son agilité, en présence de son

seigneur. Un jour surtout, il se fit extrêmement remarquer, et M. Tyrrel, sans plus attendre, offrit au père de prendre ce jeune homme à son service, et de lui donner une place dans la garde de sa meute, jusqu'à ce qu'il pût l'élever à un poste plus lucratif dans sa maison.

Hawkins parut très-mortifié de cette proposition ; il hésita et chercha des excuses pour ne pas accepter l'offre. Il dit que ce jeune homme lui était utile à beaucoup de choses, et qu'il espérait que sa seigneurie voudrait bien ne pas insister, et ne pas le priver de ce secours. Avec tout autre homme que M. Tyrrel, ces raisons eussent pu suffire ; mais j'ai déjà eu souvent occasion d'observer au sujet de ce gentilhomme, que quand il avait une fois pris une résolution quelle qu'elle fût, on ne le voyait jamais céder pour rien au monde, et que le seul effet de l'opposition était de le rendre inflexible et plus échauffé

à la poursuite de l'affaire, quand même elle lui eût été auparavant à-peu-près indifférente. D'abord il parut recevoir très-bien les excuses de Hawkins, et n'y trouver rien que de raisonnable; mais par la suite, chaque fois qu'il revit le jeune homme, l'envie de l'avoir à son service ne fit qu'augmenter, et il ne cessa de parler au père des vues qu'il avait sur lui. A la fin, il remarqua que ce garçon ne paraissait plus aux chasses, et il commença à soupçonner que ceci provenait d'une résolution de le contrarier dans ses desseins.

Piqué de ce soupçon, qu'il n'était pas de caractère à porter loin, il envoya donner ordre à Hawkins de venir lui parler. « Hawkins, lui dit-il » d'un ton fâché, je ne suis pas con- » tent de vous. Je vous ai parlé deux » ou trois fois de ce garçon qui est à » vous, que j'ai envie de prendre à » mon service. Pour quelle raison, » monsieur, répondez-vous si mal à

» mes bontés ? Vous devez savoir que
» je n'aime pas qu'on me manque.
» Quand j'offre ma protection, il ne
» me convient pas de la voir refuser
» par des gens de votre espèce : c'est
» moi qui vous ai fait ce que vous
» êtes, et il ne tient qu'à moi de vous
» rendre encore plus misérable que je
» ne vous ai trouvé. Prenez-y garde ! »

« N'en déplaise à votre seigneurie,
» dit Hawkins, vous avez été pour
» moi un bon maître, je dois le dire,
» et je m'en vais parler tout franche-
» ment ; j'espère que vous ne m'en vou-
» drez pas de mal. Ce garçon-là est
» tout pour moi, c'est mon soutien et
» ma consolation pour mes vieux
» jours. »

— « Fort bien ; mais qu'est-ce que
» cela fait ? Est-ce une raison pour
» vous opposer à son avancement ? »

— « Au contraire, vraiment ; que
» votre seigneurie ait la bonté de m'en-
» tendre. C'est peut-être un petit faible

» que j'ai, mais c'est plus fort que moi.
» Mon père était dans l'église, voyez-
» vous. Nous avons tous vécu avec hon-
» neur dans notre famille, et je ne puis
» pas me faire à penser que ce pauvre
» garçon, qui est tout ce qui me reste,
» s'aille mettre en condition. Tenez,
» pour moi, je ne vois jamais qu'il y
» ait de domestique qui tourne à bien;
» enfin, je ne sais, mais je ne voudrais
» pas que mon Léonard vînt à res-
» sembler à ces gens-là. Si je leur fais
» injure, j'en demande pardon à Dieu!
» mais c'est une affaire trop sérieuse,
» voyez-vous, et je ne peux pas aller
» risquer ainsi le bien-être de mon
» enfant, quand j'ai le moyen, grâce
» aux bontés de votre seigneurie, de
» le garantir de donner dans le travers.
» A présent, le voilà sage et laborieux,
» et sans trop m'en faire accroire, il
» sait assez bien ce qu'il vaut. C'est
» peut-être une sottise à moi de parler
» ainsi à votre seigneurie; mais vous
» avez

» avez toujours été envers moi un bon
» maître, et je ne saurais vous men-
» tir. »

M. Tyrrel avait attendu cette harangue jusques au bout sans dire un mot, parce que l'étonnement lui avait fermé la bouche. Si le tonnerre eût tombé à ses pieds, il n'aurait pas montré plus de surprise. Il avait imaginé que Hawkins, par excès de tendresse pour son fils, ne voulait pas l'éloigner un seul instant de lui ; mais il n'avait jamais soupçonné le moins du monde la vraie cause de ses refus.

— « Ah ! ah ! vous êtes un homme
» de famille, n'est-ce pas ? Votre père
» était dans l'église ! Vos enfans ne sont
» pas faits pour entrer à mon ser-
» vice ! Comment donc, impudent fa-
» quin ! était-ce pour cela que je vous
» ai pris à moi, quand votre insolence
» vous a fait chasser de chez M. Un-
» derwood ? J'ai donc nourri une vi-
» père dans mon sein ? Ah ! ah ! ce pe-

» tit monsieur courrait risque de se
» déranger. Il sait trop ce qu'il vaut
» pour se mettre à mes ordres ! Allez,
» impertinent pied-plat, éloignez-vous
» de mes yeux ! comptez bien que je
» n'aurai jamais dans ma terre, de gens
» de famille ; je n'en garderai pas un
» seul de votre espèce, entendez-vous ?
» Écoutez-moi bien, monsieur ; ame-
» nez-ici demain matin votre fils, et
» demandez-moi pardon de votre in-
» solence, ou pardieu, je vous en ré-
» ponds, je vous rendrai si misérable,
» qu'il vaudrait mieux pour vous n'être
» jamais né. »

Un pareil traitement était trop pour la patience de Hawkins. — « Il n'est
» pas nécessaire, n'en déplaise à votre
» seigneurie, que je revienne demain
» pour cette affaire. J'ai bien pris ma
» résolution, et le temps ni rien n'y
» peuvent changer. Je suis vraiment
» chagrin de déplaire à votre seigneu-
» rie, et je sais fort bien que vous pou-

» vez me faire beaucoup de mal ; mais
» j'espère que vous n'aurez pas le cœur
» si dur , que de perdre un pauvre
» père de famille pour trop aimer son
» enfant, quand même ce trop d'a-
» mitié lui ferait faire quelque sottise ;
» mais je ne puis qu'y faire : votre
» seigneurie fera ce qu'il lui plaira.
» Le plus pauvre esclave, comme on
» dit quelquefois, a toujours quelque
» chose qu'il ne voudrait pas céder.
» Je perdrai tout ce que j'ai, j'irai
» travailler à la journée et mon fils
» aussi, s'il le faut, mais je n'en ferai
» jamais un domestique. » — « Bien,
» bien , l'ami , très-bien , répliqua
» M. Tyrrel , écumant de rage. Vous
» vous en souviendrez , comptez là-
» dessus, je rabattrai votre insolence,
» dieu me damne ; où en sommes-nous
» donc ? un misérable gredin qui tient
» une ferme de quarante acres , ose
» narguer son seigneur ! Je vous écra-
» serai en poussière sous mes pieds !

» Ayez soin, pendard, je vous en aver-
» tis, de fermer votre porte, de quitter
» ma terre, et de vous sauver comme
» si le diable était à vos trousses! Te-
» nez-vous trop heureux, si vous vous
» en tirez la vie sauve, de ce que j'ai
» encore plus d'humanité que vous ne
» le méritez. Quand il s'agirait, par-
» dieu, de tout l'or du Pérou, je ne
» voudrais pas souffrir un drôle comme
» vous, une heure de plus sur ma
» terre. »

— « N'allons pas si vite, sauf le res-
» pect de votre seigneurie, répliqua
» Hawkins d'un ton ferme; j'espère
» que vous en viendrez à penser mieux,
» et que vous verrez que je ne suis pas
» à blâmer; mais quand cela ne serait
» pas, il y a du mal que vous pou-
» vez me faire, et il y en a que vous
» ne pouvez pas. Quoique je ne sois
» qu'un homme de peine, n'en déplaise
» à votre seigneurie, je suis un hom-
» me, voyez-vous? Fermer ma porte,

» oh! que non. J'ai un bail de ma ferme,
» et je ne la quitterai pas comme cela.
» J'espère qu'il y a des lois pour les
» pauvres gens, aussi bien que pour
» les riches. »

M. Tyrrel, qui n'était pas accoutumé à la contradiction, se sentit provoqué au-delà de toutes mesures par le ton hardi et indépendant de son fermier. Il n'y avait pas, dans toutes ses terres, un seul tenancier, au moins un seul du genre d'Hawkins, que la politique générale de ses gens d'affaires, et encore plus le caractère arbitraire et despotique de M. Tyrrel lui-même, ne tînt hors de mesure d'en venir ainsi à défier ouvertement son seigneur.

— « Il est excellent, sur mon ame!
» Dieu me damne à tout jamais, vous
» êtes vraiment un drôle d'une espèce
» rare. Ah! vous avez un bail, dites-
» vous? Pardieu, nous serions bien
» tombés, si un bail pouvait servir à
» protéger un faquin comme vous,

» contre le seigneur du lieu. Mais vous
» voulez voir qui sera le plus habile
» de nous deux, n'est-ce pas ? Oh,
» très-bien, l'ami, très-bien, pardieu
» j'y consens de tout mon cœur ! Dieu
» me damne, je veux vous faire voir,
» avant de nous quitter, quelque joli tour
» de ma façon ! Mais sortez bien vite
» de devant moi, impudent ! Je ne
» vous en dis pas davantage. Ne venez
» plus salir mon plancher. »

Pour parler ici le langage du monde, Hawkins était coupable d'une imprudence dans cette affaire. Il parlait à son seigneur sur un ton absolu et tranchant, que la constitution et les usages de ce pays ne permettent pas à un inférieur de prendre ; mais par-dessus tout, après s'être laissé emporté par un mouvement de vivacité, il aurait dû en prévoir les conséquences. C'était une folie à lui de prétendre contester avec un homme du rang et de la fortune de M. Tyrrel. C'était le combat du

faon contre le lion. Rien n'était plus facile que de prévoir qu'il ne lui servirait de rien d'avoir le bon droit de son côté, quand son adversaire avait du sien la richesse et le crédit, et par conséquent de quoi légitimer tous les excès qu'il jugerait à propos de commettre. Cette façon de voir fût parfaitement justifiée par l'événement; la richesse et le despotisme savent bien les moyens de s'étayer dans leur oppression de l'appui de ces mêmes lois, que peut-être dans l'origine d'aveugles législateurs crurent instituer pour la sauvegarde du pauvre.

Dès ce moment M. Tyrrel jura la ruine d'Hawkins, et il ne négligea aucun moyen de vexer ou d'outrager le malheureux objet de sa persécution. Il lui ôta son emploi de receveur, et enjoignit à Barnes, ainsi qu'à tous ses autres vassaux et gens d'affaires, de lui rendre les plus mauvais offices possibles dans toutes les circonstances. M. Tyrrel

avait, par les titres de sa seigneurie, l'inféodation des grandes dîmes, ce qui lui fournissait de fréquentes occasions de susciter des tracasseries. Une partie des terres de la ferme de Hawkins, quoique ensemencée en blé, était plus basse que les terres voisines, et par là exposée de temps en temps aux inondations d'une rivière qui la bornait. M. Tyrrel avait sur cette rivière une écluse qu'il fit secrettement détruire quinze jours avant la moisson, ce qui noya la récolte. Il donna en outre ordre à ses domestiques de renverser pendant la nuit les haies des terres plus élevées, et d'y pousser le bétail pour perdre le reste de la moisson. Tous ces coups, néanmoins, n'atteignaient encore qu'une partie de la propriété de ce malheureux paysan; mais M. Tyrrel ne s'en tint pas là. Une mortalité subite se manifesta parmi les bestiaux de Hawkins, et elle était accompagnée de circonstances très-propres à faire naître des

soupçons. Cet événement excita fortement la vigilance et l'activité de Hawkins, qui vint à bout de suivre si exactement le fil de la trame, qu'il ne douta pas de pouvoir le faire remonter jusqu'à M. Tyrrel lui-même.

Hawkins qui savait bien que la loi était disposée de manière à servir plutôt d'arme offensive à la tyrannie des riches que de défensive contre leurs usurpations, avait eu grand soin d'éviter jusqu'à ce moment d'en venir à des mesures judiciaires. Avec cela, dans cette dernière circonstance, il se figura que le délit était d'une nature trop atroce pour que le rang, quel qu'il fût, pût mettre le coupable à l'abri de la sévérité des lois. La suite lui fit voir qu'il avait à s'applaudir de sa première détermination, et à se repentir vivement de s'être laissé aller à en prendre une autre.

C'était là le point où l'attendait M. Tyrrel, et à peine put-il croire à sa bonne fortune, quand on vint lui dire que

Hawkins avait intenté une action contre lui. Sa joie en fut extrême, et il se félicita de voir que la ruine totale de son ancien protégé était devenue immanquable. Il consulta son procureur, et le pressa, par tous les moyens, de ne négliger dans cette affaire aucun des subterfuges de son métier. Repousser l'accusation dirigée contre lui était la chose qui l'occupait le moins; le point capital était de traîner l'affaire de délais en délais, de tribunaux en tribunaux, à force d'incidens, de récusations, de déclinatoires, de nullités, d'exceptions, d'appels et de remises de plaidoiéries. Ce serait la honte d'un pays civilisé, soutenait M. Tyrrel, qu'un gentilhomme insolemment attaqué par un homme de la lie du peuple n'eût pas les moyens de trouver toute sa défense dans sa bourse, et de s'attacher aux trousses de cet indigne adversaire jusques à le mettre nud comme la main.

Avec cela, l'affaire du procès n'occupait pas tellement M. Tyrrel, qu'il

laissât échapper encore les autres moyens de tourmenter son pauvre tenancier. Parmi les divers expédiens dont il s'avisa, il y en eut un qui, à la vérité, tendait plutôt à vexer ce malheureux, qu'à lui causer une perte irréparable, mais qui ne fut pas négligé pour cela. Ce fut la situation particulière du logement de Hawkins, de ses granges et bâtimens de ferme qui suggéra cette idée. Ces bâtimens étaient placés à l'extrémité d'une pièce de terre qui les joignait avec le reste de la ferme, et ils étaient environnés de tous côtés par des pièces de terre occupées par un des fermiers de M. Tyrrel, et le plus dévoué à ses volontés. La route qui conduisait à la ville de marché était à l'extrémité de la plus grande de ces pièces, et directement en face de la maison de Hawkins. Il n'était jusques-là résulté aucun inconvénient de cette position, parce que, de temps immémorial, il y avait un large sentier qui

traversait la pièce de terre, et conduisait directement de la maison de Hawkins au grand chemin. D'accord entre M. Tyrrel et son complaisant tenancier, on ferma ce sentier ou route de traverse, de manière que le pauvre Hawkins se trouva comme prisonnier dans sa propre habitation, et se vit obligé de faire un détour de près d'un mille pour les affaires de son commerce.

Le fils Hawkins, ce jeune homme qui avait été le sujet originaire de la querelle, avait beaucoup de l'énergie de son père, et il se sentait indigné au-delà de toute mesure des différens actes de despotisme qu'il voyait successivement se commettre sous ses yeux. Le ressentiment qu'il en éprouvait était d'autant plus vif, qu'il savait que toutes les traverses essuyées par son père n'avaient d'autre cause que la tendresse que celui-ci lui portait, et qu'en même temps il aurait eu l'air de repousser cette même tendresse en s'offrant de faire cesser le

sujet originaire de la querelle. Dans la conjoncture présente, sans prendre conseil que de sa fougue et de son ressentiment, il sort au milieu de la nuit, renverse toutes les barrières qu'on avait placées à l'entrée de l'ancien sentier, brise les cadenats qui y avaient été posés et force les portes. Il ne fit pas cette opération sans être aperçu, et dès le lendemain il y eut un mandat décerné pour l'arrêter. En conséquence il fut conduit devant un banc de juges de paix, qui l'envoyèrent à la prison du comté pour être jugé aux assises prochaines, comme coupable d'un délit emportant peine capitale. M. Tyrrel était déterminé à poursuivre à toute rigueur; et son procureur, après un mûr examen des circonstances de l'affaire, se décida à fonder ses accusations sur la clause de l'acte 9 du règne de George Ier., appelé communément l'*acte noir*, qui porte que: « Toute personne » armée d'épée ou autre arme offensive,

» ayant le visage noirci ou tout autre
» déguisement, qui sera trouvée dans
» une garenne ou lieu servant habi-
» tuellement à garder lièvres ou lapins,
» après due conviction, sera réputée
» coupable de félonie, et en consé-
» quence condamnée à mort, sans bé-
» néfice de clergie, comme dans tous
» les cas de félonie ». Or, il paraissait
que le jeune Hawkins, aussitôt qu'il s'était aperçu qu'on l'observait, avait relevé sur sa tête le capuchon de sa redingotte, et l'avait boutonné sur son visage; et de plus, qu'il s'était muni d'un instrument de fer tranchant, pour briser les cadenats. Le procureur se chargea d'ailleurs d'administrer par enquête, preuve suffisante que le champ en question était une garenne où on avait habituellement tenu des lièvres. M. Tyrrel saisit ce plan avec une joie inexprimable. Par la manière dont il peignit aux juges de paix l'obstination et l'insolence de Hawkins, il eut l'adresse

d'obtenir un décret fondé sur cette absurde accusation, et il n'était pas impossible qu'il ne vînt à bout par la même influence de faire prononcer en définitif contre sa malheureuse victime l'entière exécution de la terrible clause pénale; du moins il n'y avait que trop de possibilité à cette cruelle chance pour vivement alarmer la tendresse d'un père.

Ce fut là le coup de grace pour l'infortuné père Hawkins. Comme il ne manquait pas de courage, il avait soutenu, sans fléchir, toutes les autres persécutions. Il n'ignorait pas les avantages que les lois et les usages donnent au riche contre le pauvre dans des luttes de cette espèce. Mais une fois entraîné dans le procès, une sorte d'opiniâtreté et de roideur qui lui étaient naturelles ne lui permettaient pas de reculer, et il allait son train, dans l'espoir plutôt que dans l'attente d'une issue favorable. Mais ce dernier événement blessa son cœur à l'endroit le plus sen-

sible. Il avait craint de voir son fils avili et corrompu par une condition servile, et maintenant il le voyait au milieu des horreurs et de l'infamié d'une prison. Il avait même tout à redouter des suites de cet emprisonnement, et il tressaillait à l'idée que la tyrannie du riche pouvait flétrir pour jamais ses plus chères espérances.

Dès ce moment, il sentit son cœur abattu. Jusques-là il s'était fié à son industrie et à sa persévérance pour arracher les misérables débris de sa fortune à la basse et jalouse rage de son seigneur. Mais ces efforts de courage, que sa situation exigeait plus que jamais, il ne se sentait plus l'énergie nécessaire pour les soutenir. M. Tyrrel suivait sans relâche ses projets infernaux; les affaires d'Hawkins devenaient de jour en jour plus désespérées, et le barbare gentilhomme, toujours aux aguets, saisit la première occasion de faire séquestrer les déplorables restes de la propriété du

pauvre laboureur, faute de paiement des fermages.

L'affaire en était précisément dans cet état lorsque par hasard M. Falkland et M. Tyrrel vinrent à se rencontrer dans une route de traverse, près l'habitation de ce dernier. Ils étaient à cheval, et M. Falkland allait à la maison du malheureux fermier, qui semblait prêt à succomber sous l'opiniâtre méchanceté de son maître. Il venait d'apprendre l'histoire de cette persécution; dans le fait, c'était encore un surcroît d'infortune pour Hawkins, que M. Falkland, dont le crédit et les bons offices eussent pu le sauver, eût été absent du pays pendant un assez long espace de temps. Ce seigneur avait passé trois mois à Londres, et de-là était allé voir des terres qu'il possédait dans une autre partie de l'Angleterre. Le caractère fier et entreprenant du pauvre fermier le disposait toujours à compter sur lui-même et sur ses propres forces le plus

long-temps possible. Il avait évité de s'adresser à M. Falkland, ou plutôt dans le commencement de la querelle il suivait ses mesures sans se plaindre, ni communiquer à qui que ce fût sa fâcheuse situation ; et quand enfin les choses en vinrent à une telle extrémité, qu'il se sentit porté à se départir un peu de sa première persévérance, il se trouva qu'il n'était plus temps de recourir à cette intervention. Enfin M. Falkland avait reparu sans être attendu, après une assez longue absence ; et parmi les premières nouvelles du pays, ayant appris les malheurs de l'infortuné paysan, il avait résolu d'aller dès le lendemain matin chez lui, et de le surprendre par l'offre de tous les secours qui étaient en son pouvoir.

Dans cette rencontre inattendue, à la vue de M. Tyrrel, un mouvement d'indignation lui fit monter le feu au visage. Sa première idée, à ce qu'il a dit lui-même depuis, fut de l'éviter ; mais

voyant qu'il fallait passer devant lui, il s'imagina qu'il y aurait de la faiblesse et une sorte d'abandon de son devoir de ne pas lui manifester ses sentimens dans cette circonstance.

« M. Tyrrel, lui dit-il sans autre » préambule, j'ai eu le malheur d'ap- » prendre quelque chose qui me fait » vraiment bien de la peine ».

— « Cela se peut bien, monsieur; » mais qu'est-ce que cela me fait, s'il » vous plaît? »

— « Beaucoup, monsieur. Il s'agit » d'un de vos fermiers, du malheureux » Hawkins. Si votre intendant a agi sans » votre autorisation, je crois qu'il est » à propos de vous informer de ce qu'il » a fait; et s'il a été autorisé par vous, » je vous engage de tout mon cœur à » réfléchir un peu plus aux suites de » cette affaire ».

— « M. Falkand, vous feriez tout aussi » bien de vous occuper de vos propres » affaires, et de me laisser faire les

» miennes. Je n'ai pas besoin de mentor, je vous en avertis ».

— « Vous vous méprenez, M. Tyrrel, » je m'occupe de mes affaires. Si je » vous vois près de tomber dans un » précipice, c'est mon affaire de vous » en retirer et de vous sauver la vie. Si » je vous vois dans votre conduite marcher sur une ligne fausse et injuste, » c'est mon affaire de vous indiquer la » bonne voie, et de vous sauver l'honneur ».

— « Morbleu, monsieur, allez porter vos sentences ailleurs. Cet homme » est-il à moi ou non ? Ma terre est-elle » ma terre ? si elle est ma terre, ne » suis-je pas le maître d'en faire ce qu'il » me plaît? Monsieur, je paie à l'état » pour ce que je possède; personne ne » peut dire que je lui doive un écu, » et je ne me mettrai pas sous votre » tutelle ni sous celle de qui que ce » soit au monde, entendez-vous? »

— « Il est très-vrai, M. Tyrrel », re-

prit M. Falkland, sans s'occuper de répondre à ces derniers mots, « qu'il y » a une distinction de rangs dans la » société. Je crois que cette distinc- » tion est une très-bonne chose, et » qu'elle est indispensable pour main- » tenir la paix dans la société; mais » quelque nécessaire qu'elle soit, nous » ne pouvons nier qu'il en résulte » pour les ordres inférieurs un lourd » fardeau à supporter. N'est-il pas bien » pénible de songer qu'un homme est » appelé par sa naissance à jouir de » toutes les aisances et de toutes les su- » perfluités, tandis qu'un autre, sans » avoir le moins du monde démérité, » n'aura pour son lot que travail et » que privations, et cependant que » c'est une chose indispensable? Nous » qui sommes les riches, M. Tyrrel, » c'est à nous à faire tout ce qui est en » notre pouvoir pour adoucir le joug » de la portion pauvre et malheureuse. » Nous ne devons pas user sans pitié et

» sans mesure de l'avantage que le ha-
» sard nous a donné. Les pauvres mi-
» sérables! au point où est la machine,
» ils sont pressés au-delà de ce qu'ils
» peuvent réellement supporter; et si
» nous avons la barbarie de vouloir
» serrer encore un tour de plus, ils
» seront moulus en poussière ».

Ce tableau ne fut pas absolument sans effet sur le cœur endurci de M. Tyrrel. — « Fort bien, monsieur, je ne suis
» pas un tyran; je sais fort bien que
» c'est une vilaine chose que la tyran-
» nie. Mais voulez-vous inférer de ceci
» que ces gens-là seront les maîtres de
» de faire tout ce qui leur plaira, et
» qu'on ne pourra pas les traiter comme
» ils le méritent? »

— « M. Tyrrel, je vois que votre
» animosité commence un peu à flé-
» chir. Permettez que j'invoque en vous
» ce sentiment de bienveillance auquel
» votre ame vient de s'ouvrir; allons
» ensemble chez Hawkins. Ne parlons

» pas de ce qu'il mérite, le malheu-
» reux ! il a souffert tout ce que la
» nature humaine peut souffrir. Allons,
» qu'un généreux pardon de votre part
» soit un gage de bon voisinage et d'a-
» mitié entre vous et moi ».

— « Non, monsieur, je n'irai pas.
» Je conviens qu'il y a du spécieux
» dans ce que vous dites. Je n'ignore
» pas que vous savez toujours arranger
» une histoire à votre fantaisie, et lui
» donner de belles apparences ; mais je
» ne me laisse pas ainsi mener. Quand
» j'ai mis une fois un projet dans ma
» tête je ne m'en départs jamais ; c'est
» là mon caractère, et je n'en chan-
» gerai pas. J'ai relevé Hawkins quand
» il était abandonné de tout le monde ;
» je lui ai donné un état, et pour ma
» peine, le pendard a fait tout ce qu'il
» a pu pour m'offenser. Que je sois
» maudit si jamais je lui pardonne : il
» serait vraiment bien plaisant que j'al-
» lasse faire grâce à l'insolence d'une

» de mes créatures, et cela à la sollici-
» tation d'un homme comme vous, qui
» a toujours été ma peste ».

— « Pour l'amour de Dieu, M. Tyr-
» rel, que votre ressentiment ne vous
» rende pas déraisonnable. Supposons
» que la conduite d'Hawkins soit inex-
» cusable, et qu'il vous ait insulté,
» est-ce une offense que rien ne puisse
» expier ? Faut-il, pour contenter votre
» ressentiment, que vous ayez ruiné le
» père et fait pendre le fils ? »

— « Vous pouvez en dire tant qu'il
» vous plaira ; Dieu me damne si vous
» gagnez rien sur moi. Je ne me par-
» donne pas de vous avoir seulement
» écouté une minute. Je ne souffrirai
» pas que personne prétende arrêter le
» cours de mon ressentiment ; si j'avais
» à lui faire grâce, ce serait d'après ma
» propre volonté, et non pas à la prière
» de personne. Mais, monsieur, je ne
» la lui ferai jamais. S'il était là à mes
» pieds, avec toute sa famille, je les
ferais

» ferais tous pendre si j'en avais le pou-
» voir ».

— « Et c'est-là votre dernière résolu-
» tion! M. Tyrrel, je rougis pour vous.
» Grand Dieu! il ne faudrait que vous
» entendre parler pour prendre en dé-
» goût toutes les institutions et les lois
» de la société, et pour fuir à l'aspect
» de toute créature humaine. Mais non,
» la société vous désavoue et vous
» repousse de son sein; les hommes
» ne vous voyent qu'avec horreur. Il
» n'y a ni rang ni fortune qui puisse
» vous dérober à l'indignation pu-
» blique; vous vivrez dans l'isolement
» et l'abandon au milieu de vos sem-
» blables; vous aurez beau chercher le
» commerce des hommes, pas un ne
» daignera s'abaisser jusques à vous sa-
» luer. Chacun fuira vos regards comme
» l'œil empoisonné du basilic. Où vous
» flattez-vous donc de trouver des
» cœurs de pierre capables de sympa-
» thiser avec le vôtre? Allez, le mal-

» heur s'attache à vos pas, et le malheur
» sans relâche, sans espoir, sans pitié ».
En disant ces mots M. Falkland pique des deux, quitte brusquement la place et disparaît bientôt. Ses maximes favorites sur le point d'honneur n'avaient pu tenir contre l'excès de son indignation, et il n'avait vu dans son voisin qu'un misérable avec lequel on ne pouvait se mesurer sans s'avilir. Pour celui-ci, il demeura sans mouvement et comme pétrifié. Le feu toujours croissant de la sortie que venait de faire M. Falkland aurait anéanti l'adversaire le plus déterminé. En dépit de lui-même, M. Tyrrel se sentit frappé de l'aiguillon du remords, et hors d'état de repousser les traits dont on l'accablait. L'affreux tableau que lui avait présenté M. Falkland avait quelque chose de prophétique. Il y lisait tout ce qui formait l'objet principal de ses craintes, et ce qu'en secret il croyait déjà commencer à éprouver. L'empreinte de ce tableau était déjà

tracée dans sa conscience ; c'était le spectre qui le poursuivait à toute heure, et qui était l'objet de ses terreurs continuelles, qui venait simplement de prendre en quelque sorte un corps et une voix.

Il se remit pourtant peu-à-peu. Plus sa confusion passagère avait été forte, plus son ressentiment revint avec fureur. Jamais haine aussi profonde et aussi envenimée n'entra dans un cœur humain sans amener à sa suite la violence et la mort. Cependant M. Tyrrel ne sentait pas porté à satisfaire sa vengeance par un défi personnel. Ce n'est pas qu'il ne fût rien moins que poltron; mais son génie tremblait devant celui de Falkland. Il laissa au hasard des événemens futurs le soin de sa vengeance. Il était bien convaincu que sa haine ne céderait rien ni au temps ni aux circonstances. Il ne respirait que vengeance; nuit et jour c'était la première de ses pensées.

M. Falkland était sorti de cette con-

férence plus indigné que jamais de la conduite de son voisin, et bien fermement déterminé à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour soulager les malheurs de Hawkins. Mais il était trop tard. Quand il arriva, il trouva la maison absolument vide. Hawkins père était caché, et ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire, le jeune Hawkins s'était échappé le même jour de sa prison. Toutes les recherches que M. Falkland fit faire pour les découvrir furent vaines; on ne put trouver la moindre trace du sort de ces malheureux. Ce sort, hélas! j'aurai bientôt occasion de le rapporter, on verra qu'il fut plus horrible encore que tout ce que l'imagination la plus sombre aurait pu se figurer.

Je continue mon récit; j'arrive à ces incidens, dans lesquels mes propres destinées se trouvèrent enveloppées d'une manière si fatale et si mystérieuse. Je me hâte d'arriver au dernier acte de cette affreuse tragédie.

CHAPITRE VII.

C'ÉTAIT sur les domestiques et les subordonnés de M. Tyrrel, que les excès toujours croissans de sa méchanceté se faisaient sentir plus particulièrement. Mais la personne qui en avait le plus à souffrir était cette jeune orpheline dont il a déjà été parlé. La mère de miss Melville s'était mariée imprudemment, ou plutôt malheureusement, contre l'aveu de ses parens, et tous s'étaient accordés, d'après cette démarche précipitée, à lui retirer entièrement leur appui. Son mari avait été réduit à devenir une espèce d'aventurier; il avait dépensé toute la fortune de sa femme, que la haine irréconciliable de la famille avait diminué fort au-dessous de ses espérances, et l'infortunée était morte de douleur. Sa fille était restée encore enfant sans aucune ressource au monde. Dans cette situation,

les personnes auprès desquelles elle se trouva être placée vinrent à bout d'obtenir de madame Tyrrel, qu'elle reçût cette jeune orpheline dans sa maison. Dans l'équité, peut-être celle-ci avait droit à cette portion de fortune dont sa mère avait été privée par son imprudence, et qui était allée grossir la part de la ligne masculine. Mais cette idée n'était jamais venue dans la tête ni de la mère, ni du fils : madame Tyrrel s'imaginait faire un acte signalé de bienfaisance, en donnant à miss Emilie, dans sa maison, une sorte d'état amphibie, qui n'était pas précisément un état de domesticité, mais qui n'était pas non plus celui qu'aurait pu attendre une personne de la famille.

Cependant cette jeune demoiselle n'avait pas été d'abord dans le cas de sentir toutes les mortifications auxquelles sa situation pouvait l'exposer. Mme. Tyrrel était impérieuse et hautaine, mais n'avait pas un mauvais cœur. La femme qui

vivait dans la maison, sous le titre de gouvernante, était une personne qui s'était trouvée autrefois dans un état plus fortuné, et qui était d'un caractère sensé et aimable. Elle conçut de bonne heure de l'amitié pour la petite Emilie, qui, dans le fait, était presque en entier abandonnée à ses soins. De son côté, Emilie répondit de tout son cœur à l'affection de son institutrice, et apprit avec la plus grande docilité tout ce que madame Jakeman était à portée de lui enseigner. Mais par-dessus tout, elle prit d'elle une humeur franche et enjouée, qui voyait tous les évènemens de la vie du côté le plus agréable et le plus consolant, et qui la portait à communiquer sans détour et sans déguisement les sentimens doux et innocens de son ame. Outre les avantages qu'Emilie retirait des soins de madame Jakeman, elle avait encore la permission de prendre des leçons des maîtres qui venaient au château pour l'éducation de son cousin; et dans le fait, comme le

jeune gentilhomme avait toujours quelqu'indisposition de commande, pour se dispenser de les écouter, ils n'auraient eu pour l'ordinaire rien à faire au logis, sans la présence de miss Melville. Madame Tyrrel encouragea donc pour cette raison les études d'Emilie; ajoutez à cela qu'elle imaginait que cet exemple de docilité et d'instruction agirait indirectement sur son cher Barnabas, comme un appât pour l'engager à s'instruire, seul genre d'aiguillon qu'elle se permît d'employer avec lui.

A mesure qu'Emilie vint à croître en âge, elle développa une extrême sensibilité, qualité qui aurait été, dans sa situation, une source de peines continuelles, sans la grande douceur de son caractère. Elle était loin d'être ce qu'on peut appeler une beauté. Sa taille était petite et commune, son teint un peu brun et son visage assez marqué de petite vérole pour avoir perdu son poli et sa fraîcheur, mais non pas assez pour avoir

perdu son expression. Quoiqu'elle ne fût pas belle, elle avait pourtant quelque chose de singulièrement intéressant. Sa figure respirait à-la-fois la santé et la sensibilité ; ses longs sourcils noirs se pliaient avec facilité aux divers mouvemens de son ame, et ses regards portaient à-la-fois l'empreinte d'un discernement actif et d'une bonne humeur franche et naïve. L'instruction qu'elle avait reçue étant le fruit du hasard et des circonstances, l'avait bien exemptée des défauts qu'entraîne l'ignorance, mais non pas de cette sorte d'ingénuité naturelle qui annonce une ame incapable de songer au mal ou d'en soupçonner dans les autres. Elle amusait, sans paraître penser à la finesse et à la justesse de ses observations; ou plutôt n'ayant jamais été gâtée par des éloges, elle brillait de son éclat naturel, et parlait de l'abondance pure et animée d'un jeune cœur, sur les fonds qu'avait amassés un jugement droit et

actif, sans songer le moins du monde à se faire admirer ou remarquer.

La mort de sa tante apporta très-peu de changement à sa situation. Cette dame prudente, qui aurait presque imaginé commettre un sacrilége si elle eût regardé miss Melville comme un rejeton de la famille des Tyrrel, ne fit pas d'autre mention d'elle dans son testament que de la porter simplement pour une somme de cent livres sterling à l'article des legs des domestiques. Emilie n'avait jamais été admise dans l'intimité et la confidence de madame Tyrrel; et le jeune gentilhomme, sous la protection duquel elle passait, semblait disposé à la traiter même avec plus d'égards que n'avait fait sa mère. Il l'avait vu croître sous ses yeux, et quoiqu'il n'y eût guère que six ans de différence entre eux, il avait pris une sorte d'intérêt paternel à son sort. L'habitude la lui avait rendue comme nécessaire, et dans tous les intervalles

de la chasse et de la table, il se trouvait isolé et ennuyé quand la compagnie de miss Melville lui manquait. Toutefois la parenté qui les unissait et le peu de beauté d'Emilie empêchaient qu'il eût jamais pensé à jeter sur elle un œil de désir. Les talens qu'elle avait étaient du genre le plus ordinaire; c'était la danse et la musique. Les dispositions qu'elle montrait pour le premier de ces talens, avaient engagé M. Tyrrel à lui donner quelquefois la place vacante dans son carrosse quand il allait à l'assemblée du voisinage; car sous quelque point de vue qu'il jugeât à propos de la regarder, il pensait que sa chambrière même, introduite par lui, devait trouver place, sans nulle difficulté, dans le cercle le plus brillant. Quant à la musique, elle servait souvent à le désennuyer; Emilie avait de temps en temps l'honneur de jouer devant lui, au retour de la chasse; et comme il avait quelque goût pour l'harmonie, elle en tirait parti pour

adoucir quelquefois les agitations auxquelles son humeur sombre le rendait si sujet. Au total, on pouvait la regarder comme une espèce de favorite. C'était à sa médiation qu'avaient coutume de recourir les domestiques et tenanciers qui avaient encouru le déplaisir de leur maître; elle était le compagnon privilégié qui pouvait impunément approcher ce lion farouche au milieu de ses rugissemens. Elle lui parlait sans crainte, et comme ses prières partaient toujours d'un bon cœur et d'une ame désintéressée; même en la refusant, le tyran adoucissait encore la sévérité de ses traits, et se contentait de sourire de sa présomption.

Telle avait été pendant quelques années la situation de miss Melville. La gaieté de son humeur, et la clémence extraordinaire avec laquelle elle était traitée par son farouche protecteur, l'étourdissaient sur la nature précaire de son sort. Mais depuis l'établissement

de M. Falkland dans le voisinage, le caractère toujours brutal de M. Tyrrel avait pris un nouveau dégré de férocité. Depuis ce temps il arrivait souvent que la pauvre cousine était traitée plus rudement qu'à l'ordinaire; les petits soins et les badinages qu'elle avait coutume d'employer ne réussissaient plus de même, et quelquefois il se retournait vers elle avec un regard dur et impatient qui la rendait toute tremblante. Mais ces expressions passagères cédaient bien vite à l'enjouement naturel de son humeur, et elle revenait aussitôt à ses anciennes habitudes.

Ce fut alors qu'une circonstance contribua à augmenter encore l'aigreur de M. Tyrrel, et vint mettre un terme au bonheur dont avait joui jusques alors miss Melville, en dépit des contrariétés de la fortune. Emilie avait précisément 17 ans quand M. Falkland revint du continent. A cet âge, elle était extrêmement susceptible de se laisser toucher aux

agrémens de la personne et aux belles qualités de l'ame, quand ces charmes se trouvaient unis dans une personne de l'autre sexe. Elle était imprudente, précisément parce que son cœur était incapable de mal. Elle n'avait jamais senti le malheur de la pauvreté à laquelle elle était condamnée, et n'avait pas réfléchi à la distance immense que la fortune a mise entre les classes de la société. Elle vit M. Falkland toutes les fois qu'il se rencontra avec elle dans les assemblée publiques, et elle le vit avec admiration, sans se rendre précisément compte à elle-même du sentiment qui l'entraînait. Elle suivait de l'œil, avec vivacité et inquiétude, ses moindres mouvemens : elle ne voyait pas en lui, comme le reste de l'assemblée, l'homme né pour posséder une des plus belles terres de la province, et destiné à prétendre à la main de la plus riche héritière. Elle ne voyait que Falkland, orné de ces avantages qui tenaient plus intimement à lui, et dont

tous les revers de fortune possibles ne pouvaient le priver. En un mot, elle était hors d'elle-même quand il était présent ; il était le sujet continuel de ses rêveries et de ses songes ; mais cette image ne faisait rien naître chez elle au-delà du plaisir attaché à l'idée même.

La manière dont à son tour M. Falkland l'avait remarquée était assez propre à encourager un cœur aussi prévenu que celui d'Emilie. Il y avait dans ses regards un air de complaisance, quand ils lui étaient adressés. Il avait dit dans une compagnie, et une personne présente l'avait répété à miss Melville : « que » cette jeune demoiselle lui paraissait » tout-à-fait intéressante, qu'il était bien » touché de lui voir un sort aussi peu » assuré et aussi précaire, et que s'il » n'avait pas peur de lui faire tort dans » l'esprit soupçonneux de M. Tyrrel, » il serait charmé de faire plus parti» culièrement sa connaissance ». Elle

avait écouté ces paroles avec ravissement, et comme si elles fussent venues d'un être supérieur qui avait la bonté de descendre jusques à elle; car il faut observer que si elle s'occupait trop peu, dans Falkland, des dons de la fortune, d'un autre côté, elle ne voyait qu'avec une sorte de vénération ses vertus et ses qualités personnelles. Mais tandis qu'elle semblait ainsi écarter bien loin toute espèce de comparaison entre elle et monsieur Falkland, vraisemblablement elle nourrissait dans son ame je ne sais quelle idée confuse qui semblait lui dire que les destinées, par quelque évènement extraordinaire, pourraient un jour concilier les choses les plus incompatibles en apparence. La tête pleine de ces préventions, toutes les petites civilités qu'elle avait pu recevoir de lui par hasard au milieu du cercle, son éventail qu'il avait ramassé, une tasse dont il l'avait débarrassée au thé, la prévenance la plus

simple faisait palpiter son jeune cœur, et naître dans son imagination abusée les chimères les plus étranges.

Vers ce temps à-peu-près, il survint un évènement qui aida beaucoup à donner une détermination précise au tourbillon d'idées qui agitait miss Melville. Peu après la mort de M. Clare, M. Falkland avait été un soir à la maison de son défunt ami, relativement à l'exécution testamentaire, et par quelques accidens peu importans au fond, il y avait été retenu trois ou quatre heures plus tard qu'il ne comptait. Il ne quitta la maison pour s'en retourner chez lui, que vers les deux heures du matin. Dans un lieu aussi éloigné de la capitale, à une pareille heure, il règne un silence aussi parfait que dans une région tout-à-fait inhabitée. Il faisait un beau clair de lune, et tous les objets environnans marqués par de fortes variations d'ombre et de lumière, sans être en même temps vus d'une manière très-distincte, impri-

maient à cette scène une sorte de majesté religieuse. M. Falkland avait pris avec lui M. Collins, parce que l'affaire qu'il s'agissait de régler chez M. Clare, avait quelque rapport à celles qui composaient le service habituel de ce fidèle domestique. Ils étaient à causer ensemble, car M. Falkland n'avait pas alors pris l'habitude de ces formes graves et réservées qui rappellent sans cesse son rang à ceux qui l'approchent. Charmé du spectacle qui se déployait à ses yeux, et comme pour en jouir à son aise, il cessa tout d'un coup la conversation. Ils n'avaient fait que quelques pas, lorsqu'un vent sourd et impétueux parut s'élever à quelque distance, et qu'ils entendirent comme les mugissemens de la mer. A l'instant sur un des côtés de l'horison le ciel prit une teinte rougeâtre, et la route faisant alors angle, ce phénomène se trouva directement devant eux. A mesure qu'ils avançaient, il parut plus distinctement, et à la fin ils ne purent plus

douter qu'il ne fût causé par un incendie. M. Falkland pressa son cheval, et plus ils approchèrent, plus l'objet d'un moment à l'autre prenait un caractère effrayant : les flammes s'élançaient avec fureur ; elles embrâsaient une vaste partie de l'horison, et comme elles entraînaient avec elles une grande quantité de petits fragmens embrâsés et étincelans des matières qui leur servaient d'aliment, elles présentaient une image assez sensible de l'éruption d'un volcan.

Le feu venait d'un village qui était directement sur leur route. Il y avait déjà huit ou dix maisons embrâsées, et le reste paraissait menacé d'une destruction prompte et inévitable. Les habitans qui n'avaient jamais éprouvé une semblable calamité, étaient dans la dernière consternation. Ils transportaient précipitamment leurs meubles et leurs effets dans les champs voisins. Quand ils avaient rempli ce triste office, autant qu'ils le pouvaient avec sûreté, ils étaient hors

d'état d'imaginer d'autre remède à leur dé astre, et ils restaient à contempler les ravages du feu, en se tordant les bras et dans l'agonie d'un désespoir impuissant. Toute l'eau qu'il était possible de se procurer dans ce lieu par les moyens d'usage, n'était qu'une goutte opposée aux fureurs du plus terrible des élémens. Le vent qui s'élevait en même temps, ajoutait encore de plus en plus à l'activité des flammes.

M. Falkland contempla ce spectacle pendant quelques minutes, comme méditant en lui-même sur ce qu'il y avait à faire. Il ordonna aussitôt aux paysans qui étaient autour de lui, de jeter bas une maison qui n'était pas encore endommagée, mais qui touchait à une autre déjà toute en feu. La destruction volontaire de leur propriété parut à ceux-ci un conseil fort étrange, et d'ailleurs l'entreprise était trop près du danger, pour qu'aucun osât s'y hasarder. Voyant donc qu'ils restaient immobiles, M. Fal-

kland descend de son cheval, et d'un ton d'autorité leur ordonne de le suivre. En un instant il monte dans la maison, et paraît sur le faîte comme s'il eût été au milieu des flammes. Ensuite, à l'aide de deux ou trois personnes qui le suivaient de plus près, et qui s'étaient pendant ce temps pourvues des premiers outils qui se trouvèrent sous leurs mains, il détache le support d'un rang de cheminées et les précipite au milieu du feu. Il passe et repasse le long du toit, et après avoir mis du monde à l'ouvrage de tous les côtés, il redescend pour voir ce qu'il y avait à faire ailleurs.

A ce moment on vit s'élancer hors d'une maison toute en flamme, une femme âgée qui avait la consternation peinte sur le visage. Aussi-tôt qu'elle put assez revenir à elle pour prendre une idée de sa situation, le sujet de ses alarmes sembla en un instant totalement changé. « Où est ma fille ? » s'écria-t-elle en jettant un œil perçant et inquiet dans la

foule autour d'elle. « Ah ! elle est per-
» due ! elle est au milieu des flammes !
» sauvez-là, sauvez-là, ma fille ! » et elle remplissait l'air de ses cris aigus et douloureux. Elle retourne vers la maison; les gens qui étaient auprès d'elle tâchent de l'arrêter ; mais elle se débarrasse d'eux en un moment, elle entre dans l'allée, jette un coup-d'œil sur l'horrible amas de ruines, et court se plonger dans l'escalier embrâsé. M. Falkland la voit, la suit et la retient par le bras : c'était madame Jakeman. « Arrêtez ! » cria-t-il, d'une voix à-la-fois imposante et secourable. « Restez-là, je vais la cher-
» cher, la sauver : » Madame Jakeman obéit. Il charge ceux qui étaient présens de la retenir, et s'informe où était la chambre d'Emilie. Madame Jakeman avait été voir une sœur qui demeurait dans ce village, et elle avait amené Emilie avec elle. M. Falkland monte dans la maison voisine, et entre par une fenêtre du toit, dans la maison où est

Emilie; au moment où il la trouva, elle venait de se réveiller, et commençant à s'apercevoir du danger qu'elle courait, elle avait jeté sur elle à la hâte une partie de ses vêtemens; telle est chez les femmes l'effet irrésistible de l'habitude; mais, cela fait, elle s'était mise à promener tout autour d'elle des yeux égarés où se peignait le désespoir. Ce fut alors que M. Falkland paraît dans sa chambre: elle se précipite dans ses bras avec la rapidité de l'éclair; entraînée par une impulsion trop forte pour admettre aucune réflexion, elle s'attache à lui et le serre étroitement; son émotion était impossible à peindre : ce peu d'instans avait valu un siècle pour l'amour.

En un moment on vit reparaître M. Falkland dans la rue avec le précieux fardeau entre ses bras. Après l'avoir ainsi arrachée à une mort affreuse dont personne autre que lui n'eût osé la délivrer, et après l'avoir remise entre les mains de sa tendre protectrice, il retourne à

sa première tâche. Par sa présence d'esprit, par son infatigable humanité, par ses efforts sans relâche il sauva de la destruction les trois quarts de ce village.

Enfin, l'incendie étant arrêté, et commençant à céder, il revint trouver madame Jakeman et Emilie. Il fit voir l'empressement et les soins les plus tendres pour la santé de la jeune demoiselle, et donna ordre à Collins d'aller avec toute la diligence possible chercher sa voiture pour la reconduire. Il s'écoula plus d'une heure dans l'intervalle. Miss Melville n'avait jamais eu occasion de voir si bien M. Falkland, et le spectacle de tant d'humanité, de générosité, de courage, de justice, de tant de vertus réunies à-la-fois dans un homme, était aussi nouveau que séduisant pour elle. Elle éprouvait aussi une secrette confusion en songeant à la manière dont elle avait agi au moment où M. Falkland était venu à son secours; et ce trouble, joint à ses autres émotions, y ajoutait

un nouveau charme qui les portait jusques à l'ivresse.

Elle ne fut pas plutôt arrivée au château, que M. Tyrrel courut pour la recevoir. Il venait d'apprendre le triste événement qui avait eu lieu dans le village, et il tremblait pour son aimable cousine. Sa vue lui causa une de ces émotions involontaires, qui sont communes à presque tous les individus de l'espèce humaine. Il était tourmenté de la crainte qu'Emilie ne fût restée victime d'une catastrophe qui n'avait éclaté qu'au milieu de la nuit. Il ne put se défendre des sensations les plus agréables quand il la serra dans ses bras, et quand dans un instant la joie et l'assurance succédèrent à la plus triste et à la plus effrayante incertitude. Emilie ne se vit pas plutôt rendue au lieu de sa demeure qu'elle oublia tout ce qu'elle avait souffert; ses esprits étaient animés, et sa langue ne se lassait pas de parler de son danger et de sa délivrance.

Elle avait déjà plus d'une fois mis M. Tyrrel à la torture par les louanges qu'elle prodiguait innocemment à monsieur Falkland; mais ce n'était rien en comparaison de l'exaltation et de l'abondance des éloges qui coulaient maintenant de ses lèvres. L'amour n'agissait pas sur elle, dans cette circonstance, comme il eût fait sur une personne accoutumée à rougir, et qui aurait eu dans le cœur moins d'innocence. Elle vantait son activité, ses ressources, sa promptitude à concevoir, sa prudence courageuse à exécuter. Dans son récit naïf, tout était féerie et enchantement; on y voyait un génie bienfaisant qui surveillait et qui dirigeait tout; mais on ne pouvait rien deviner des moyens humains qui avaient servi à l'accomplissement de ses desseins.

M. Tyrrel écouta pendant quelque tems avec patience les rapides effusions de ce cœur innocent; il supporta même d'entendre applaudir l'homme duquel

il venait de recevoir un bienfait aussi important. Mais, par trop d'amplification, le récit finit par lui déplaire, et il ne put s'empêcher d'y mettre un terme par une remontrance un peu dure. Il est vraisemblable qu'en le repassant dans sa mémoire il le trouva encore plus insolent et plus insupportable qu'il ne lui avait paru à l'entendre ; le premier mouvement de reconnaissance était effacé ; mais les louanges hyperboliques qui avaient été prodiguées revenaient toujours à son souvenir, et leur bruit choquait encore son oreille. Il lui semblait qu'Emilie était aussi entrée dans la conjuration formée contre le repos de sa vie. Pour elle, elle n'avait pas la moindre idée d'avoir pu causer une offense à qui que ce fût, et dans toutes les occasions elle citait M. Falkland comme le modèle des grâces et de la sagesse humaine. Elle ne savait ce que c'était que dissimuler; son cœur sans expérience ne pouvait

pas se figurer que l'objet de son admiration continuelle ne fut pas vû par tout le monde des mêmes yeux qu'elle le voyait elle-même. Cependant son innocent amour s'enflammait plus que jamais. Elle se flattait que rien autre qu'une passion réciproque n'eût pu porter M. Falkland à la tentative désespérée qui l'avait arrachée aux flammes, et elle ne doutait plus que cette passion le forcerait bientôt à rompre le silence comme elle lui fermerait aussi les yeux sur la distance immense qui les séparait.

M. Tyrrel chercha d'abord à arrêter le cours des éloges de miss Melville, et de lui faire entendre par des signes assez clairs qu'un pareil sujet lui était peu agréable. Il était accoutumé à la traiter avec douceur; Emilie, de son côté, était disposée à lui obéir aveuglément et sans résistance; ainsi il ne lui fut pas difficile de la faire taire; mais le moment d'après, à la première occasion, son thême favori revenait malgré elle

sur ses lèvres. L'obéissance était chez elle la soumission d'un cœur bon et simple; mais c'eût été la chose du monde la plus difficile que de la lui inspirer par la crainte: elle, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, ne pouvait pas s'imaginer que personne conçût des sentimens de rancune et de méchanceté contre elle. Par caractère, elle n'était jamais dans le cas de disputer avec obstination contre les personnes sous la dépendance desquelles elle était placée; et comme elle cédait sans hésiter, elle n'avait jamais eu de traitement sévère à éprouver. Les réprimandes de M. Tyrrel, au seul nom de Falkland, devenant plus marquées et plus constantes, miss Melville se tint davantage sur ses gardes. Elle s'arrêtait tout-à-coup quand elle se surprenait à dire des phrases à demi commencées à sa louange. Ce genre de précaution faisait nécessairement un très-mauvais effet, et c'était une satyre mordante de la faiblesse de son cousin.

Quelquefois, dans ce cas là, elle hasardait, d'un air libre et enjoué, quelques mots d'explications : « Mon cher monsieur! en vérité, je ne conçois rien à votre humeur! sûrement M. Falkland vous rendrait tous les services du monde...... » jusqu'à ce que quelque geste de fureur et d'impatience la forçât de se taire.

A la fin cependant elle vint à bout de se corriger tout-à-fait de ces fautes d'attention, mais il était trop tard. Cette passion, dont son cœur s'était laissé innocemment pénétrer, avait déjà excité les soupçons de M. Tyrrel. L'imagination de celui-ci, ingénieuse à se tourmenter, lui suggérait tous les moyens d'amener la conversation au point où Emilie n'aurait pas manqué de placer l'éloge de M. Falkland, sans les entraves qui retenaient sa langue. La réserve qu'elle gardait alors était plus insupportable que ne l'avait été le flux de ses paroles. Toute la tendresse qu'avait mon-

trée M. Tyrrel pour cette innocente orpheline vint à s'effacer de jour en jour. Cet engouement pour l'homme qui était par-dessus tout l'objet de sa haine, lui parut le dernier trait de la persécution d'une maligne destinée. Il se regarda comme arrivé au terme de la prédiction de M. Falkland, condamné par une fatale étoile à être abandonné par toute créature ayant figure humaine; tous les hommes lui semblaient être sous l'influence d'un maudit enchantement qui ne leur faisait aimer que le clinquant et l'artificiel, et leur inspirait une antipathie mortelle contre les productions vraies et simples de la nature. Frappé de tous ces sinistres présages, il ne vit plus miss Melville qu'avec haine et aversion, et habitué comme il l'était à s'abandonner sans réserve à tous ses penchans, il se détermina bientôt à sacrifier cette foible victime à son implacable vengeance.

CHAPITRE VIII.

Monsieur Tyrrel consulta, sur le plan qu'il avait à suivre, son confident ordinaire, et celui-ci, qui ne le cédait guères à son ami en brutalité et en insolence, ne pouvait pas se figurer qu'une misérable petite fille, sans richesse et sans beauté, dût gêner le moins du monde les fantaisies d'un homme de l'importance de M. Tyrrel. La première idée qui vint à ce barbare parent, ce fut de jeter à la porte la malheureuse orpheline, et de l'abandonner entièrement; mais il ne pouvait pas se dissimuler qu'un pareil procédé ferait beaucoup crier contre lui : et à la fin il s'arrêta à un projet qui, en mettant suffisamment sa propre réputation à couvert, lui donnait encore bien plus l'assurance de punir et de mortifier sa victime.

Il jeta les yeux, pour son dessein, sur un jeune homme de vingt ans, fils d'un certain Grimes qui tenait une petite ferme dans la seigneurie de son ami. Ce fut ce garçon qu'il résolut de donner pour mari à miss Melville, soupçonnant dans sa malice, qu'entraînée par les sentimens de tendresse qu'elle avait malheureusement conçus pour M. Falkland, elle ne recevrait une proposition de mariage qu'avec une extrême répugnance. Il choisit Grimes comme étant, sous tous les rapports, diamétralement l'opposé de M. Falkland. Ce n'était pas précisément un garçon qui eût des inclinations vicieuses, mais il était grossier et rustre au dernier point. Son teint était d'une couleur bise et tannée, sa voix rauque, tous ses traits durs et singulièrement discordans. Enfin, d'un bout à l'autre, rien n'était plus repoussant que toute sa personne. Il n'avait rien de méchant dans le caractère, mais il était tout-à-fait incapable de ten-

dresse, et ne pouvait pas goûter dans les autres des sentimens dont il ne trouvait aucun germe en lui-même. C'était un habile boxeur; il était porté par inclination aux amusemens où se déploie la force, et les jeux de main étaient pour lui des plaisanteries favorites, qu'il ne regardait pas comme injurieuses quand elles ne laissaient pas de traces après elles. En général il avait les manières très-bruyantes, n'avait pas la moindre attention pour les autres, et était opiniâtre à ne jamais céder, non par une vraie dureté de caractère, mais parce qu'il n'était nullement susceptible de ces impressions délicates qui, chez les personnes mieux organisées, décident de presque toutes les actions de la vie.

Tel était l'être à demi-sauvage que la malice industrieuse de M. Tyrrel avait cherché comme le plus propre à ses desseins. Jusques à ce moment l'oppression du despotisme ne s'était guère fait

sentir à Emilie; son heureuse nullité lui avait tenu lieu de protection : personne n'avait imaginé qu'elle valût la peine qu'on employât pour elle ces gênes continuelles et ces nombreuses entraves dont on tourmente les filles nées dans l'opulence. Elle avait la farouche vivacité ainsi que la délicatesse d'organe de l'oiseau qu'on laisse paisiblement gazouiller à son aise dans les bosquets qui l'ont vû naître.

Quand elle entendit donc son cousin lui proposer M. Grimes pour mari, elle resta pour un moment muette de surprise; mais dès qu'elle eut recouvré la parole, elle répondit : « Non, monsieur, » je vous remercie. Dieu merci ! Je n'ai » pas besoin de mari ».

— « Si fait, vous en avez besoin! » n'êtes-vous pas toujours à courir après » les hommes ? Il est bien temps de vous » établir ».

— « Et M. Grimes, encore ! Non, » non, s'il vous plait. Si j'ai jamais un

» mari, ce ne sera pas quelqu'un comme
» M. Grimes ».

— « Taisez-vous ! Comment osez-vous
» vous permettre de pareilles imperti-
» nences? »

— « Mais, en vérité, je ne sais pas
» ce que vous voudriez que j'en fisse :
» c'est comme si vous m'ordonniez de
» prendre votre vilain barbet pour le
» mettre dans ma chambre, sur un
» beau petit coussin de soie : et puis,
» M. Grimes n'est qu'un simple ou-
» vrier, et je suis bien sûre d'avoir en-
» tendu dire à ma tante que notre fa-
» mille était une très-bonne famille ».

— « Cela n'est pas vrai. Notre famille!
» Avez-vous l'impudence de vous re-
» garder comme de notre famille ? »

« — Hé ! bon dieu ! est-ce que votre
» grand papa n'était pas le mien aussi,
» monsieur ? comment ne serions-nous
» donc pas de la même famille ? »

— « Pour une bonne raison, pardieu.
» Vous n'êtes que la fille d'un gredin

» d'Ecossais qui a mangé jusqu'au der-
» nier sou la fortune de ma tante
» Lucy, et qui vous a laissée sans pain.
» Vous avez en tout 100 liv. sterling,
» et le père de Grimes s'engage à lui en
» donner autant. Comment osez-vous
» ainsi regarder vos pareils du haut en
» bas? »

— « Non, monsieur, non, je ne suis
» pas fière, assurément. Mais, en vé-
» rité, monsieur, il ne m'est pas pos-
» sible d'aimer jamais M. Grimes.....
» je me trouve très-heureuse comme je
» suis; pourquoi irais-je me marier? »

— « Finissez votre maudit caquet;
» Grimes sera ici cet après-midi, songez
» à vous bien comporter avec lui. Sans
» cela, il saura bien vous en faire res-
» souvenir, quand vous vous y atten-
» drez le moins ».

— « Oh! monsieur, je le vois bien à
» présent, vous ne parlez pas sérieuse-
» ment, j'en suis sûre ».

— « Pas sérieusement! Dieu me

» damne, c'est ce que nous verrons.
» Ah! je vous dirai bien à quoi vous
» pensez, moi. Vous aimeriez mieux
» être la maîtresse de M. Falkland que
» d'être la femme d'un bon et honnête
» laboureur: mais pardieu j'aurai l'œil
» sur vous. Ah! ah! voilà ce que c'est
» que d'être trop bon. Il faut vous tenir
» de court, mademoiselle; il faut qu'on
» vous apprenne à déchanter; je vois
» bien que vous ne prenez pas cette
» petite leçon de fort bonne grâce,
» mais cela m'est fort égal: les orgueil-
» leux ont besoin de temps en temps
» d'une petite mortification. S'il vous
» arrivait de faire quelque sottise, ce
» serait moi qui en porterais le blâme».

Le ton dont parlait M. Tyrrel était si différent de celui auquel miss Melville était accoutumée, qu'elle se sentit tout-à-fait hors d'état de rien comprendre à ce qui se passait Quelquefois il lui venait dans l'idée qu'il avait formé réellement le projet de la réduire à une si-

tuation dont elle ne pouvait même pas soutenir la pensée ; mais elle rejetait bien vîte ce soupçon comme indigne de son cousin, et finissait par conclure que c'était seulement une tournure qu'il avait prise pour la mettre à l'épreuve. Pour prendre un parti, toutefois, elle résolut de consulter sa fidelle amie, madame Jakeman, à qui elle raconta tout ce qui s'était passé. Madame Jakeman vit les choses autrement qu'Emilie ne se les était figurées, et elle trembla pour la tranquillité future de sa chère pupille.

« Bon dieu, ma chère maman! » s'écria Emilie (c'était le nom qu'elle aimait à donner à cette bonne gouvernante), « sûrement vous ne pouvez pas croire » ce que vous dites.... Mais cela m'est » égal ; il arrivera ce qui pourra : je » n'épouserai pas M. Grimes ».

— « Mais que ferez-vous pour l'em» pêcher ? mon maître vous y obli» gera ».

— « Comment ! Croyez-vous parler à

» un enfant? N'est-ce pas moi, et non
» M. Tyrrel à qui on veut donner ce
» mari? Pensez-vous que je laisserai
» personne choisir un mari pour moi?
» Je ne suis pas assez simple pour cela».

— « Ah! Emilie, vous connaissez
» bien peu les désavantages de votre
» situation. Votre cousin est un homme
» violent, et il est capable de vous
» mettre hors de chez lui si vous le con-
» trariez ».

— « Oh! maman, ce n'est pas bien à
» vous de parler comme cela; je suis
» sûre que M. Tyrrel est un bien bon
» parent, quoique de temps en temps
» un peu brusque. Il sait fort bien que
» dans une affaire comme celle-ci j'ai
» droit d'avoir ma volonté, et on ne
» punit personne pour faire ce qu'il a
» droit de faire ».

— « Oui, cela ne devrait pas être,
» ma chère enfant, mais il y a des
» hommes bien méchans et bien tyrans
» dans le monde ».

« — A la bonne heure, mais je ne
» croirai jamais que mon cousin soit
» de ces gens-là ».

— « J'espère qu'il n'en est pas ».

— « Et puis, quand cela serait. Hé
» bien ! certainement je serais très-
» fâchée de lui faire de la peine ».

— « Eh! quoi ? ma pauvre enfant,
» ma chère Emilie irait se mettre sans
» asyle et sans pain ! Est-ce que vous
» croyez que j'aurais le courage de voir
» pareille chose ? »

— « Non, non ; M. Tyrrel vient de
» me dire que j'avais 100 livres sterling.
» Et quand je n'aurais pas de fortune
» du tout, n'y en a-t-il pas des milliers
» d'autres qui sont dans le même cas ?
» Pourquoi tant me chagriner d'une
» chose qu'ils supportent bien, et qui
» ne les rend pas plus tristes ? Ne vous
» tourmentez pas, maman ; je suis ré-
» solue à tout faire plutôt que d'épouser
» jamais Grimes : mon parti est bien
» pris ».

Madame Jakeman ne put soutenir l'état pénible d'incertitude où l'avait jeté cette conversation ; et pour voir ses doutes résolus, elle alla sur-le-champ trouver son maître. La manière dont elle lui fit la question, indiquait assez l'opinion qu'elle s'était faite sur ce projet de mariage.

« Cela est vrai, dit M. Tyrrel, j'avais » à vous parler là-dessus. Cette petite » fille s'est fourrée dans la tête des visions » inconcevables, qui finiraient par la » perdre tout-à-fait. Vous pourriez » peut-être me dire où elle les a prises ; » mais que cela vienne d'où cela vou- » dra, il est bien temps de s'en occuper. » Les plus courtes voies sont les meil- » leures, et il faut prendre les choses où » elles en sont avant qu'il y ait plus de » mal de fait ; en un mot je suis très-dé- » terminé à lui faire épouser ce garçon. » Vous n'avez jamais ouï dire de mal » de lui, n'est-ce pas ? Vous avez beau- » coup de crédit sur elle, et je désire

» que vous vous en serviez pour l'a-
» mener à son bien ; c'est ce que vous
» pouvez faire de mieux, entendez-vous?
» c'est une petite égrillarde fort décidée,
» je vous en avertis ; il ne faudrait pas
» grand'chose pour lui faire faire des sot-
» tises, et puis elle finirait par tomber
» dans le désordre et la misère si je ne
» prenais pas toutes les peines du monde
» pour empêcher sa ruine. Je veux faire
» d'elle la femme d'un honnête fermier,
» et mademoiselle ne peut seulement pas
» en soutenir la pensée! »

L'après-midi Grimes vint se présenter à l'heure convenue, et on le laissa seul avec Emilie. « Eh bien, mademoi-
» selle, il paraît que M. Tyrrel a envie
» de nous faire mari et femme. Pour
» ma part, je ne peux pas dire que j'y
» aie songé, mais puisque tant est que
» ce gentilhomme a rompu la glace,
» ma foi, si le marché vous convient
» vous avez trouvé votre homme. Vous
» n'avez qu'une parole à dire ; à bon

» entendeur demi-mot ; il ne sert à rien
» de barguigner ; vous n'avez qu'une
» parole à dire, voyez-vous ».

Emilie n'était déjà que trop mortifiée de la proposition inattendue de M. Tyrrel. Elle se trouva tout-à-fait confondue de la nouveauté de sa situation, et encore plus de la rusticité de son amant, qui allait encore au-delà de ce qu'elle se l'était figurée. Grimes prit sa confusion pour de la timidité.

« Allons, allons, ne baissez pas les
» yeux comme ça. Regardez-moi en
» face. Eh bien, quoi ? ma première
» maîtresse, c'était Betty Butterfield,
» mais qu'y faire ? ce qu'on ne peut
» empêcher faut bien le souffrir ; le
» chagrin est de la viande creuse qui
» ne sert à rien. C'était, ma foi, un
» beau brin de fille, allez, on peut bien
» dire ça ; cinq pieds six pouces francs,
» et forte comme un cavalier. Ah !
» diantre, comme cela vous abattait
» de l'ouvrage ! toujours la première et

» la dernière debout ; elle avait dix
» vaches à traire par jour ; et puis elle
» trottait au marché sur son baudet
» entre ses paniers : fallait voir, quel-
» que temps qu'il fasse, pluie ou grêle,
» vent ou neige, c'était égal. Vous
» auriez eu plaisir à voir ses grosses
» joues fermes et rouges comme les
» pommes d'api de son verger ! Ah !
» c'était-là une fille alerte ; elle vous
» luttait avec les gens de moisson, une
» tape à l'un, un coup de pied à l'autre ;
» il n'y en avait pas un qui n'eût son
» paquet. La pauvre fille ! en revenant
» d'un baptême, elle s'est cassée la tête
» au bas d'un escalier. Bien sûr, je ne
» rencontrerai nulle part une si bonne
» grivoise : mais c'est égal, allez ; je ne
» doute pas que je ne trouve en vous
» tout ce qu'il me faut, quand nous
» aurons mieux fait connaissance. Avec
» votre air tout timide et tout honteux,
» allez, je vois bien qu'au fond vous
» êtes assez espiègle : quand nous au-

» rons un peu batifolé ensemble, nous
» verrons ce qui en est. Je suis un
» luron ; allez, tel que vous voyez, je
» ne suis ni manchot ni aveugle, et je
» sais comme il faut s'y prendre. Ah!
» vous y viendrez ; le poisson mordra à
» l'hameçon, n'ayez pas peur. Allez,
» allez ; nous nous arrangerons bien en-
» semble ».

Pendant tout ce jargon, Emilie avait un peu rappelé ses esprits, et elle commença, d'une voix encore assez mal assurée, à remercier M. Grimes de la bonne opinion qu'il avait d'elle, en lui observant en même-temps qu'elle ne pourrait jamais agréer ses prétentions, et qu'ainsi elle le priait de vouloir bien se désister de ses poursuites. Cette déclaration aurait été assez intelligible, sans les manières étourdies et bruyantes de Grimes, qui ne pouvait pas garder le silence un seul moment, et qui croyait entendre d'avance tout ce qu'on voulait lui dire. En même-

temps M. Tyrrel eut soin d'interrompre le tête-à-tête avant qu'ils eussent le temps de s'expliquer davantage, et il fut très-attentif par la suite à empêcher qu'ils pussent mieux se connaître ni s'entendre. En conséquence, Grimes attribua la résistance que lui avait fait voir miss Melville à la réserve naturelle de son sexe, et à la pudeur ombrageuse d'une novice. A la vérité, quand il en aurait été autrement, il est douteux que cette découverte eût fait beaucoup d'impression sur lui ; il était accoutumé à regarder les femmes comme faites seulement pour l'amusement des hommes, et il criait sans cesse contre la sottise de ceux qui les croient en état de juger par elles-mêmes de ce qui leur convient.

A mesure que miss Melville vint à voir davantage son nouvel adorateur, son antipathie ne fit qu'augmenter. Mais quoique son caractère fût décidé, et exempt de la faiblesse que donne une éducation plus soignée que la sienne ; cependant elle avait été peu accoutumée

à essuyer de vives contradictions, et la sévérité toujours croissante de son cousin ne laissait pas de lui causer de l'effroi. Quelquefois elle songeait à s'enfuir d'une maison qui était devenue pour elle une prison; mais quand elle examinait de plus près un pareil projet les habitudes de sa jeunesse et son ignorance du monde la faisaient bientôt reculer. Madame Jakeman ne pouvait, il est vrai, soutenir l'idée de voir sa chère Emilie unie avec Grimes; mais par prudence elle s'opposait de tout son pouvoir à ce que sa jeune amie en vînt à prendre un parti extrême. Elle ne pouvait pas s'imaginer que M. Tyrrel voulût persister dans un dessein aussi étrange, et elle exhortait miss Melville à mettre de côté, pour quelques instans, la franchise et l'indépendance de son caractère, et à désarmer l'obstination de M. Tyrrel par les moyens les plus propres à le toucher. Elle avait une grande confiance dans l'éloquence vive

et ingénue de son innocente pupille. madame Jakeman ne savait pas ce qui se passait au fond de l'ame du tyran.

Miss Melville se rendit au conseil de son amie. Un matin, aussitôt après le déjeûner, elle alla à son clavecin, et se mit à jouer, l'un après l'autre, plusieurs des airs favoris de M. Tyrrel. Madame Jakeman s'était retirée; les domestiques étaient allés chacun à leur besogne. M. Tyrrel voulait aussi sortir; son ame était mal disposée à l'harmonie, et il ne prenait pas cette fois grand plaisir à la musique. Mais Emilie semblait avoir dans les doigts plus de légèreté et de talent qu'à l'ordinaire. L'idée de la cause qu'elle avait à plaider donnait vraisemblablement plus d'énergie à ses facultés; et comme elle se sentait le courage d'affronter la pauvreté, son ame ne se laissait pas abattre par la crainte. M. Tyrrel ne pouvait quitter la chambre. Il la traversait d'un pas impatient; un moment après, son œil menaçant se fixait

sur la pauvre innocente, dont toutes les facultés s'exerçaient à lui plaire; enfin il se jeta dans un fauteuil vis-à-vis d'Emilie, les yeux tournés vers elle. Il était aisé de suivre la marche des émotions qu'il éprouvait successivement. Ses sourcils froncés se déridèrent peu-à-peu; ses traits s'éclaircirent, le sourire parut y naître; la tendresse avec laquelle il avait autrefois regardé sa cousine semblait revivre dans son cœur.

Emilie guettait le moment. Dès qu'elle eut fini la pièce qu'elle jouait, elle se leva et s'approcha de M. Tyrrel.

— « N'ai-je pas bien joué? Qu'allez-» vous me donner pour récompense? »

« Pour récompense! allons, venez, » je vais vous embrasser ».

— « Bon! ce n'est pas-là mon compte. » Pourtant il y a bien des jours que vous » ne m'avez embrassée. Autrefois vous » m'aimiez bien, vous m'appeliez votre » Emilie. Je suis bien sûre que vous ne » m'aimiez pas plus que je ne vous ai-

» mais. Est-ce que vous voudriez me
» rendre malheureuse, dites? »

— « Vous rendre malheureuse! Com-
» ment pouvez-vous me faire une pa-
» reille question? Mais, prenez garde,
» n'allez pas travailler à me fâcher;
» voulez-vous encore me fatiguer de
» toutes vos idées romanesques? »

— « Non, non; je n'ai pas d'idées
» romanesques. Mais j'ai besoin de vous
» parler sur une chose dont dépend tout
» le bonheur de ma vie ».

— « Oh! je vois bien où vous en
» voulez venir. Taisez-vous. Vous savez
» que vous ne gagnerez rien à me tour-
» menter avec votre maudite obstina-
» nation. Vous ne voulez pas que j'aie
» un seul moment de satisfaction avec
» vous. Quant à Grimes, je suis déter-
» miné sur cela, et il n'y a rien au
» monde qui puisse me faire changer
» de résolution ».

— « Mais, cher cousin, je vous en
» prie, songez-y un peu. Il faut

» M. Grimes une femme qui lui con-
» vienne. Il serait tout aussi embarrassé
» de moi que moi de lui. Pourquoi
» nous forcer tous les deux à faire ce qui
» est aussi opposé au goût de l'un que
» de l'autre ? Je ne peux jamais m'ima-
» giner que vous ayez réellement ce
» dessein dans la tête ; mais, par grâce,
» je vous en conjure, si vous l'avez,
» abandonnez-le. C'est une chose bien
» sérieuse que le mariage. Vous seriez
» bien fâché, pour une simple fantai-
» sie, d'avoir uni deux personnes qui
» ne se conviennent pas le moins du
» monde. Nous serions contrariés et
» malheureux tous les deux pour toute
» notre vie. Les mois, les années vien-
» dront l'un après l'autre, et je ne
» pourrai espérer d'être à moi que par
» la mort de la personne que mon de-
» voir m'obligerait d'aimer ! J'en suis
» bien sûre, monsieur, il n'est pas pos-
» sible que vous me veuilliez tant de
» mal. Qu'ai-je donc fait pour avoir

» mérité que vous soyez mon ennemi à
» ce point là ? »

— « Je ne suis point votre ennemi.
» Je ne veux que ce qui est nécessaire
» pour vous empêcher de tomber dans
» le précipice. Mais, quand je serais
» votre ennemi, je ne pourrais jamais
» être pour vous un tourment pareil à
» celui que vous êtes pour moi. N'êtes-
» vous pas continuellement à me chan-
» ter les louanges de Falkland ? N'êtes-
» vous pas folle de Falkland ? C'est une
» légion de diables pour moi que cet
» homme-là ! Avec sa suffisance et ses
» sottises il vous a tous ensorcelés ; je le
» trouve partout dans mon chemin ; il
» se fait préconiser des hommes et ad-
» mirer des femmes, qui sont toutes
» aussi sottes que vous. Un bon et brave
» gentilhomme, qui a de la franchise
» et du naturel, est compté pour rien
» auprès de lui. A quoi me sert-il de
» n'être pas un gueux ? de n'être pas
» un nabot ou un monstre ? J'ai vu un

» temps où on avait de la considération
» pour moi. Mais à présent qu'ils sont
» tous engoués de ce faquin francisé,
» ils me trouvent grossier, bourru,
» brutal, tyran. Il est vrai que je ne
» sais pas faire de belles phrases, flatter
» les gens par des louanges hypocrites,
» et déguiser le fond de ma pensée. Le
» fat sait bien qu'il a tous ces misérables
» avantages, et il ne s'en sert que pour
» m'insulter sans relâche. C'est un rival
» et un persécuteur que je retrouve
» toujours sous mes pas; et au bout de
» de tout, comme si ce n'était pas as-
» sez, il a trouvé le moyen d'apporter
» sa contagion jusques dans ma propre
» maison. Vous, que nous avons prise
» ici par charité, vous qui êtes le mal-
» heureux fruit d'un mariage de sur-
» prise; voilà que vous vous tournez
» comme un serpent contre votre bien-
» faiteur, et que vous me déchirez à
» l'endroit le plus sensible. Quand je
» le serais, votre ennemi, aurais-je tort?

» Pourrais-je jamais vous rendre tout ce
» que vous m'avez fait souffrir ? Et qui
» êtes-vous, vous ? Vingt vies comme
» la vôtre peuvent-elles payer une heure
» de tourmens de la mienne ? Quand
» vous seriez vingt ans de suite à endu-
» rer toutes les tortures de la gêne, vous
» ne sentiriez pas ce que j'ai senti. Mais
» je suis votre ami. Je vois le chemin
» que vous prenez, et je suis déterminé
» à vous sauver des mains de ce subor-
» neur, de cet hypocrite scélérat qui a
» conjuré notre perte à tous. Plus on
» laisse le mal à lui-même, plus il de-
» vient incurable, et je veux vous ar-
» racher sur-le-champ au danger dont
» vous êtes menacée ».

Cette sombre et violente explication fit naître de nouvelle idées dans l'esprit de la tendre miss Melville. Jamais monsieur Tyrrel n'avait dévoilé jusqu'à ce point les agitations de son ame ; mais les tempêtes auxquelles il était en proie ne l'avaient plus laissé maître de lui-

même. Elle découvrit avec surprise qu'il était l'ennemi mortel de Falkland, de ce Falkland qu'il lui semblait qu'on ne pouvait connaître sans l'admirer; elle découvrit aussi qu'il gardait contre elle, au fond du cœur, une rancune profonde et enracinée. Les féroces passions de son cousin lui inspirèrent un mouvement d'horreur et d'effroi qu'elle ne pouvait expliquer, et elle comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer de ce caractère implacable. Mais ce mouvement fut en elle un prélude de courage et non de lâcheté.

— « Non, monsieur, répliqua-t-elle,
» non, je ne chercherai jamais à vous
» déplaire; j'ai été accoutumée à vous
» obéir, et je vous obéirai toujours en
» tout ce qui sera raisonnable; mais
» vous me poussez un peu trop loin :
» que voulez-vous me dire de M. Fal-
» kland? Ai-je jamais rien fait qui puisse
» autoriser vos odieux soupçons? Je
» suis innocente et je le serai toujours.

» M. Grimes est bon pour trouver des
» femmes qui lui conviennent; mais, à
» moi, il ne me convient pas, et il n'y
» a pas de torture dans le monde qui
» puisse me forcer à devenir sa femme.»

Ce ton ferme et décidé dans Emilie, ne surprit pas peu M. Tyrrel. Il avait compté avec trop de confiance sur la douceur ordinaire du caractère de cette aimable personne. Il chercha alors à adoucir un peu la dureté de ses premières expressions.

— « Dieu me damne, qu'est-ce que
» cela veut dire? Pouvez-vous bien vous
» emporter ainsi avec moi? Est-ce que
» vous croyez mener tout le monde à
» votre fantaisie, et me faire faire vos
» volontés, plutôt que de vous en rap-
» porter à ma tendresse pour vous?...
» Mais, vous connaissez mes intentions;
» écoutez. J'insiste sur ce que vous re-
» ceviez Grimes, que vous l'écoutiez de
» bonne grâce, et que vous mettiez de
» côté avec lui tous vos grands airs et

» vos petites finesses : m'entendez-vous ?
» Voulez-vous faire ce que je dis ? Si,
» après tout cela, vous persistez encore
» dans votre humeur opiniâtre, eh bien,
» nous verrons ; il faut une fin à tout.
» Ne croyez pas que personne se soucie
» de vous épouser malgré vous. Vous
» n'êtes pas un morceau si rare, je vous
» en réponds. Si vous entendiez bien
» vos intérêts, vous vous trouveriez
» fort heureuse d'accepter ce jeune
» homme pendant qu'il veut bien de
» vous ».

Miss Melville entrevit avec grand plaisir, dans ces dernières paroles de son cousin, un terme assez prochain à la persécution qu'elle endurait. Madame Jakeman, à qui elle en fit part, la félicita de ce que M. Tyrrel paraissait revenir à des sentimens plus sages et plus modérés ; et elle se sut elle-même bien bon gré d'avoir conseillé une démarche dont l'issue était aussi heureuse. Mais leurs félicitations mutuelles ne fu-

rent pas de longue durée ; M. Tyrrel annonça à madame Jakeman qu'il était dans la nécessité de l'envoyer quelque part pour une affaire qui la retiendrait quelques semaines, et quoique ce message n'eût rien en apparence d'artificieux ou de suspect, cependant une séparation si fort à contre-temps, fut d'un augure sinistre pour les deux amies. Madame Jakeman toutefois exhorta sa pupille à tenir bon, lui rappela la disposition où son cousin avait paru être de revenir sur ses pas, et elle l'encouragea à tout espérer du courage et du bon esprit dont elle était pourvue. De son côté, Emilie, quoique très-peinée de l'absence de sa chère protectrice, dont les conseils lui étaient si nécessaires dans une pareille crise, ne pouvait pas cependant supposer assez de malice et de duplicité dans le cœur de M. Tyrrel pour concevoir de justes sujets d'alarme. Elle se flatta d'être bientôt délivrée d'une aussi cruelle persécution, et l'heureuse conclusion

qu'avait eue la première affaire sérieuse de sa vie lui parut l'assurance d'un succès complet pour l'avenir. Cet état d'alarme et d'énergie fit bientôt place aux douces rêveries attachées à l'idée de M. Falkland. Les chimères auxquelles elle s'abandonnait à cet égard, ne lui causaient aucune idée pénible. L'incertitude même de l'événement lui faisait désirer de voir se prolonger une situation qui pouvait être trompeuse, mais qui, telle qu'elle était, ne laissait pas d'avoir bien des charmes.

CHAPITRE IX.

Rien n'était plus loin des intentions de M. Tyrrel que de laisser ainsi tomber son projet. Il ne se vit pas plutôt débarrassé de la vigilante madame Jakeman, qu'il changea tout-à-fait de système dans sa conduite; il fit garder étroitement miss Melville dans son appartement, et lui fit ôter tout moyen de communication au-dehors de la maison. Il la mit sous la surveillance d'une domestique sur la discrétion de laquelle il comptait, et qui ayant été autrefois honorée des bonnes grâces les plus intimes de ce gentilhomme, regardait les égards dont Emilie jouissait dans le château de Tyrrel, comme une usurpation sur des droits qui lui semblaient beaucoup mieux établis. M. Tyrrel lui-même fit tout ce qui était en son pouvoir pour

jeter des nuages sur la réputation de son innocente cousine, et il représenta à tous les gens de sa maison les précautions qu'il prenait à son égard, comme absolument nécessaires pour l'empêcher de courir dans les bras de M. Falkland, et pour prévenir sa ruine totale.

Dès que miss Melville eut resté ainsi en chartre privée pendant vingt-quatre heures, et qu'il y eut quelque raison de supposer que la gêne de sa situation avait pu abattre sa résolution, M. Tyrrel jugea à propos de l'aller trouver, de lui expliquer les motifs du traitement qu'elle éprouvait, et de lui indiquer les seuls moyens qu'elle eût pour espérer quelque changement dans son sort. Emilie ne le vit pas plutôt, que se tournant vers lui avec un air plus ferme et plus déterminé qu'elle ne l'avait encore jamais eu, elle lui parla ainsi :

« Ah! c'est vous, monsieur! j'avais » besoin de vous voir. Il paraît que je » suis ici enfermée par vos ordres ;

» qu'est-ce que cela veut dire ? Quel
» droit avez-vous de me faire votre pri-
» sonnière ? Vous dois-je quelque chose ?
» Votre mère m'a laissé 100 livres ;
» m'avez-vous jamais offert de rien ajou-
» ter à ma fortune ? Mais quand vous
» l'auriez fait, je n'en ai pas besoin. Je
» ne prétends pas à un meilleur sort
» que celui des enfans nés de parens
» pauvres. Je peux bien me soutenir
» comme ils font ; j'aime mieux la liber-
» té que les richesses : je vois bien que
» la manière déterminée avec laquelle
» je vous parle vous étonne ; mais croyez-
» vous que je me laisserai ainsi fouler
» aux pieds ? Je vous aurais déjà laissé
» là, si madame Jakeman ne m'en eût
» pas détourné, et c'est ce que vous au-
» riez mérité, si je n'avais pas mieux
» pensé de vous que je ne le devais, à
» ce que je vois, par votre conduite
» envers moi. Mais, à présent, mon-
» sieur, j'entends quitter à l'instant
» votre maison, et j'insiste pour que

» vous ne cherchiez pas à m'en em-
» pêcher ».

En disant cela elle se leva et s'avança vers la porte, tandis que M. Tyrrel était comme pétrifié de son courage. Cependant la voyant sur le point d'échapper de ses mains, il revint à lui-même et la repoussa.

— « Qu'est-ce que tout ceci veut
» donc dire? Ah! ah! petite effrontée,
» avez-vous cru m'en imposer à force
» d'impudence? Asseyez-vous-là; tenez-
» vous tranquille. Ah! vous voulez sa-
» voir, n'est-ce pas, de quel droit vous
» êtes ici? Hé bien, c'est du droit de
» possession; ce château est à moi, et
» vous êtes en mon pouvoir; il n'y a
» pas ici de madame Jakeman pour
» vous encourager dans vos sottises; il
» n'y a pas non plus de Falkland pour
» vous servir de champion. Sur mon
» dieu, j'ai déjoué toutes vos ruses, j'ai
» contreminé tous vos projets. Croyez-
» vous que je me laisserai ainsi contre-

» carrer pour rien au monde? Quand
» est-ce que vous avez vu personne ré-
» sister à mes volontés, sans avoir à s'en
» repentir? Et je me laisserais insulter
» en face par une misérable petite gri-
» sette? Oh que non, je n'en suis pas
» encore là.... Ah! je n'ai rien fait pour
» votre fortune, dites-vous? Et qui est-
» ce qui vous a donc élevée? Qui est-ce
» qui a pris soin de vous? Et le vête-
» ment, le logement, qui vous les a
» fournis? Eh bien! je vous en donne-
» rai le mémoire. Est-ce que vous ne
» savez pas qu'un créancier a le droit
» d'arrêter son débiteur qui s'enfuit?
» Ah! vous en direz tout ce qu'il vous
» plaira, mais vous resterez ici jusques
» à ce que vous épousiez Grimes. Le
» ciel et l'enfer conjurés n'empêcheront
» pas que je ne vienne à bout de faire
» plier votre obstination ».

— « Homme impitoyable! homme
» injuste! ainsi, c'est assez pour vous
» que je n'aie ici personne pour me dé-

» fendre; mais je ne suis pas autant à
» votre merci que vous l'imaginez. Vous
» pouvez emprisonner mon corps, mais
» mon ame brave toutes vos violences.
» Epouser M. Grimes! est-ce-la le moyen
» que vous prenez pour m'y détermi-
» ner ? Chaque dureté, chaque injus-
» tice que je souffre ne fait que reculer
» encore le but de toutes vos indigni-
» tés. Vous n'êtes pas accoutumé, dites-
» vous, à ce qu'on résiste à vos volon-
» tés! Quand y ai-je jamais résisté? Et
» dans une affaire qui ne regarde abso-
» lument que moi, ma volonté sera
» comptée pour rien! Ne sentez-vous
» pas quelque honte d'établir un tel
» principe pour vous, et de ne pas
» souffrir qu'aucune autre créature
» puisse le réclamer pour soi? Je n'ai
» pas besoin de vous; comment osez-
» vous me disputer le privilége de tout
» être raisonnable, de vivre paisible-
» ment dans la pauvreté et dans l'inno-
» cence? Vous, qui prétendez à la con-

» sidération et à l'estime de tous ceux
» qui vous connaissent, quelle sorte
» d'homme vous montrez-vous ici à mon
» égard » ?

Les reproches énergiques d'Emilie avaient d'abord causé à M. Tyrrel un mouvement de surprise, et il se sentait comme frappé de honte et de crainte, en présence de cette victime innocente et sans défense; mais sa confusion n'était qu'une suite de son étonnement. Quand la première émotion fut passée, la fureur reprit sa place: il se maudit cent fois lui-même de s'être laissé émouvoir aux plaintes d'Emilie, et n'en fut que plus exaspéré contre elle, pour avoir osé lui parler sur un ton aussi hardi, dans un moment où elle avait tout à redouter de son pouvoir. Son humeur despotique et implacable était exaltée à un point qui tenait de la démence. En même temps sa disposition sombre et soucieuse le portait à rouler dans sa tête mille projets de vengeance pour punir l'audacieuse

qui lui résistait. Il commença à comprendre qu'il y avait peu d'espoir de réussir par la force ouverte ; en conséquence il résolut d'avoir recours à l'artifice.

Grimes lui offrait un instrument propre à ses projets. Ce rustre qui n'aurait peut-être pas à dessein fait mal à un enfant, était pourtant, par la seule grossièreté de ses idées, capable de commettre les offenses les plus graves. Il ne concevait une injure ou un avantage qu'autant qu'ils avaient quelque rapports aux appétits sensuels, et il regardait comme un article essentiel de la véritable sagesse, de traiter avec mépris la sotte délicatesse de ceux qui se tourmentent pour des infortunes purement idéales. Il se figurait que le plus heureux sort qui pût arriver à une jeune personne était de devenir sa femme, et un terme aussi désirable lui semblait fait pour compenser largement tous les malheurs imaginables qu'elle pourrait avoir

à endurer pour y parvenir. Il ne fut donc pas bien difficile à M. Tyrrel, à l'aide de quelque appât qu'il sut bien lui faire entrevoir, de déterminer cet homme à être son complice dans la trame qu'il machinait contre miss Melville.

Les choses ainsi disposées, M. Tyrrel, par l'entremise de sa geolière (car l'épreuve qu'il avait faite des discussions personnelles, ne l'avait pas engagé à réitérer ses visites), commença par se jouer de sa victime, en redoublant ses terreurs. Cette méchante femme, tantôt sous une apparence d'amitié, tantôt sans dissimuler sa malice, informait Emilie, de temps à autre, des préparatifs qui se faisaient pour consommer son malheur. Un jour, c'était M. Tyrrel qui avait été voir une jolie petite ferme qu'il destinait pour habitation aux nouveax mariés; un autre jour, c'était un fonds de bétail et des meubles de ménage qu'on venait d'acheter, pour que tout fût prêt pour leur réception. Ensuite elle se met-

tait à lui parler d'une permission de mariage qu'on venait d'acheter d'un ministre qu'on avait fait avertir, et d'un jour qu'on avait fixé pour les noces. Lorsqu'Emilie, malgré la frayeur involontaire qui la gagnait de plus en plus, s'efforçait néanmoins de tourner en ridicule tous ces préparatifs, comme tout-à-fait illusoires, tant qu'on n'aurait pas son consentement, la malicieuse gouvernante lui racontait mille histoires de mariages faits par force, et l'assurait que ni les protestations, ni le silence, ni un évanouissement ne pouvaient jamais servir à rien, soit pour suspendre la cérémonie, soit pour en éluder l'effet, quand une fois elle était faite.

La situation de miss Melville était tout-à-fait digne de pitié; elle n'avait de commerce qu'avec ses persécuteurs. Elle n'avait pas autour d'elle un être humain qu'elle pût consulter et qui pût lui dire un mot de consolation ou d'encouragement. Elle avait du courage,

mais ce courage n'était ni fortifié, ni guidé par les conseils de l'expérience : on ne pouvait donc pas s'attendre qu'il fût aussi inflexible qu'il eût pu l'être avec plus de connaissance des choses. Elle avait le jugement net et l'ame élevée, mais n'était pas tout-à-fait exempte des faiblesses de son sexe; son ame succomba sous les coups redoublés et continus des terreurs dont on l'accablait, et sa santé en fut sensiblement altérée.

Sa fermeté étant ainsi ébranlée, Grimes, en conséquence des instructions qu'il avait reçues, eut soin, dans la première entrevue, d'insinuer que, pour son compte, il se souciait assez peu du mariage projeté, et que, puisqu'elle avait tant de répugnance, il ne serait pas fâché que l'affaire n'eût pas lieu. Avec cela, disait-il, il se trouvait placé entre le marteau et l'enclume, et bon gré mal gré, il fallait bien finir ce mariage. Pour peu qu'il parût vouloir reculer, les deux seigneurs qui avaient

arrangé cette affaire, ne manqueraient pas de le perdre, comme on avait fait du pauvre Hawkins. Emilie fut charmée de trouver son prétendu dans des dispositions aussi favorables, et elle le pressa vivement de ne pas laisser sans effet une déclaration si pleine de raison et d'humanité; elle lui parla avec l'éloquence la plus énergique. Le feu qui l'animait parut émouvoir Grimes, mais il objectait toujours la crainte de déplaire à M. Tyrrel et à son seigneur. A la fin cependant il insinua à Emilie l'idée d'un projet d'après lequel il pourrait l'aider dans sa fuite, sans qu'il en vînt la moindre chose à leur connaissance, comme en effet il y avait peu de probabilité que leurs soupçons, en pareil cas, vinssent à se fixer sur lui. « Dans » le vrai, dit-il, vous m'avez refusé » d'une manière un peu dédaigneuse, » je peux bien dire cela; vous m'avez » pris, je crois, pour une bête brute; » mais je ne vous en veux pas malgré

» cela, et je vous ferai voir que je n'ai
» pas plus de fiel qu'un pigeon. C'est
» une bien drôle de manie que vous
» avez, de vous tenir comme cela à
» votre tête, et de désobliger tous vos
» amis ; mais si vous êtes résolue à
» rompre la paille, ma foi, voyez-vous,
» je ne me soucie guères d'être le mari
» d'une fille qui n'y va pas d'aussi bon
» cœur que moi : par tant je vous ai-
» derai de mon mieux à vous mettre à
» même de suivre votre inclination, et
» de vous en aller où vous voudrez ».

Emilie saisit avec empressement l'idée qu'on lui suggérait, et s'y attacha vivement ; mais quand on en vint à discuter les détails de l'entreprise, son premier feu se refroidit un peu. Il fallait, suivant Grimes, que sa fuite eût lieu à la nuit close. Il se cacherait lui-même dans le jardin, et se munirait de fausses clefs pour la délivrer de sa prison. Ces circonstances n'étaient guères propres à calmer son imagination troublée. Aller se

jeter, pour ainsi dire, dans les bras d'un homme qui lui avait été proposé pour mari, et qui, sous ce rapport, était pour elle le plus insupportable des hommes; c'était sans doute une démarche fort extraordinaire. Les ténèbres, la solitude, tous ces accessoires chargeaient encore le tableau. La situation du château de Tyrrel était singulièrement solitaire; il y avait trois milles de distance au plus prochain village, et pas moins de sept à celui où demeurait la sœur de madame Jackeman, auprès de laquelle miss Melville était résolue d'aller chercher un asile. Ce n'est pas que le caractère ingénu et franc d'Emilie lui permît de soupçonner Grimes capable d'abuser de ces avantages d'une manière indigne et brutale; mais son ame se révoltait involontairement à l'idée de se mettre ainsi seule à la merci d'un homme qu'elle avait pris l'habitude de regarder comme l'instrument des noirceurs de son barbare cousin.

Après avoir roulé quelque temps toutes ces circonstances dans sa tête, il lui vint à l'idée de prier Grimes d'engager la sœur de madame Jakeman à se trouver à la porte du jardin en dehors pour l'attendre. Mais Grimes refusa nettement; la proposition même le mit en colère. « C'était avoir bien peu de re-
» connaissance de ce qu'il faisait que
» de vouloir qu'il mît d'autres personnes
» dans la confidence du rôle dangereux
» dont il se chargeait dans cette affaire.
» Quant à lui, il était bien déterminé,
» pour sa propre sûreté, à n'y paraître
» pour rien aux yeux d'ame qui vive.
» Si mademoiselle ne l'avait pas cru sin-
» cère quand il lui avait fait, par bonté
» de cœur, la proposition de la servir,
» et si elle ne voulait pas se fier à lui
» pour la moindre chose, elle n'avait
» qu'à en courir les risques elle-même.
» Il était bien résolu à ne pas se plier
» davantage à tous les caprices d'une

» personne qui avait toujours été avec
» lui si défiante et si hautaine ».

Emilie fit ses efforts pour l'appaiser; mais toute l'éloquence de son nouveau confédéré ne put venir à bout de la faire départir de sa répugnance. Elle demanda jusques au lendemain pour y réfléchir. Le jour d'après était fixé par M. Tyrrel pour la cérémonie du mariage; en même-temps le sort qui la menaçait de si près lui fut perfidement annoncé sous mille formes différentes. On mit dans les préparatifs de sa torture la continuité, la méthode, l'adresse qui pouvait rendre son angoisse plus vive et plus poignante. Si son cœur avait un instant de relâche, sa cruelle surveillante ne manquait pas, par un mot perfide ou par quelque raillerie amère de mettre bientôt fin à cette tranquillité passagère. Elle se voyait, comme elle l'a observé depuis elle-même, seule, sans expérience, ayant àpeine quitté, pour ainsi dire, les lisières de

l'enfance, sans découvrir autour d'elle une seule créature vivante qui prît intérêt à son sort. Elle, qui jusqu'alors n'avait su ce que c'était qu'un ennemi, n'avait pas depuis trois semaines rencontré un coup-d'œil dont elle n'eût pas au moins à se défier, si même elle n'y lisait pas le désir de la tourmenter et de la perdre. Elle sentait, pour la première fois, toute l'étendue de son malheur, de n'avoir jamais connu ses parens, et d'avoir été abandonnée à la charité de gens qui étaient trop loin d'être ses égaux pour qu'elle eût à en attendre des sentimens d'amitié.

Les idées les plus pénibles la tourmentèrent pendant toute la nuit. Quand un moment d'oubli passager venait endormir ses sens, aussitôt son imagination malade appelait autour d'elle mille images de trahison et de violence; elle se voyait dans les mains de ses impitoyables ennemis, acharnés sans relâche et sans remords à consommer sa

perte. A son réveil, elle n'avait pas d'idées plus consolantes à former : c'en était trop pour sa constitution. A l'approche du matin elle prit la résolution de se mettre à tout hasard dans les mains de Grimes. Cette détermination ne fut pas plutôt prise, qu'elle sentit son cœur extrêmement soulagé. Quelques fâcheuses conséquences qui pussent résulter d'une telle démarche, il lui sembla qu'elles ne pouvaient entrer en balance avec les malheurs qui l'attendaient inévitablement dans cette fatale demeure.

Quand elle fit part à Grimes du parti auquel elle s'était décidée, il n'est pas possible de dire s'il en ressentit du plaisir ou de la peine. Il sourit à la vérité, mais ce sourire fut accompagné d'une contraction brusque et revêche dans sa figure, qui laissait à deviner si c'était le rire de la malignité ou celui de la satisfaction. Toutefois il renouvela l'assurance d'être fidèle à ses engage-

mens et ponctuel dans l'exécution. Pendant ce temps la journée se passait en présens de noces et en préparatifs, qui tous indiquaient combien les directeurs de cette scène étaient imperturbables et assurés dans leur marche. Emilie avait espéré qu'à mesure que la crise approchait, ses gardiens se relâcheraient un peu de leur vigilance ordinaire. Dans ce cas elle était résolue, si elle en trouvait l'occasion, de faire à-la-fois faux-bond à ses geoliers et à son nouveau confident. Mais malgré tous les soins qu'elle prit pour arranger ce plan, elle en trouva l'exécution impraticable.

Enfin arriva cette nuit si critique pour elle. Son ame ne pouvait manquer d'être dans une extrême agitation. Elle avait d'abord exercé toute son adresse à mettre en défaut la vigilance de sa surveillante ; mais au lieu de se relâcher de ses mesures ordinaires, cette insolente et impitoyable geolière n'avait voulu que se jouer des tourmens de sa

victime. En conséquence elle se cacha, et laissant croire à Emilie qu'il n'y avait personne autour d'elle, elle l'attendit au bout de la galerie, au haut de l'escalier : « Que faites-vous donc-là, mon » enfant, lui dit-elle d'un ton insultant? » Comment donc, cette chère petite se » croit assez fine pour m'attraper; mais » vraiment vous êtes une maligne petite » espiègle. Allons, allons, mon cœur, » retournez à votre chambre ; mar- » chons ». — Emilie sentit vivement le tour qu'on lui avait joué. Elle soupira, mais elle dédaigna de répondre à cette basse et cruelle raillerie. Rentrée dans sa chambre elle se jeta dans un fauteuil, et y demeura plus de deux heures ensevelie dans une rêverie profonde. Ensuite elle courut à ses armoires, renversa toutes ses hardes, ôta et remit pêle-mêle, sans savoir ce qu'elle faisait, son linge et ses robes, pensant confusément à préparer ce qu'il lui fallait pour sa fuite. L'officieuse geolière suivait tous

ses pas, et se contentait d'observer en silence toutes ses actions. Il était heure de se coucher. « Bonne nuit, ma fille,
» dit la malicieuse femelle, faisant mine
» de se retirer; il est temps de fermer
» votre porte. Vous avez encore quel-
» ques heures à être maîtresse de votre
» personne, profitez-en de votre mieux.
» J'espère, mon petit cœur, que vous
» ne vous en irez pas par le trou de la
» serrure, n'est-ce pas? A huit heures
» bien précises vous me reverrez; et
» puis, ajouta-t-elle en se frottant les
» mains, tout sera dit. Vous et votre
» honnête prétendu vous ne ferez qu'un,
» aussi sûr qu'il fera jour demain ».

Il y avait dans le ton avec lequel cette méchante femme avait lâché ces derniers mots, quelque chose qui fit dire à Emilie en elle-même : « Qu'entend-
» elle donc par-là? Serait-il possible
» qu'elle eût connaissance de ce qui va
» se passer dans quelques heures d'ici? »
C'était la première fois que ce soupçon

s'offrait à sa pensée, et il ne s'y arrêta pas long-temps. Le cœur serré et palpitant, elle fit un petit paquet du peu de hardes qu'elle crut devoir prendre avec elle. Ensuite elle prêta l'oreille avec une telle inquiétude, que le mouvement d'une feuille n'eût pu lui échapper. De temps en temps elle s'imaginait entendre marcher; mais le bruit des pas, au cas que c'en fût, était si léger qu'elle ne pouvait assurer si c'était un son véritable ou une illusion de son imagination. Ensuite tout devint calme, comme si la nature entière eût été dans un repos parfait. L'instant d'après elle crut entendre un petit murmure confus comme de gens qui parlaient bas; le cœur lui battit très-fort: une seconde fois elle en revint à suspecter Grimes. Cette idée la tourmenta plus cette fois que la première; mais il était trop tard. Au moment même elle entend le bruit d'une clef à la porte de sa chambre, et voit paraître Grimes. Elle tressaillit à cette

vue : « Sommes-nous découverts, lui » dit-elle ? ne vous ai-je pas entendu » parler à quelqu'un ? » Grimes s'avança sur la pointe du pied, le doigt sur la bouche. « Non, non, dit-il, tout va » bien » ; il la prit par la main, la conduisit sans rien dire hors de la maison et ensuite à travers le jardin. Emilie examinait avec soin les portes et les passages à mesure qu'elle avançait, et promenait de tous côtés autour d'elle un œil craintif et soupçonneux ; mais tout paraissait être aussi tranquille qu'elle eût pu le désirer. Grimes ouvrit une porte de derrière du jardin, qui n'était que poussée, et qui conduisait dans un sentier très-peu fréquenté. Il y avait deux chevaux tout équipés pour voyager, attachés par la bride à un poteau qui n'était pas à trois toises du jardin. Grimes tira la porte après lui. « Par ma » foi, dit-il, j'avais la peur au ventre : » en passant là le long, pour aller à » vous, voilà-t-il pas que j'ai vu Ed-

» mond, le cocher, qui sortait par la
» porte de derrière pour aller à l'écu-
» rie? Il n'avait qu'un pas à faire pour
» être sur moi; mais il avait sa lanterne
» et il ne pouvait pas me voir, parce
» que j'étais dans l'obscurité». En disant
cela il aidait miss Melville à monter. Il
l'importuna fort peu pendant la route;
au contraire, il fut singulièrement si-
lencieux et pensif, ce qui ne fut rien
moins que désagréable à Emilie, qui
n'aimait guères sa conversation.

Après environ deux milles de marche
ils arrivèrent à un bois qu'il fallait tra-
verser pour gagner la route qui con-
duisait à leur destination. La nuit était
fort obscure, en même temps que l'air
était très-doux, car on était alors dans
le cœur de l'été. Ils avaient déjà péné-
tré au milieu de cette sombre solitude
lorsque Grimes, sous prétexte de cher-
cher la route, poussa son cheval en
avant, tout contre celui de miss Mel-
ville, et ensuite étendant la main tout-

à-coup, il lui saisit la bride. « Je crois, » dit-il, que nous ferons bien de nous » arrêter ici un moment ».

— « Nous arrêter, s'écria Emilie avec » surprise. Et pourquoi donc nous ar- » rêter, M. Grimes, que voulez-vous » donc dire » ?

— « Allons, allons, dit-il, ne faites » pas tant l'étonnée. Est-ce que vous » m'avez bonnement cru assez sot pour » prendre tant de peine pour rien? Oh » bien oui, je suis bien d'humeur à » être comme ça le bardaut des sottises » des autres. Ce n'est pas, en vérité, » que j'aie d'abord eu grande envie de » vous, mais toutes vos petites façons » m'ont émoustillé. Le morceau qu'on » a le plus de peine à avoir est toujours » celui qui ragoûte le plus. Vous faisiez » tant la difficile pour donner votre » consentement, que M. Tyrrel a cru » qu'il était plus sûr de vous le de- » mander comme ça à la brune; et comme » il m'a dit qu'il ne voulait pas qu'une

» pareille affaire se fît dans sa maison,
» voilà pourquoi, mon petit cœur, nous
» sommes venus jusques ici ».

— « Au nom de dieu, M. Grimes,
» pensez à ce que vous dites! Vous ne
» pouvez pas être assez bas, assez mé-
» chant pour perdre une malheureuse
» créature qui s'est mise elle-même sous
» votre protection ».

— « Bon, bon, vous perdre! oh que
» non; je ferai de vous une honnête
» femme après cela. Allons, allons,
» laissez-là tous vos grands airs; vous
» avez beau chercher et attendre, il ne
» passe personne ici; allez, je vous tiens
» ici aussi sûr que le poisson dans la
» nasse; il n'y a pas seulement une bi-
» coque d'ici à plus d'un mille, et si je
» laisse échapper la belle, vous pouvez
» bien m'appeler un sot. Par ma foi,
» je ne vous ai jamais trouvée tant de
» mon goût, et il n'y a pas de temps
» à perdre ».

Miss Melville n'eut qu'un instant pour

recueillir toutes ses idées. Elle sentit qu'il y avait peu d'espoir de toucher l'animal opiniâtre et insensible qui la tenait en son pouvoir. Mais la présence d'esprit et l'intrépidité qui lui étaient particulières, ne l'abandonnèrent pas. A peine Grimes avait-il achevé sa harangue, qu'avec une forte et brusque secousse, elle lui arracha la bride de la main, et mit en même temps son cheval au galop. Elle avait déjà quelques pas d'avance, lorsque Grimes revenu de sa surprise et mortifié au dernier point d'avoir à si bon marché perdu son avantage, se mit à la poursuivre. Le bruit de son cheval ne servit qu'à exciter celui d'Emilie; soit hasard, soit sagacité, cet animal suivit sans se tromper le sentier étroit et tortueux qui menait à la route, et la chasse des deux coursiers continua ainsi dans toute la longueur du bois.

A l'extrémité de ce bois il y avait une porte. Cette circonstance que Grimes

se rappela adoucit son chagrin, parce qu'il se regardait comme certain de mettre par-là un terme à la course de sa victime fugitive, et qu'il n'était guères probable que dans le silence et les ténèbres de la nuit il y eût là personne pour l'interrompre. Cependant par le plus grand hasard du monde, il se trouva un homme à cheval qui attendait à cette porte. — « A l'aide! au » secours! s'écria Emilie, au voleur ! au » meurtre ! au secours! »—Cet homme était M. Falkland. Grimes reconnut sa voix, aussi ne résista-t-il que faiblement. Deux autres hommes que l'obscurité l'avait d'abord empêché d'appercevoir, et qui étaient des domestiques de monsieur Falkland, accoururent au bruit, alarmés pour la sûreté de leur maître ; et alors Grimes voyant que sa proie lui était échappée, pressé par la crainte et la honte qui suivent le crime, prit la fuite sans dire un seul mot.

Il paraîtra peut-être étrange que

M. Falkland se soit ainsi trouvé une seconde fois le libérateur de miss Melville, et cela au moment où on devait le moins s'y attendre. Rien n'est cependant plus aisé à expliquer. Il avait entendu dire qu'on avait vu rôder un homme dans ce bois pour voler ou pour quelque autre mauvais dessein, et qu'on conjecturait que cet homme était Hawkins. Cette malheureuse victime de la tyrannie, avait déjà vivement intéressé la compassion de M. Falkland ; il avait fait de vains efforts pour le découvrir et lui faire du bien ; et naturellement il lui vint à l'idée que si la conjecture se trouvait vraie, il aurait non-seulement le pouvoir de faire pour cet infortuné ce qu'il avait dejà projeté, mais encore d'arracher un homme, qui lui avait paru pénétré de bons principes, aux dangers terribles d'une offense contre les lois et la société. Il avait pris avec lui deux domestiques, parce qu'allant à dessein à la rencontre de voleurs, si

réellement il y en avait, il se serait cru inexcusable de ne pas se précautionner contre tous les accidens possibles. Mais en même temps, il leur avait donné ordre de se tenir seulement à la portée de sa voix, et de ne pas se laisser voir ; ce n'était que leur zèle pour leur maître qui les avait fait s'approcher dans cette occurrence.

Cette nouvelle aventure promettait quelque chose d'extraordinaire. M. Falkland ne reconnut pas tout de suite miss Melville ; et quant à Grimes, il ne se rappelait pas l'avoir jamais vu : mais il n'était pas difficile de juger de l'importance de l'aventure et du besoin extrême qu'on avait de son secours. La contenance déterminée de M. Falkland, la crainte qu'inspirait à Grimes un tel adversaire, jointe au sentiment intérieur de son crime, mirent bientôt le ravisseur en fuite. Emilie resta seul avec son libérateur : il la trouva beaucoup plus recueillie et plus calme qu'on n'aurait

pu l'attendre d'une personne qui échappait à une situation aussi effrayante. Elle lui nomma le lieu où elle désirait aller, et il se mit aussitôt en devoir de l'y accompagner. Pendant le chemin, elle reprit toute sa tranquillité et sentit naître en elle le besoin de confier ce qui lui était arrivé, à l'homme auquel elle avait de si grandes obligations, et qui était l'objet de toutes ses pensées. M. Falkland l'écouta avec autant d'intérêt que de surprise. Quoiqu'il eût vu déjà bien des exemples de la basse jalousie de M. Tyrrel, et de son caractère despotique et inexorable, ce trait surpassait tous les autres, et à peine pouvait-il en croire ses oreilles. Tout ce qu'on avait imaginé des passions des esprits infernaux lui paraissait réalisé dans l'ame de son odieux voisin. Miss Melville fut obligée, dans le cours de son récit, de parler de l'imputation qu'on lui avait faite de nourrir dans

son cœur de l'amour pour M. Falkland, et elle en parla avec une naïveté et une confusion toutes charmantes. Quoique cette partie de son récit fût pour son libérateur le sujet d'une peine réelle, cependant on ne peut pas croire que la partialité flatteuse qu'avait montrée pour lui cette malheureuse enfant, ne contribuât pas à augmenter l'intérêt qu'il prenait à elle, et l'indignation que lui inspirait son exécrable cousin.

Ils arrivèrent sans accidens à la maison de la bonne dame qu'Emilie avait choisie pour sa protectrice. M. Falkland ne fit aucune difficulté de la laisser dans ce lieu de sûreté. Des complots du genre de celui auquel cette pauvre fille venait d'échapper, ne peuvent avoir de succès contre la personne qui en est l'objet, qu'autant qu'elle est hors de la portée de tout secours, et une fois connus ils ne sont plus à craindre. Sans doute un pareil raisonnement paraîtra

en général assez bien fondé, et M. Falkland le trouva parfaitement applicable à la circonstance; mais on verra qu'il se trompait.

CHAPITRE X.

Monsieur Tyrrel apprit avec étonnement la mauvaise issue d'un stratagême dont le succès lui avait semblé infaillible. Il en devint furieux. Grimes n'avait pas osé venir lui rendre compte en personne de sa malheureuse expédition, et avait chargé un des gens de la maison d'annoncer à son maître l'évasion de miss Melville. L'envoyé eut à peine le temps de faire son message, et ne put échapper que par une prompte fuite, aux transports de rage de M. Tyrrel. Celui-ci fit appeler Grimes, et le jeune homme s'étant enfin présenté, plus mort que vif, il se fit raconter toutes les particularités de l'événement; mais quand ce récit fut fini, Grimes se hâta de se retirer au milieu d'un déluge de blasphêmes et d'exécrations : non que Grimes fût un poltron, mais il vénérait ce

caractère divin qui accompagne la haute fortune, comme les Indiens adorent le diable. Ce n'était pas tout encore ; il y avait dans la fureur de M. Tyrrel quelque chose de si féroce et de si terrible, que peu de personnes étaient assez intrépides pour ne pas trembler et pour ne pas sentir en elles une sorte de sentiment d'infériorité impossible à surmonter.

A peine M. Tyrrel se sentit-il un moment de relâche, qu'il se mit à repasser dans sa tête toutes les circonstances de l'événement. Il se plaignait avec une extrême amertume; et pour un observateur tranquille, il aurait été à-la-fois un objet de pitié par ses souffrances, et d'horreur par sa profonde méchanceté. Il se rappelait toutes les précautions qu'il avait prises; il n'avait rien négligé ; il n'y avait pas la plus petite chose à redire à ses mesures, et il maudissait cette puissance aveugle et maligne qui se plaisait à déjouer ses projets les mieux con-

certés. Bien plus que tous les autres humains, il était l'objet de cette influence perfide. Pour l'abuser plus cruellement, il avait eu une ombre de pouvoir, et au moment où il avait levé la main pour frapper, elle avait été tout-à-coup paralysée. A quel propos le ciel lui avait-il donc donné le sentiment des injures et la soif de la vengeance, si les coups de son ressentiment étaient destinés à n'être jamais sentis. Il suffisait qu'il fût l'ennemi de quelqu'un pour que celui-ci fût pleinement assuré contre les traits du malheur. Quelles insultes, quelles offenses réitérées n'avait-il pas eu à endurer de cette misérable petite fille? Et par qui était-elle à présent arrachée à sa juste indignation? Par ce même démon attaché à sa poursuite, ce démon qui le traverse à chaque pas dans ses desseins, qui prend plaisir à lui enfoncer tous ses traits dans le cœur l'un après l'autre, et qui se fait un jeu, une affreuse moquerie de ses souffrances.

Il

Il y avait une autre réflexion qui ajoutait à ses peines, et qui l'entraînait à prendre des partis désespérés et hors de mesure. Il ne pouvait pas se dissimuler que cet événement allait porter un coup mortel à sa réputation. Il avait pensé qu'Emilie, une fois forcée à subir cet odieux mariage, se verrait obligée par décence, dès que l'affaire serait décidée, à jeter un voile sur l'acte de violence qu'elle aurait eu à souffrir. Mais cette garantie lui était enlevée, et monsieur Falkland n'allait pas manquer, pour se glorifier, de publier le déshonneur de son rival. Quoique dans son opinion particulière la manière dont il avait été provoqué par miss Melville fût bien suffisante pour justifier tous les traitemèns qu'il pouvait juger à propos de lui infliger, il sentait fort bien que le monde verrait l'affaire sous un autre jour. Cette réflexion le portait à des mesures encore plus violentes, et elle le détermina à prendre tous les moyens

possibles de verser sur quelque victime les poisons qui dévoraient son cœur.

Cependant dès le moment qu'Emilie s'était vue dans un lieu de sûreté, son sang-froid et son intrépidité avaient commencé à l'abandonner. Tant qu'elle s'était sentie exposée aux attaques de l'injustice, elle avait trouvé dans son ame un courage qui dédaignait de plier. Le calme apparent qui succéda lui fut plus funeste. Elle n'avait plus d'aliment pour son courage, d'aiguillon pour son énergie. Ses pensées se reportaient sur les épreuves par lesquelles elle avait passé, et son ame succombait au souvenir de dangers dont la présence n'avait pu l'intimider. Jusqu'à l'époque où M. Tyrrel avait conçu cette cruelle antipathie qui le tourmentait, la crainte et l'inquiétude avaient été des sentimens étrangers pour elle. Sans avoir fait aucun apprentissage du malheur, elle était devenue tout d'un coup l'objet de la malice la plus infernale. Quand un ac-

cès de maladie vient saisir un homme d'une constitution robuste, son effet est bien plus fort qu'il ne le serait sur un homme délicat et valétudinaire. C'est ce qui arriva à miss Melville : elle passa la nuit dans l'insomnie et le mal-aise; et le lendemain on lui trouva une forte fièvre. La maladie résista à tous les remèdes qu'on employa pour la chasser, quoiqu'il y eût lieu d'espérer que la bonne constitution de la malade, jointe à la tranquillité dont elle jouissait et aux soins de ceux qui l'entouraient, viendraient à bout de surmonter le mal. Le second jour elle tomba dans le délire. Sur le soir de ce même jour elle fut arrêtée à la requête de M. Tyrrel, pour dette résultante de sa pension et entretien depuis quatorze années.

Le lecteur se rappélera peut-être qu'il avait été question pour la première fois de cette dette dans la conversation entre M. Tyrrel et miss Melville, lorsqu'il avait jugé à propos de l'enfermer dans

sa chambre. Mais il est vraisemblable qu'alors il ne pensait pas sérieusement à mettre jamais son idée à exécution. Il lui en avait seulement parlé par forme de menace et comme par l'habitude où il était de passer en revue dans son esprit tous les moyens possibles de tyrannie et de vengeance. Mais lorsque la délivrance imprévue de la malheureuse cousine eut exalté la tête de M. Tyrrel jusqu'à la fureur, et qu'il eut rappelé toutes les ressources diaboliques de son esprit pour se soulager du poids de haine et de vengeance qui l'accablait, cette idée s'était représentée avec plus de force. Sa résolution avait été bientôt formée, et ayant fait venir Barnes, son intendant, il lui avait donné ordre d'agir sur-le-champ.

Barnes était depuis plusieurs années l'instrument des injustices de M. Tyrrel. L'habitude avait endurci son ame, et il pouvait, sans remords, rester spectateur ou même agir comme directeur

immédiat d'un acte de barbarie ordinaire. Mais dans la circonstance présente, lui-même ne put contenir un mouvement d'émotion. Le caractère et la conduite d'Emilie dans la maison de M. Tyrrel avaient toujours été irréprochables. Elle n'avait pas un ennemi, et il était impossible de voir sa jeunesse, son innocente vivacité, sa simplicité charmante, sans éprouver le plus vif intérêt et la plus tendre sympathie.

— « Votre seigneurie m'ordonne....
» Je ne vous comprends pas.... arrêter
» miss !... miss Emilie ! »

— « Oui, je vous l'ordonne ; ne m'en-
» tendez-vous pas ? Allez-vous-en sur-
» le-champ chez Swineard, l'homme
» de loi, et dites-lui de ma part que
» j'entends que cela soit fait à l'instant
» même. »

— « Que Dieu conserve votre sei-
» gneurie ! mais arrêter miss ? Pourquoi
» donc ? elle ne vous doit pas le pre-

» mier sou : elle a toujours vécu des
» bontés de votre seigneurie. »

— « Butor! faquin! je vous dis qu'elle
» me doit; oui, elle me doit..... onze
» cents livres. La loi m'autorise : pour
» qui croyez-vous donc que les lois sont
» faites? Je ne fais rien que de juste,
» mais j'entends user de mon droit. »

— « Je n'ai jamais disputé les ordres
» de votre seigneurie, mais en conscien-
» ce, je ne puis me taire; je ne peux
» pas voir perdre ainsi cette pauvre
» fille et vous perdre vous-même aussi,
» sans vous dire ce que je pense; j'es-
» père que vous me pardonnerez. Mais
» enfin, quand même elle vous devrait
» cette somme; elle ne pourrait toujours
» pas être arrêtée. Elle n'a pas l'âge. »

— « Avez-vous fini, monsieur? Pas
» tant de *si* et de *mais*. Pareille chose
» a déjà été faite à ma connaissance,
» et on peut bien la faire encore. Qui
» est-ce qui m'en empêchera; voyons,

» qui ? Je veux que cela soit tout-à-
» l'heure ; je le veux, entendez-vous ?
» Dites à Swineard que s'il ne se con-
» duit pas comme je veux, il y va de
» sa tête ; je le ferai pardieu mourir à
» petit feu. »

— « Je supplie votre seigneurie d'y
» regarder à deux fois. Sur mon ame,
» tout le pays va crier contre vous. »

— « Barnes ! que voulez-vous dire ?
» Je ne suis pas accoutumé à ce qu'on
» tienne des propos sur ma conduite,
» et je ne les endurerai pas. Je vous ai
» trouvé un fidèle serviteur dans beau-
» coup d'occasions ; mais si je vois que
» vous vous joigniez aux autres pour
» me disputer mon autorité, Dieu me
» damne à tout jamais, si je ne vous en
» fais repentir pour toute votre vie ! »

— « J'ai fini. Je n'ai plus qu'un mot
» à dire à votre seigneurie. J'ai entendu
» dire que miss Emilie était malade, au
» lit. Vous êtes déterminé, dites-vous,
» à la faire mettre en prison ; mais

» vous ne voulez pas la tuer, je sup-
» pose. »

— « Qu'elle crêve si elle veut, je ne
» lui donnerai pas un quart-d'heure de
» répit. Je ne me laisserai pas insulter.
» Elle n'a eu aucun égard pour moi,
» et je n'aurai aucune pitié pour elle;
» je suis buté à cela. On m'a provoqué,
» on m'a poussé à bout; on s'en ressen-
» tira. Au lit ou non, jour ou nuit,
» dites à Swineard que je ne veux
» pas entendre parler d'une minute de
» grâce. »

Tels furent les ordres de M. Tyrrel, auxquels furent exactement conformes les procédés du respectable membre de la justice qu'il employa dans cette circonstance. Miss Melville avait été dans le transport une grande partie de la journée, quand le soir arrivèrent le sergent et sa suite. D'après l'ordre du médecin que M. Falkland avait envoyé pour la voir, on lui avait administré une potion calmante; et après l'épuise-

ment que lui avaient causé les images bisarres qui avaient tourmenté pendant plusieurs heures son cerveau malade, elle était tombée dans un sommeil doux et rafraîchissant. Madame Hammond, la sœur de madame Jakeman, était assise à côté du lit et pleine de compassion pour l'état de souffrance de cette aimable fille; elle commençait à se réjouir de la voir plus calme, quand une petite fille, qui était le seul enfant de madame Hammond, alla ouvrir la porte de la rue au sergent. Celui-ci ayant dit qu'il voulait parler à miss Melville, l'enfant répondit qu'elle allait le dire à sa mère, et en disant cela, elle s'avança à la porte de la chambre du fond où Emilie était couchée; mais dès que cette porte fut ouverte, au lieu d'attendre que la mère parût, le sergent entra avec la petite fille.

Madame Hammond leva les yeux: « Qui êtes-vous? dit-elle; que deman- » dez-vous? Paix donc : doucement. »

— « Il faut que je parle à miss Mel-
» ville. »

— « Cela ne se peut pas. Dites-moi
» de quoi il s'agit. La pauvre fille a eu
» la tête en l'air toute la journée. Elle
» ne vient que de s'endormir, et il ne
» faut pas troubler son repos. »

— « Cela m'est égal. J'ai des ordres
» à exécuter. »

— « Des ordres! de quelle part? Que
» voulez-vous dire? »

A ce moment Emilie ouvrit les yeux:
— « Quel bruit faites-vous donc là?
» j'espérais que vous me laisseriez un
» peu dormir. »

— « Miss, il faut que je vous parle.
» Je suis porteur d'une ordonnance ren-
» due contre vous à la requête de mon-
» sieur Tyrrel, pour onze cents liv. »

A ces mots madame Hammond et Emilie restèrent muettes. Celle-ci n'était guères en état de rien entendre à ce qu'on lui disait, et quoique madame Hammond comprît un peu mieux le langage

du sergent, avec cela quand elle voulait lier des idées aussi étranges que celles qui la frappaient, elle ne pouvait guères mieux débrouiller cette énigme.

— « Une ordonnance! Comment pour-
» rait-elle devoir à M. Tyrrel? Une or-
» donnance contre un enfant! »

— « Ce n'est pas à nous qu'il faut
» faire toutes ces questions-là. Nous
» n'agissons que d'après des ordres.
» Tenez, voilà notre titre. Voyez cela. »

— « Dieu tout-puissant! s'écria ma-
» dame Hammond. Qu'est-ce que cela
» veut dire? Il n'est pas possible que ce
» soit M. Tyrrel qui vous ait envoyé. »

— « Ma bonne dame, point de mau-
» vais propos. Savez-vous lire? »

— « Tout cela est une fourberie!
» c'est un faux papier! c'est une ruse
» infâme pour enlever cette jeune de-
» moiselle de mes mains, les seules où
» elle soit en sûreté. Monsieur, vous
» répondrez de toutes les suites de cette
» affaire. »

— « Ne vous inquiétez pas; c'est bien
» ce que j'entends. Rapportez-vous en
» à moi, allez, je sais ce que je fais. »

— « Comment! vous n'irez pas peut-
» être l'arracher de son lit ? Je vous
» dis qu'elle a une fièvre violente; elle
» est dans le transport; ce serait la tuer
» que de l'ôter d'ici. Vous êtes des ser-
» gens, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas
» des assassins ? »

— « La loi ne dit rien sur cela. Nous
» avons ordre de l'emmener, malade
» ou non. Nous ne voulons pas lui faire
» mal; il faut seulement que nous fas-
» sions notre office, voilà tout. »

— « Qu'est-ce que vous voulez en
» faire ? où voulez-vous l'emmener ? »

— « A la prison du comté... Records,
» allez vous en chez Griffin commander
» une chaise de poste. »

— « Arrêtez, mais arrêtez donc.....
» n'envoyez pas.... Trois heures seu-
» lement; je vais dépêcher un exprès à

» M. Falkland, et je vous réponds qu'il
» satisfera à tout, qu'il vous mettra à
» l'abri de tout, que vous serez content,
» sans qu'il soit besoin de mettre en
» prison cette pauvre enfant. »

— « Nous avons justement des ordres
» particuliers là-dessus. Il ne nous est
» pas permis d'accorder une minute...
» Pourquoi n'êtes-vous donc pas parti,
» vous? Dites qu'on mette les chevaux
» sur-le-champ. »

Emilie avait écouté toute cette conversation, qui lui avait suffisamment expliqué ce que l'apparition des sergens avait eu d'abord d'énigmatique pour elle. Cette incroyable et affreuse vérité dissipa tout-à-fait les illusions du délire qu'elle venait d'essuyer. « Chère ma-
» dame Hammond, dit-elle, ne vous
» épuisez pas en efforts inutiles. Je suis
» bien affligée de toute la peine que je
» vous cause. Mais mon malheur est iné-
» vitable. — Monsieur, si vous voulez
» attendre un moment dans la chambre

» à côté, je vais m'habiller et vous
» suivre. »

Madame Hammond commença bien aussi à s'appercevoir que ses instances ne serviraient à rien ; mais il lui fut impossible d'avoir autant de patience. Tantôt elle déclamait contre la barbare brutalité de M. Tyrrel, qu'elle disait être un démon incarné plutôt qu'un homme. Tantôt elle se répandait en invectives amères contre la dureté d'ame du sergent, et l'exhortait à mettre un peu de modération et d'humanité dans l'exercice de ses fonctions ; mais il était inébranlable. Pendant ce temps-là Emilie se soumettait avec la plus douce résignation à un mal inévitable. Madame Hammond insista pour qu'il lui fût au moins permis d'accompagner la jeune demoiselle dans la chaise de poste ; et quoique le sergent eût reçu des ordres assez positifs pour ne rien oser prendre sur lui quant à l'exécution de l'ordonnance, cependant il commença à

craindre quelques suites dangereuses, et il fut disposé à permettre toutes les précautions qui n'étaient pas directement opposées à l'objet de son ministère. Quant au reste, il était d'opinion qu'il y aurait de très-grands inconvéniens à admettre une allégation de maladie ou tout autre empêchement de cette nature comme une cause suffisante pour arrêter la marche de la loi, et qu'en conseqnence, dans tous les cas douteux, et lorsqu'il y avait présomption de meurtre, la jurisprudence ordinaire inclinait toujours avec une très-sage et très-louable partialité en faveur des officiers de justice. A cette règle générale de conduite se joignait encore l'influence des injonctions très-précises de Swineard, qui lui avait garanti tous les événemens, et celle de la terreur universelle attachée au nom de Tyrrel à plusieurs lieues à la ronde. Avant de partir, madame Hammond dépêcha un exprès à M. Falkland avec un billet de trois lignes, pour l'in-

former de cet étrange événement. Quand l'exprès arriva, M. Falkland était sorti, et ne devait être de retour que dans deux jours; ce qui semblait concourir à favoriser encore la vengeance de monsieur Tyrrel, car dans l'emportement de sa fureur il n'avait pas eu le loisir de faire entrer cette circonstance dans ses combinaisons.

Il est aisé de se figurer l'état de détresse de ces deux malheureuses femmes ainsi entraînées l'une par force, l'autre par dévouement à un lieu aussi peu fait pour elles qu'une prison publique. Il y avait néanmoins dans madame Hammond la force d'ame et l'activité de zèle nécessaire à la conjoncture difficile où elle se trouvait. Son caractère posé et ferme, capable de sentir et de braver l'injustice, sans se passionner, la rendait très-propre à faire tout ce que la prudence et la réflexion pouvaient suggérer. La santé de miss Melville fut considérablement affectée, comme il y avait

lieu de s'y attendre, par la surprise qu'elle avait eue, et par le déplacement qu'elle avait souffert au moment même où le repos lui était le plus nécessaire. Sa fièvre devint plus forte que jamais; son délire redoubla, et les tourmens de son imagination égarée augmentèrent en raison des circonstances dans lesquelles elle avait été arrachée à son sommeil. Il n'y avait presque plus d'espoir qu'elle pût en réchapper.

Dans le moment où sa raison l'abandonnait, le nom de Falkland était continuellement dans sa bouche. « M. Falkland, disait-elle, était son premier » amant, son unique amant; il serait » un jour son mari. » Un instant après elle lui faisait des reproches douloureux sur son indigne déférence pour les préjugés du monde. « C'était bien cruel à » lui d'être aussi fier, et d'aller lui dire » qu'il ne consentirait jamais à épouser » une pauvre orpheline; mais s'il était » si fier, elle était très-déterminée à

» l'être tout autant que lui. Elle lui
» ferait bien voir, par sa conduite,
» qu'elle n'était ni faible ni légère, et
» que s'il la dédaignait elle saurait sup-
» porter son malheur avec constance. »
Une autre fois elle voyait M. Tyrrel et son complice Grimes, les mains et les habits ensanglantés, et elle leur adressait des reproches si pathétiques, que le cœur le plus dur en aurait été touché. Ensuite l'image de Falkland revenait se présenter à son imagination délirante; elle le voyait déchiré de mille blessures et couvert d'une pâleur mortelle; elle poussait des cris aigus et douloureux; elle accusait tout le monde d'insensibilité, de ne pas donner le moindre secours à son malheureux amant. Ce fut ainsi qu'elle passa deux journées presque entières dans une succession continuelle de tortures, se voyant sans cesse entourée de barbares et d'assassins.

Le soir du second jour arriva M. Falkland, accompagné du docteur Wilson,

le médecin qui l'avait déjà traitée. La scène à laquelle il était appelé était déchirante pour un homme d'une sensibilité aussi vive que la sienne. La nouvelle de l'emprisonnement lui avait porté un coup terrible ; cet acte inoui de méchanceté l'avait mis hors de lui-même ; mais quand il aperçut le visage hagard de miss Melville ; quand il vit l'arrêt de mort écrit dans tous les traits de cette malheureuse victime d'une infernale jalousie, il ne put soutenir ce spectacle. Au moment où il entra elle était dans un accès de délire ; elle prit les deux survenans pour des assassins. Elle leur demandait ce qu'ils avaient fait de son Falkland, de son unique bien, de sa vie, de son époux ! Elle les suppliait de lui rendre les restes de son corps sanglant, pour qu'elle pût les presser encore dans ses bras mourans, rendre le dernier soupir sur ses lèvres, et être ensevelie dans le même tombeau que lui. Elle leur reprochait la bassesse de leur

conduite, de servir ainsi d'instrument à la barbarie de son lâche cousin, qui lui avait fait perdre la raison, et qui ne serait pas satisfait qu'il ne l'eût assassinée. M. Falkland s'arracha bientôt de ce lieu de douleur, et laissant le docteur auprès de sa malade, il lui recommanda de venir le trouver à son auberge aussitôt après avoir ordonné ce qu'il y avait à faire.

L'agitation continuelle dans laquelle avait été miss Melville pendant plusieurs jours, par la nature de sa maladie, avait épuisé totalement ses forces. Environ une heure après la visite de M. Falkland, le transport se passa, et la laissa si bas, qu'il était difficile d'apercevoir en elle quelques signes de vie. Le docteur qui venait de sortir pour calmer un peu le trouble et l'impatience de M. Falkland, fut rappelé de nouveau d'après ce changement de symptômes, et il passa le reste de la nuit près du lit de la malade. La situation de celle-ci était telle qu'on

pouvait craindre de la voir passer d'un moment à l'autre. Tandis que miss Melville était dans cet état de faiblesse et d'épuisement, on voyait sur la figure de madame Hammond les signes de la plus vive inquiétude. Elle était naturellement d'une extrême sensibilité, et les vertus d'Emilie étaient bien faites pour gagner toute son affection. Elle l'aimait comme une mère. Dans cette circonstance, le moindre mouvement, le moindre son la faisait trembler. Le docteur, à cause de la fatigue continuelle qu'avait eue madame Hammond, avait amené une autre garde, et il employa toutes sortes de représentations, même un peu d'autorité, pour forcer cette dame à quitter la chambre de la malade; mais il fut impossible de rien gagner sur elle, et il finit par s'apercevoir que la violence qu'il faudrait nécessairement lui faire pour la séparer de sa malheureuse amie, lui ferait probablement plus de mal que si on lui laissait suivre son in-

clination. Cent fois son œil se tournait vers le docteur avec la plus vive curiosité, et cherchait à lire dans sa figure, sans qu'elle osât soufler un seul mot pour lui demander son opinion, tant elle avait peur de recevoir une réponse sinistre. En même temps elle écoutait avec une extrême attention la moindre parole qui sortait de la bouche du médecin ou de la garde, comme si elle eût espéré de recueillir indirectement quelque indication sur ce qu'elle brûlait de savoir, et qu'elle n'avait pas le courage de demander expressément.

Vers le matin, l'état de la malade parut prendre une tournure favorable. Elle sommeilla pendant près de deux heures, et quand elle se réveilla, elle était tout-à-fait calme et revenue à son bon sens. Ayant entendu dire que monsieur Falkland lui avait amené un médecin et était lui-même dans les environs, elle demanda à le voir. M. Falkland avait été pendant ce temps avec un de

ses fermiers cautionner la dette, et à ce moment il entrait dans la prison pour s'informer si on pouvait, sans danger, essayer de faire sortir la malade de cette triste demeure pour la transporter dans une chambre plus aérée et plus commode. Quand il parut, sa vue rappela confusément à miss Melville, les rêveries qu'elle avait eues pendant le transport. Elle se couvrit le visage de la main avec un air de confusion très-remarquable, et cependant elle le remercia avec cette aimable simplicité qui lui était ordinaire, de toute la peine qu'il s'était donnée pour elle. Elle espérait ne lui en plus causer autant; elle pensait que cela irait mieux. « Ce serait vraiment une » honte, disait-elle, si, dans toute la » force et l'activité de la jeunesse, elle » ne venait pas à bout de survivre aux » légères traverses qu'elle avait eues à » essuyer; » mais en disant ceci elle était toujours d'une faiblesse extrême. Elle tâchait de prendre l'air riant et sa-

tisfait; mais l'effort était au-dessus de ses forces : M. Falkland et le docteur joignirent leurs instances pour la prier de rester tout-à-fait tranquille, et d'éviter pour le moment tout ce qui pourrait l'émouvoir.

Encouragée par ces apparences, madame Hammond se hasarda alors à suivre cesdeux messieur s hors de la chambre, pour savoir du médecin jusqu'où allaient ses espérances. Le docteur avoua qu'il avait d'abord trouvé la malade dans une situation très-dangereuse; mais il déclara qu'il y avait du mieux dans les symptômes, et qu'il n'était pas sans espérance de la retirer de-là. Toutefois, il ajouta qu'il ne pouvait encore répondre de rien, que les douze heures qui allaient suivre seraient extrêmement critiques, mais que si le lendemain matin elle n'était pas plus mal, il croyait pouvoir garantir de la sauver. Madame Hammond, qui n'avait encore vu jusques-là les choses que comme désespé-

rées,

rées, devint presque folle de joie. Dans son transport elle fondait en larmes, elle bénissait le docteur dans les termes les plus forts et les plus passionnés, elle disait mille extravagances. M. Wilson saisit cette occasion pour la presser de prendre elle-même un peu de repos, à quoi elle consentit après s'être fait donner une chambre tout auprès de celle de sa jeune amie, et avoir bien recommandé à la garde de l'avertir au moindre changement qui pourrait survenir dans l'état de la malade.

Madame Hammond dormait depuis plusieurs heures sans interruption, lorsqu'elle fut réveillée par un mouvement extraordinaire qui se fit entendre dans la chambre voisine. Elle prêta l'oreille pendant quelques minutes, et ensuite se détermina à aller voir ce que ce pouvait être. Comme elle ouvrait la porte, elle rencontra la garde qui venait la trouver; la figure de celle-ci indiquait assez, sans qu'il fût besoin de parler, ce qu'elle

venait apprendre. Madame Hammond vole au lit de miss Melville et la voit expirante. Les apparences du mieux avaient été de peu de durée. Le calme du matin n'avait été qu'un éclair précurseur de la mort. En quelques heures l'état de la malade avait sensiblement empiré ; son teint s'était terni et décoloré ; elle avait la respiration gênée et le regard fixe et immobile. Le docteur, qui était entré dans ce moment, avait vu du premier coup-d'œil que c'en était fait. Elle eut quelques convulsions, et quand elles furent cessées, elle adressa la parole au médecin, d'un ton calme, mais très-faible. Elle le remercia de ses soins, et exprima la plus vive reconnaissance pour les bontés de M. Falkland. Elle pardonna à son cousin, en désirant qu'il ne fût jamais trop tourmenté par le souvenir de sa cruauté envers elle. « Elle aurait désiré vivre
» plus long-temps ; personne n'avait eu
» un goût plus vif qu'elle pour les choses

» propres à faire aimer la vie; mais elle
» préférait encore de mourir, à se voir
» la femme de Grimes ». Au moment où entra madame Hammond elle tourna la tête vers elle, et avec la plus touchante expression d'amitié, prononça son nom plusieurs fois. Ce furent-là ses dernières paroles; moins de deux heures après elle rendit le dernier soupir entre es mains de sa fidelle amie.

CHAPITRE XI.

Tel fut le sort de miss Melville. Jamais peut-être la tyrannie ne donna une preuve plus déchirante et plus forte de l'horreur qu'elle doit inspirer. Il n'y eut pas un seul témoin de cette scène douloureuse qui pût s'empêcher de regarder M. Tyrrel comme le plus détestable méchant qui eût jamais déshonoré l'espèce humaine. Cet acte de cruauté inouie, qui fut bientôt connu dans toute la prison qui en avait été le théâtre, excita un étonnement et une indignation générale parmi les habitués même de ce lieu d'oppression. S'il produisit cet effet, sur des hommes accoutumés à servir d'instrumens à l'injustice, qu'on juge comme il affecta M. Falkland, qui avait consacré toute sa vie à nourrir dans son ame le sentiment le plus vif du bien et du mal moral. Dans de pareilles cir-

constances, il n'était plus maître d'asseoir ses idées, et de prendre une résolution ferme et convenable. Une trame aussi compliquée de noirceur et de perversité le jeta dans des transports qui tenaient de la fureur et de la démence; il ne pouvait pas en concevoir l'idée sans éprouver des frémissemens d'horreur et de dégoût. L'agonie d'un malheureux brisé sur la roue n'a peut-être rien au-delà du supplice qu'endura M. Falkland dans cette circonstance. Il se trouva donc pendant quelque temps privé de la présence d'esprit nécessaire pour agir avec prudence. Il fallut le garder comme un furieux. Ce fut sur le docteur Wilson que reposa tout le soin de voir et de décider ce qu'il y avait de mieux à faire dans la conjoncture présente.

Le docteur était un homme froid et méthodique. Une des premières idées qui se présenta à son esprit, ce fut que miss Melville était de la famille Tyrrel;

il ne doutait pas que M. Falkland ne fût très-disposé à acquitter toutes les dépenses qu'exigeaient les tristes restes de cette malheureuse victime : mais il pensa que les lois de l'usage et de la décence ne permettaient pas de laisser passer un tel événement sans en donner connaissance au chef de la famille. Peut-être aussi le soin de ses propres intérêts, comme médecin, contribua-t-il pour quelque chose à la répugnance qu'il sentait à aller s'exposer au ressentiment d'une personne aussi considérée dans le pays que M. Tyrrel. Cette faiblesse n'empêchait pas qu'il ne fût susceptible des sentimens communs à tous les hommes, et il lui en aurait extrêmement coûté pour se charger du message ; d'ailleurs il ne croyait pas à propos, dans la circonstance actuelle, de laisser M. Falkland à lui-même.

Le docteur Wilson n'eut pas plutôt laissé entrevoir ses idées à ce sujet, qu'elles parurent faire une impression

soudaine sur madame Hammond, qui demanda avec empressement qu'on lui permît de porter elle-même la nouvelle. On ne s'attendait pas à cette proposition; mais le docteur ne se fit pas beaucoup presser pour y donner son assentiment. Madame Hammond était résolue, disait-elle, de voir par elle-même quelle sorte d'impression cette funeste catastrophe ferait sur celui qui en était l'auteur, et elle promit de se comporter avec modération et honnêteté. Son voyage fut bientôt fait.

« Je suis venue, monsieur, dit-elle » à M. Tyrrel, vous faire part que » votre cousine miss Melville est morte » cet après midi. »

— « Morte! .... »

— « Oui monsieur, je l'ai vue mou- » rir; elle est morte dans mes bras. »

— « Morte! ..... qui est-ce qui l'a tuée? .... que voulez-vous dire? »

— « Qui est-ce qui l'a tuée! est-ce à » vous à le demander? c'est votre mé-

» chanceté et votre barbarie qui l'ont
» tuée! »

— « Moi!.... ma..... allons, elle
» n'est pas morte. Cela ne se peut pas....
» il n'y a pas huit jours qu'elle a quitté
» cette maison. »

— « Vous ne voulez pas me croire?
» je vous dis qu'elle est morte. »

— « Madame, madame, prenez garde
» à ce que vous dites.... Ce n'est pas
» ici matière à plaisanter; oui, quoi-
» qu'elle ait mal agi avec moi, je ne
» voudrais pas pour tout au monde la
» croire morte. »

Madame Hammond répondit par un signe de tête affirmatif.

— « Non, non.... je ne le crois pas....
» je ne le croirai jamais.... non, non
» jamais. »

— « Voulez-vous venir avec moi, et
» vous en convaincre par vos propres
» yeux? C'est un spectacle digne de
» vous; il y a là de quoi repaître un
» cœur tel que le vôtre.... » — En di-

sant ceci madame Hammond lui tendait la main comme pour le conduire.

M. Tyrrel recula.

— « Mais si elle est morte, est-ce ma » faute ? Puis-je répondre de tous » les malheurs qui arrivent dans le » monde ?... Qu'êtes-vous venue faire » ici ? A quel propos venez-vous m'an- » noncer cette nouvelle ? »

— « A qui dois-je l'annoncer, si ce » n'est à son parent.... et à son meur- » trier ? »

— « Son meurtrier !... Ai-je mis la » main sur elle ?... Lui ai-je porté des » coups de couteau ou de pistolet ?.... » Lui ai-je donné du poison ? Je n'ai » rien fait que ce qui est autorisé par » la loi. Si elle est morte, personne ne » peut me rien reprocher. »

— « Vous rien reprocher ! Tout le » monde, tout le monde vous maudit » et vous abhorre. Parce que les hommes » portent quelquefois du respect au rang » et à la richesse, seriez-vous assez in-

» sensé pour croire qu'un forfait comme
» le vôtre y trouvera une excuse? Ne
» vous l'imaginez pas; on rirait de votre
» folie. Le dernier mendiant des rues
» va vous mépriser comme la boue. Ah!
» vous avez raison de rester interdit et
» confondu de ce que vous avez fait.
» Je publierai votre infamie au monde
» entier, et il n'existera pas une seule
» créature humaine dont vous osiez
» soutenir les regards. »

— « Madame, madame », reprit M. Tyrrel accablé d'humiliation, « ne
» me parlez pas sur ce ton-là, s'il vous
» plait.... Mon Emmy n'est pas morte,
» j'en suis sûr.... j'espère.... Non, elle
» n'est pas morte.... Avouez-moi seu-
» lement que vous m'avez voulu trom-
» per, et je vous pardonne tout.... Je
» lui pardonne, j'oublie tout.... Je l'ai-
» merai plus que jamais.... Je ferai
» tout ce que vous voudrez.... Je ne
» lui ferai jamais de mal.... jamais. »

— « Je vous dis, monsieur, qu'elle

» est morte. Vous avez tué la plus
» douce, la plus aimable créature qu'il
» y eût au monde. Pouvez-vous lui re-
» donner la vie comme vous avez pu
» la lui ôter? Ah! si vous en aviez le
» pouvoir, comme vous me verriez à
» vos genoux, comme je resterais à vos
» pieds jusques à ce que vous me l'ayez
» rendue!... Qu'avez-vous fait?.....
» malheureux! vous êtes-vous cru le
» maître de faire et défaire à votre gré,
» de changer les lois de la nature comme
» il vous plaît. »

Les reproches de madame Hammond furent pour M. Tyrrel le premier trait de la coupe d'amertume que la vengeance céleste lui avait réservée. Ce fut-là le commencement d'une longue suite de mépris, d'insultes et d'exécration qu'il etait destiné à endurer. Les paroles de madame Hammond furent prophétiques. Il fut aisé de voir que si la fortune et la naissance servent de voile pour couvrir beaucoup de crimes, il en est

pourtant qui appellent à si haute voix l'indignation générale, que, semblables à la mort, ils mettent au niveau toutes les distinctions, et réduisent le criminel à l'égal du dernier de ses semblables. M. Tyrrel ne fut plus vu que comme le lâche et tyrannique meurtrier d'Emilie; ceux qui n'osaient risquer d'exprimer tout haut leurs sentimens contre lui, n'en étaient que plus profondément pénétrés, et le maudissaient en murmurant, tandis que le reste jetait un cri général d'horreur et d'exécration. Lui-même fut frappé d'étonnement de la nouveauté de sa situation. Accoutumé à voir tous les hommes tremblans et soumis, il s'était imaginé que son empire ne devait pas avoir de fin, et que tous les excès possibles de sa part n'auraient jamais la force de briser le charme. Maintenant il regardait autour de lui, et voyait peinte sur chaque visage l'horreur qu'il inspirait, prête à éclater comme un flot impétueux à la moindre

provocation, et à briser toutes les barrières de la crainte et de la subordination. Toute sa fortune n'eût pu lui suffire pour acheter quelques témoignages de civilité de ses voisins, des paysans même des environs, à peine de ses propres domestiques. Enveloppé de l'indignation générale, il semblait pressé de toutes parts par une furie qu'il ne pouvait éviter, et l'aiguillon cuisant du remords ne lui laissait pas un moment de paix. Le pays qu'il habitait devenait de plus en plus insupportable pour lui, et il était évident qu'il serait à la fin obligé de l'abandonner. Le dernier trait de noirceur de M. Tyrrel avait rappelé le souvenir de tous ses autres excès, et le jugement qu'on portait sur lui se composait d'une longue liste de vexations et d'injustices passées qui venaient toutes à-la-fois retomber sur sa tête On eût dit que le ressentiment public avait long-temps recueilli tous ses matériaux en silence pour fondre à la fin sur le

tyran avec plus de poids et de violence.

Un châtiment aussi terrible ne pouvait guères tomber sur personne moins capable de le supporter. Quoique M. Tyrrel n'eût pas ce sentiment intérieur d'innocence qui nous fait reculer d'effroi devant la haine et l'indignation de nos semblables, comme devant un monstre étranger à notre nature, cependant la trempe despotique de son ame, et l'habitude constante de voir tout plier devant lui l'avaient disposé à ne sentir qu'avec des émotions extraordinaires de courroux et d'impatience l'anathême universel et public auquel il était condamné. Que lui, qui d'un seul clin-d'œil rendait tout le monde muet et immobile, lui que personne n'eût osé aborder dans les accès de sa colère, se vît actuellement traité par-tout avec un mépris marqué et accablé de reproches qu'on ne prenait même pas la peine de déguiser ou d'adoucir; c'était une chose

dont il lui était impossible de soutenir la pensée. A chaque instant les traits de l'exécration générale venaient l'assaillir, et à chaque coup il tressaillait de douleur et de rage. Il était dans le délire de la fureur ; il repoussait chaque trait avec la férocité d'un tigre animé par ses propres blessures ; mais plus il se débattait avec violence, plus sa situation devenait désespérée. Enfin il se détermina à recueillir toutes ses forces pour un effort décisif, et d'affronter d'un seul choc tous les coups de la tempête.

Cette détermination prise, il résolut de se remontrer sans délai au lieu d'assemblée dont j'ai déjà parlé. Il s'était écoulé un mois depuis la mort de miss Melville. Il y avait une semaine que M. Falkland était parti pour un voyage assez éloigné, et on ne l'attendait pas avant une autre semaine. M. Tyrrel ne laissa pas échapper une occasion aussi favorable, dans la confiance que s'il pouvait une fois reprendre pied dans

cette société, il lui serait facile de se maintenir, même en face de son plus formidable ennemi, sur le terrain qu'il avait regagné. Non que ce fût dans M. Tyrrel manque de courage, mais le moment présent formait dans sa vie une époque trop importante pour la compromettre par aucun risque possible à éviter.

A son entrée il se fit un bruit général dans l'assemblée, car il avait été convenu entre tous les hommes qui la composaient qu'on refuserait la porte à M. Tyrrel, comme à quelqu'un qu'on ne pouvait plus voir. Cette décision lui avait été notifiée par une lettre du maître des cérémonies; mais avec un homme de la trempe de M. Tyrrel un pareil avis était plutôt un défi qu'une exclusion. Le maître des cérémonies, qui avait aperçu son équipage, vint au-devant de lui à la portede l'assemblée, pour lui réitérer l'avertissement, mais M. Tyrrel le poussa de côté de l'air du plus grand mépris, et

entra d'autorité. Tous les yeux se tournèrent sur lui ; il fut en un moment entouré de tous les hommes qui étaient dans la salle. Les uns tâchèrent de le repousser dehors ; d'autres voulurent entrer en explication. Mais il trouva le secret de se débarrasser des uns et de réduire les autres au silence. Sa forme athlétique, la supériorité bien connue de son esprit, et cette longue habitude qu'on avait eue de se soumettre à son ascendant, étaient autant de circonstances en sa faveur. Il se regardait comme jouant un coup de désespoir, et il avait monté toutes ses facultés à proportion de l'intérêt de la partie. Débarrassé de tous les bourdons qui l'avaient d'abord assailli, il se mit à traverser la salle en long et en large d'un air de maître ; et après avoir lancé de tous les côtés des regards sombres et courroucés, il rompit le silence : « S'il y avait quelque personne qui eût » quelque chose à lui dire, il saurait » lui répondre en temps et lieu conve-

» nable. Toutefois il conseillait fort à
» cette personne de bien prendre garde
» à ce qu'elle allait faire. Si c'était de
» lui personnellement qu'on eût à se
» plaindre, à la bonne heure; mais il
» s'attendait bien qu'il n'y avait là per-
» sonne qui eût assez peu de discrétion
» et de savoir vivre pour se mêler d'af-
» faires qui ne le regardaient pas, et
» pour s'immiscer dans des intérêts par-
» ticuliers de famille. »

Ces paroles ayant l'air d'un défi, différentes personnes s'avancèrent pour y répondre. Celui qui était le premier commença à parler ; mais M. Tyrrel, par l'expression de sa contenance, par un ton tranchant, par des mots jetés à propos, par des interruptions adroitement placées, le mit dans le cas d'hésiter d'abord et de finir par se taire. Il avait l'air de marcher à grands pas au triomphe qu'il s'était promis. Toute la société était dans l'étonnement On sentait toujours la même aversion pour sa

personne, et la même horreur pour son caractère; mais on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'audace et les ressources qu'il déployait dans cette conjoncture. L'indignation générale qu'il excitait ne demandait qu'à éclater, mais on avait besoin d'un chef.

Ce fut dans ce moment critique que M. Falkland parut dans la salle. Le pur hasard l'avait ramené plutôt qu'il n'était attendu.

M. Tyrrel et lui rougirent tous les deux à la vue l'un de l'autre. Après une pause d'une minute, celui-ci s'avança vers M. Tyrrel, et lui demanda, d'une voix imposante, ce qu'il venait faire ici?

— « Ici ! Que voulez-vous dire par » là? J'ai autant de droit d'être ici que » vous, et vous êtes le dernier à qui je » daignerais rendre compte de ce que » j'ai à faire. »

— « Monsieur, vous n'avez aucun » droit d'être ici. Ne savez-vous pas que

» vous en avez été exclus? Quels que
» puissent être vos droits, il n'en est
» pas que votre infâme conduite ne
» vous ait fait perdre. »

— « Monsieur, si vous avez quelque
» chose à me dire, il faut choisir un
» temps et un lieu plus propre pour
» cela. Est-ce que vous croyez, à la
» faveur de la compagnie qui vous sou-
» tient, me faire supporter vos airs que-
» relleurs. Je ne les souffrirai pas, je
» vous en avertis. »

— « Vous vous trompez, monsieur,
» un endroit public comme celui-ci est
» le seul où je puis avoir quelque chose
» à vous dire. Si vous ne voulez pas
» être témoin de l'indignation générale
» qui s'élève contre vous, ne venez pas
» dans la societé des hommes. Inhu-
» main, impitoyable tyran! songez à
» miss Melville. Pouvez-vous entendre
» prononcer ce nom et ne pas rentrer
» cent pieds sous terre? Pouvez-vous
» trouver une solitude où son ombre

» sanglante ne vienne vous poursuivre?
» Pouvez-vous penser un moment à ses
» vertus, à sa pureté, à son innocence,
» à la candeur de son ame, sans être
» dévoré de remords ? N'est-ce pas vous
» qui l'avez assassinée à la fleur de son
» âge ? Pouvez-vous soutenir la pensée
» qu'elle n'est plus qu'un cadavre in-
» sensible, cette victime de votre ma-
» lice infernale; celle qui méritait une
» couronne dix mille fois plus que vous
» ne méritez de vivre? Et vous flattez-
» vous que jamais on oublie ou qu'on
» pardonne un forfait aussi atroce?...
» Fuis, fuis, méchant; regardes-toi trop
» heureux encore qu'il te soit permis
» d'éviter l'aspect des hommes.... Hé
» bien! vois quelle misérable figure tu
» fais en ce moment! Si les cris de ta
» propre conscience ne se joignaient
» pas aux reproches qu'on t'adresse, y
» aurait rien capable de faire reculer
» un méchant aussi endurci que toi
» dans le crime! et serais-tu assez in-

» sensé pour croire que ton audace et
» ton obstination pourront jamais amor-
» tir les traits qui te poursuivent?...
» Vas-t'en, fuis, malheureux, reste
» avec toi-même, pour ton supplice.
» Vas-t'en, et ne nous empoisonne plus
» de l'air que tu respires. »

A ces mots, qui le croirait? M. Tyrrel obéit à la voix impérieuse qui tonnait contre lui. Ses yeux étaient effarés et pleins d'horreur; un tremblement convulsif s'était emparé de tous ses membres, et avait glacé sa langue. Il ne se sentait pas la force de braver ce torrent impétueux de reproches et d'invectives. Il hésitait; il était honteux de sa défaite; il aurait voulu la disputer, mais tous ses efforts étaient vains; ses forces expiraient à chaque nouvelle tentative. La voix générale s'éleva bientôt pour aider à l'accabler. Plus sa confusion devenait sensible, plus le cri universel d'indignation augmentait, jusques à ce que, par dégré, il vint à croître comme le

bruit d'une mer orageuse. À la fin, hors d'état d'endurer plus long-temps le tourment de sa situation, M. Tyrrel se retira de lui-même.

Il n'y avait pas une heure et demie d'écoulée, qu'on le vit reparaître : on n'avait pris aucune précaution contre un pareil incident, qui était la chose du monde à laquelle on s'attendît le moins. Dans l'intervalle il s'était enivré de vins et de liqueurs. En un clin-d'œil, il fut sur M. Falkland, qui était debout dans un des coins de la salle, et d'un coup de son bras nerveux, il l'étendit à terre. Celui-ci ne fut pas cependant étourdi du coup, et se releva aussitôt. Il est aisé de sentir combien il était inférieur dans une lutte de cette espèce. A peine fut-il relevé, que M. Tyrrel lui reporta un autre coup. M. Falkland était sur ses gardes, et ne tomba point; mais les assauts de son adversaire redoublèrent avec une rapidité et une vigueur inconcevables. M. Falkland fut

encore jeté par terre une seconde fois. Quand M. Tyrrel vit son ennemi renversé, il le foula aux pieds, et se baissa comme pour le saisir et le traîner sur le plancher : tout ceci fut l'affaire d'un moment, et se passa avant que les témoins de la scène fussent revenus de leur surprise. Enfin, on se mit entre deux, et M. Tyrrel sortit une seconde fois.

Il serait difficile d'imaginer quelque genre d'infortune plus terrible pour l'individu sur lequel elle tombe, que le traitement auquel venait d'être exposé M. Falkland. Toutes les passions de sa vie semblaient faites pour lui en rendre le trait plus cuisant et plus insupportable. Il avait mis en usage à différentes fois toutes les ressources de sa prudence et de son énergie pour prévenir que la mésintelligence d'entre lui et M. Tyrrel n'entraînât de fâcheuses extrémités ; mais en vain ; elle s'était terminée par une catastrophe mille fois plus horri-

ble

ble que tout ce qu'il aurait pu craindre, que tout ce qu'eût pu jamais prévoir l'esprit le plus pénétrant. Pour M. Falkland, le déshonneur était pire que la mort. La plus légère apparence d'insulte le perçait jusqu'au fond de l'ame. Que devait-ce donc être de cette scène affreuse où l'ignominie, les humiliations, la publicité se trouvaient compliquées? Si M. Tyrrel lui-même eût pu se faire idée du supplice qu'il infligeait à son ennemi, peut-être, à quelque point qu'il fût provoqué, eût-il hésité dans sa vengeance. Le cahos et le fracas des élémens furieux et en guerre les uns contre les autres, donnent à peine une image de la situation d'ame de M. Falkland; ses tortures étaient telles que tout ce que pourrait inventer la cruauté la plus rafinée eût été méprisable en comparaison. Etre anéanti mille fois, être plongé dans un abîme éternel d'oubli et de nullité, était, auprès de l'état où il se trouvait, presque aussi

désirable que la suprême félicité. L'horreur, l'exécration, la vengeance, un désir inexprimable de secouer le mal qui l'accablait, et une conviction désespérante de l'impuissance de ses efforts, telles étaient les furies auxquelles son ame était en proie.

Un autre événement termina l'histoire de cette fameuse soirée. M. Falkland perdit le seul moyen de réparation qui pût encore lui rester. M. Tyrrel avait été tué à quelques pas du lieu de l'assemblée, et fut trouvé mort dans la rue, par des personnes de la compagnie.

CHAPITRE XII.

Je ferai parler M. Collins lui-même dans ce qui me reste à raconter. Le lecteur a pu déjà s'apercevoir que M. Collins n'était pas un homme ordinaire, et les réflexions que je lui ai entendu faire sur ce sujet m'ont paru extrêmement judicieuses.

« Cette journée a été l'époque critique de la vie de M. Falkland. C'est » de-là qu'a pris sa source cette mélan- » colie noire et insociable qui depuis » s'est emparée de lui. Deux caractères » ne peuvent pas contraster plus forte- » ment, à certains égards, que M. Fal- » kland avant ces événemens et M. Fal- » kland depuis. Jusqu'à ce moment la » fortune lui avait ri sans cesse; son » ame était confiante et exaltée, pleine » de cette assurance, de cette présomp-

» tion de soi-même et de ses facultés,
» qu'une continuité de prospérité ne
» manque pas de produire. Les habi-
» tudes de sa vie étaient, il est vrai,
» celles d'une sorte de visionnaire, dans
» le genre sublime, mais néanmoins
» elles le tenaient dans un état de paix
» et de contentement, au lieu que de-
» puis cette époque, sa fierté chevale-
» resque, son ardeur pour les hautes
» et brillantes aventures, ont été totale-
» ment abattues : d'un objet d'envie il
» est devenu un objet de pitié. La vie
» dont il avait exprimé jusqu'alors les
» jouissances les plus exquises, n'a plus
» été pour lui qu'un poids insuppor-
» table ; plus de ce contentement de soi-
» même, plus de ces transports, de
» cette joie intérieure qu'alimentait sans
» cesse la plus active bienfaisance. Cet
» homme qui, plus que tout autre, avait
» mis toute son existence sous le charme
» des délires les plus brillans de l'ima-
» gination, a semblé dès-lors n'avoir

» plus que des visions de douleur et de
» désespoir. Sa situation, sans doute, a
» dû inspirer le plus tendre intérêt; car
» si la pureté et la droiture des inten-
» tions donnent des droits au bonheur,
» qui en avait plus à réclamer que
» monsieur Falkland? »

« Il s'était trop profondément imbu
» des idées absurdes et oiseuses de la
» chevalerie, pour qu'une humiliation
» aussi déshonorante, d'après ses pro-
» pres opinions, pût jamais sortir de
» son esprit. Il y a une sorte de carac-
» tère sacré attaché à la personne d'un
» véritable chevalier, qui rend immor-
» tel et indélébile le moindre acte de
» violence grossière commis sur elle.
» Être jeté par terre, frappé, foulé aux
» pieds, traîné sur le parquet! Puissan-
» ces du ciel! qui pourrait supporter
» une pareille image! quelle expiation
» pouvait jamais effacer cette horrible
» tache? Et ce qu'il y avait de plus dé-
» sespérant encore, l'assaillant ayant

» cessé de vivre, la seule espèce d'ex-
» piation que prescrivissent les lois de
» la chevalerie, était devenue impos-
» sible. »

« Il est vraisemblable que dans les
» périodes futures des progrès de la ci-
» vilisation, il viendra un temps où il
» sera impossible de rien comprendre à
» cette étrange sorte de calamité qui
» vint à bout de flétrir et de dessécher
» une des plus belles ames qui ait existé.
» Si M. Falkland eût pu réfléchir avec
» maturité sur son sort, cette cruelle
» blessure qui dévorait ses entrailles, il
» aurait fini, sans doute, par la voir
» avec indifférence. Que le moderne
» duelliste contemple Thémistocle, le
» plus vaillant des Grecs; lorsque pour
» toute réponse à ses objections, Eury-
» biades, son général en chef, lève sur
» lui la canne d'un air menaçant; quelle
» dignité vraiment noble et élevée dans
» sa réponse: *Frappe, mais écoute !* »

« Un homme d'un vrai discernement

» ne pourrait-il pas dans un cas sem-
» blable, dire avec avantage à son brutal
» aggresseur : *Lorsque je tiens à honneur de savoir endurer la peine et l'infortune ; pensez-vous que je ne saurai pas supporter les faibles atteintes de votre grossière démence ? Peut-être est-ce une partie des perfections de l'homme de savoir bien défendre sa personne ; mais que les occasions d'exercer ce talent sont vraiment rares ! Si l'on réglait sa conduite sur des principes de raison et de bienveillance, qu'on serait peu exposé à d'injustes aggressions comme les vôtres ! D'ailleurs, cette science une fois acquise, quel grand avantage en pourrait-on retirer ? L'homme né avec une constitution faible, délicate, y apprendrait-il à se mesurer à force égale avec l'athlète leste et vigoureux ? Et quand même cette science me servirait à me garantir à un certain point de la méchanceté d'un seul adversaire, ma personne et ma*

vie, sous le seul rapport de la force, seront toujours à la merci de deux aggresseurs. Excepté le cas d'une défense immédiatement opposée à une violence actuelle, cette science ne pourrait pas être mise en usage. L'homme capable d'aller de propos délibéré à la rencontre de son ennemi, dans la vue d'exposer la vie de l'un ou de l'autre, foule aux pieds tous les principes de la raison et de la justice. En acceptant un duel, je deviens le plus méprisable des égoïstes ; je compte pour rien la société toute entière qui a droit à l'exercice de mes moyens et de toutes mes facultés, tandis que je me regarde moi-même, ou plutôt une chimère incompréhensible que j'incorpore avec moi-même, comme l'unique et l'exclusif objet de mon attention. Je ne suis pas en état de me mesurer avec vous? Hé bien? Y a-t-il là de quoi me déshonorer? Non certes ; il n'y a que la commission d'une injustice qui puisse

vraiment me déshonorer. Mon honneur est en moi et sous ma propre garde ; il est hors de la portée de tous les autres hommes. Frappe, si tu veux, je ne suis que passif ; quelqu'injure que tu me fasses, tu ne me provoqueras jamais à exposer à un mal qui n'est pas nécessaire, ni ta personne ni la mienne. Voilà ce que je refuse : ne me taxe donc pas pour cela de pusillanimité ; quand tu me verras refuser d'encourir quelque danger ou de supporter quelque peine pour la chose publique, alors flétris-moi du nom de lâche.

« Quelque simples et péremptoires » que soient ces raisonnemens pour un » observateur sans passion, ils sont en » général peu sentis par le monde, et » ils étaient sur-tout ce qu'il y avait de » moins analogue aux préjugés de mon- » sieur Falkland. »

« Mais la honte et les outrages publics » qu'il avait eus à subir, tout insup- » portables qu'ils étaient à sa pensée,

» ne complétèrent pas encore toute la
» masse d'infortunes que cette fatale
» journée accumula sur sa tête. Il se
» glissa bientôt un bruit que c'était lui
» qui était le meurtrier de son antago-
» niste. Un tel bruit importait trop à la
» sûreté même de sa vie, pour qu'on
» pensât à le lui cacher. Il l'entendit
» avec une surprise et une horreur im-
» possible à exprimer; c'était un surcroît
» affreux à ce fardeau de calamités ima-
» ginaires qui l'accablait déjà. Personne
» n'avait sa réputation à cœur comme
» M. Falkland, et dans une journée, il
» se voyait assailli par tous les malheurs
» les plus redoutables pour lui; sa per-
» sonne avilie par le dernier des ou-
» trages; sa réputation noircie du plus
» lâche de tous les crimes. Il aurait pu
» s'échapper, car personne n'était dis-
» posé à poursuivre un homme aussi
» généralement adoré que M. Falkland,
» ou à venger un homme aussi généra-
» lement abhorré que M. Tyrrel; mais

» il dédaignait de fuir. En même temps
» l'affaire était d'un genre trop grave,
» et le bruit, faute de contradiction,
» faisait d'un jour à l'autre trop de pro-
» grès pour ne pas prendre une réso-
» lution. Quelquefois M. Falkland pa-
» raissait disposé à adopter les moyens
» les plus propres à accélérer un juge-
» ment; mais vraisemblablement il crai-
» gnait qu'un recours de sa part aux
» vues judiciaires, ne donnât plus de
» consistance à une imputation dont
» l'idée seule le faisait frémir; en même
» temps qu'il était résigné à se soumet-
» tre à l'instruction la plus rigoureuse,
» et s'il ne pouvait espérer d'effacer de
» la mémoire des hommes le souvenir
» de l'accusation qu'il avait encourue,
» d'acquérir au moins la démonstra-
» tion la plus complète de son inno-
» cence. Enfin les magistrats du lieu
» se virent, malgré eux, dans la néces-
» sité de faire quelques démarches. Sans
» décerner de mandat d'arrêt contre

» M. Falkland, ils lui firent dire qu'il
» eût à paraître devant eux à une de
» leurs assemblées. La procédure se
» trouvant ainsi entamée, M. Falkland
» leur fit entendre que si l'affaire ne de-
» vait pas avoir d'autres suites, il espé-
» rait qu'au moins ils donneraient à
» leurs informations toute la publicité
» possible. Aussi l'assemblée fut-elle
» nombreuse: toute personne un peu
» connue y fut admise comme audi-
» teur; la ville entière, qui était une
» des plus considérables de la province,
» fut instruite de la nature de l'affaire.
» Il n'y avait guère de procès revêtu
» de formes juridiques qui eût excité
» un intérêt aussi général. Dans les cir-
» constances il était difficile d'en venir
» à une instruction en forme; mais il
» semblait que la partie intéressée et les
» arbitres n'eussent pas d'autre désir que
» de donner à cette espèce d'informa-
» tion privée tout l'appareil et toute l'im-
» portance d'un véritable procès. »

» Les magistrats firent des recherches
» sur les particularités du fait. M. Fal-
» kland, à ce qu'il paraissait, avait
» quitté la salle d'assemblée immédiate-
» ment après son aggresseur; et quoi-
» qu'il eût été accompagné jusques à
» son auberge par deux ou trois per-
» sonnes de la société, il les avait lais-
» sées, sous quelque prétexte, au mo-
» ment de son entrée dans l'auberge,
» et lorsqu'ils s'étaient informés aux
» garçons de ce qu'il était devenu, il
» était déjà monté à cheval pour s'en
» retourner chez lui.

» Par la nature même des circons-
» tances il ne pouvait y avoir aucuns
» faits contraires à établir. Dès que l'on
» eût bien établi toutes les preuves,
» M. Falkland commença sa défense. Il
» a été fait plusieurs copies de cette dé-
» fense, et M. Falkland a paru pendant
» quelque temps avoir envie de la faire
» imprimer, quoique par la suite il ait

» changé d'idée. Je possède une de ces
» copies, et je vais vous la lire.»

En disant ceci M. Collins se leva, et prit un manuscrit qui était dans un tiroir particulier de son secrétaire. En même temps il parut se recueillir en lui-même. Je ne dis pas précisément qu'il hésita, mais il eut l'air de se croire obligé, par une courte apologie, de se justifier sur cette communication.

« Je vois, dit-il, que vous n'avez ja-
» mais entendu parler de cet événement
» mémorable, et je ne m'en étonne
» guères; car on est assez disposé à se
» taire là-dessus par bienveillance, puis-
» qu'on regarde comme une sorte de
» déshonneur pour un homme d'avoir
» eu à effacer une accusation crimi-
» nelle, quand même il aurait eu la
» défense la plus complète et la plus
» honorable à opposer. Vous pouvez
» bien présumer que le silence le plus
» absolu sur cette matière est ce qu'il

» peut y avoir de plus agréable pour
» M, Falkland; et sans les circonstances
» particulières qui m'y ont déterminé,
» je ne me serais jamais permis d'agir
» aussi directement contre ses inten-
» tions en vous parlant de cette affaire. »

Il se mit ensuite à me lire le papier qu'il avait, et qui était ainsi conçu :

Messieurs,

Je parais devant vous, accusé d'un des crimes les plus noirs que puisse commettre une créature humaine. Je suis innocent; je ne crains pas qu'il y ait dans cette assemblée une seule personne à laquelle je ne fasse reconnaître mon innocence. Mais en même-temps de quels sentimens ne suis-je pas accablé? Certain d'avoir mérité l'approbation et non le blâme, d'avoir consacré toute ma vie à des actes de justice et d'humanité, peut-il y avoir pour moi rien de plus déplorable que d'avoir à repousser une accusation de

meurtre? Telle est le malheur de ma position, que quand même vous voudriez m'absoudre sans m'entendre, je ne pourrais l'accepter. Il faut que je réponde à une imputation dont la seule idée est mille fois plus cruelle pour moi que la mort. Il faut que j'appelle à moi toutes les facultés de mon ame pour éviter de me voir confondu avec les plus vils des scélérats.

Messieurs, c'est dans la situation où je me trouve placé, qu'on peut permettre à un homme de parler de soi avec avantage. Situation horrible! Ah! Que personne ne m'envie le triste et honteux triomphe que je vais remporter. Je n'ai pas appelé de témoins pour déposer sur ma réputation. Grand dieu! Quelle réputation que celle qu'il faut soutenir par des témoins? Mais puisqu'il faut que je parle, regardez tout autour de cette assemblée, interrogez tous ceux qui

sont présens, interrogez vos propres cœurs ! Non, jamais, jamais un seul mot de reproche n'a été proféré contre ma réputation- Le plus honorable témoignage doit venir de ceux qui m'ont connu de plus près ; je n'hésite pas à les appeler.

Une sensibilité extrême sur tout ce qui peut toucher à l'honneur a été la première passion, la passion continuelle de ma vie. L'issue de cette journée m'est presque indifférente ; s'il ne s'agissait que de ma tête, je n'ouvrirais pas la bouche. Votre décision n'aura jamais pouvoir de me rendre une réputation sans tache, de laver la honte dont je suis couvert, ni d'effacer de la mémoire des hommes que j'ai été jugé comme accusé d'un meurtre. Votre décision n'aura jamais le pouvoir d'empêcher que les déplorables restes de mon existence ne soient pour moi un poids insupportable

On m'accuse d'avoir commis un meurtre sur la personne de Barnabas Tyrrel. Du meilleur de mon cœur j'aurais donné tout ce que je possède au monde, je me serais dévoué à une misère éternelle pour lui conserver la vie. Elle était précieuse pour moi, cette vie, plus que celle de tous les hommes ensemble. La plus cruelle offense qu'ait commise l'inconnu qui l'a tué, c'est, à mon opinion, d'avoir arraché de mes mains la plus juste des vengeances. Je déclare que je l'aurais appelé au combat, et que la mort de l'un ou de l'autre eût pu seule nous séparer : ce n'etait encore qu'une faible et misérable réparation d'un outrage sans exemple, mais c'était la seule qui me restât.

Je ne demande pas de pitié, mais je dois dire que jamais sort ne fut aussi horrible que le mien. J'aurais volontiers cherché dans une mort volontaire un asyle contre le souvenir

déchirant de cette affreuse soirée; ma vie était dépouillée de cette considération qui me la rendait si chère; mais cette consolation même m'est refusée. Je suis condamné à traîner à jamais le poids intolérable de mon existence, sous peine de voir regarder mon impatience à le supporter, à quelque époque que ce puisse être, comme une comfirmation de l'accusation de meurtre intentée contre moi. Messieurs, si, par votre jugement, vous pouviez m'ôter la vie sans toucher en même temps à mon honneur, combien je bénirais le coup qui anéantirait pour jamais ma pénible existence.

Vous savez tous avec quelle facilité j'aurais pu fuir; si javais été coupable, n'aurais-je pas embrassé cette ressource! Mais dans l'état des choses je ne le pouvais pas. L'honneur a été l'idole de ma vie. Je n'aurais pu sup-

porter l'idée qu'il y eût, dans le coin le plus reculé du monde, une seule créature humaine qui pût me croire criminel. Hélas! à quelle fatale divinité ai-je été porter tous mes vœux? Je me suis dévoué à une éternité de tourmens et de désespoir.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Je réclame de vous, messieurs, cette juste mais imparfaite réparation que j'ai droit d'attendre de vous. Ma vie est peu de chose; mais mon honneur, les misérables restes d'honneur dont je ne suis pas encore privé, dépendent de votre jugement. Vous ne pouvez faire que bien peu pour moi; mais ce peu n'en constitue pas moins votre devoir envers moi. Puisse l'Être suprême, première source de tout ce qui est bon et honorable, vous bénir et vous protéger! l'homme que vous voyez devant vous est condamné pour jamais à la nullité et à la honte. Il n'a

plus rien à espérer au monde, par-delà la faible consolation qu'il attend aujourd'hui de vous.

« Vous pouvez bien présumer que » M. Falkland fut acquitté de la ma » nière la plus honorable. Rien n'est » plus déplorable dans les institutions » humaines, que de voir un homme » dont l'innocence est évidente pour » tout le monde, ne sortir d'une telle » épreuve qu'avec cette idée de déshon- » neur qu'y a attachée l'opinion com- » mune. Il n'y avait personne qui en- » tretînt l'ombre d'un doute sur ce fait, » et cependant par un simple concours » accidentel de circonstances, il était » devenu indispensable que le meilleur » des hommes fût jugé publiquement, » comme si réellement il eût été soup- » çonné d'un crime atroce. On ne peut » disconvenir que M. Falkland n'eût » ses défauts, mais ces défauts même le » mettaient à une plus grande distance » encore du crime dont il s'agissait.

» C'était une espèce de fou, mais le
» fou de l'honneur et de la gloire, un
» homme tellement attaché à la pour-
» suite de la réputation, que rien ne
» pouvait l'en distraire un moment; un
» homme qui aurait acheté au prix de
» plusieurs mondes la renommée d'un
» vrai héros, d'un vaillant et intrépide
» chevalier, un homme qui n'avait pas
» l'idée qu'il existât d'autre malheur
» réel, qu'une atteinte à son honneur.
» N'y a-t-il pas une absurdité révoltante
» de supposer qu'aucun motif possible
» soit capable de pousser un homme de
» cette trempe à descendre jusqu'au
» rôle d'un lâche assassin? N'y a-t-il
» pas une extrême dureté à le contrain-
» dre à se défendre d'une pareille im-
» putation? Vit-on jamais un homme,
» et encore bien moins un homme aussi
» délicat sur l'honneur, passer en un
» moment, de la vie la plus pure aux
» derniers excès de la dépravation hu-
» maine?»

» Quand la décision des magistrats
» fut prononcée, un murmure général
» d'applaudissement et de transport in-
» volontaire se fit entendre dans la salle.
» Il commença d'abord par un bruit
» sourd et confus, et par degrés s'éleva
» jusqu'à des cris de joie. Comme c'é-
» tait la vive expression d'une émotion
» pure et désintéressée, il y avait dans
» le son même quelque chose d'impos-
» sible à décrire, qui pénétrait au fond
» du cœur et qui causait la sensation la
» plus délicieuse à tous les spectateurs
» de cette scène attendrissante. C'était à
» qui témoignerait le mieux toute son
» estime à l'aimable et respectab'e ac-
» cusé. A peine M. Falkland se fut-il
» retiré, que les personnes les plus dis-
» tinguées de cette assemblée résolurent
» de donner une sanction nouvelle à
» cette décision, par une expression
» formelle de leurs sentimens de joie et
» de félicitation. Ils nommèrent sur-le-
» champ une députation pour se ren-

» dre à cet effet auprès de lui. Chacun
» voulut concourir pour sa part à ce
» témoignage spontané et universel qui
» s'élevait de toutes parts en faveur de
» l'accusé: ce fut une sorte de commo-
» tion sympathique qui gagna tous les
» rangs et toutes les classes de citoyens.
» La multitude l'accueillit avec des
» *vivat* mille fois répétés; elle détacha
» les chevaux de son carrosse, le traîna
» elle même en triomphe, et l'accom-
» pagna pendant plusieurs lieues pour
» le reconduire à sa demeure. On eût
» dit qu'une instruction criminelle qui
» jusqu'alors avait, dans tous les cas,
» passé pour une tache, était devenue,
» pour cette fois, une marque d'hon-
» neur signalée et une sorte d'apothéose.
» Rien de tout cela ne put atteindre la
» blessure de M Falkland; ce n'est pas
» qu'il fût insensible à tant de signes
» réitérés de l'estime et de l'affection
» publiques; mais il n'était que trop
» évident que la mélancolie qui s'était
» emparée

» emparée de son ame était dès-lors in-
» surmontable.

» Ce ne fut que quelques semaines
» après cette mémorable scène, que le
» véritable meurtrier fut découvert.
» Chaque partie de cette histoire est
» réellement extraordinaire : le vérita-
» ble meurtrier était Hawkins. Il fut
» trouvé avec son fils à un village à en-
» viron quinze lieues de là, caché sous
» un faux nom et manquant des pre-
» mières nécessités de la vie. Depuis
» l'époque de sa fuite, il avait vécu
» dans cet endroit d'une manière si re-
» tirée que ni l'active bienfaisance de
» M. Falkland, ni la méchanceté infa-
» tigable de M. Tyrrel n'avaient pu,
» aprés toutes les recherches possibles,
» venir à bout de le découvrir. Le pre-
» mier indice qui avait mis sur la trace
» du coupable, c'était quelques lam-
» beaux de vêtemens ensanglantés qu'on
» avait trouvés dans un fossé et qui fu-
» rent reconnus par les gens du village

» pour appartenir à ce malheureux.
» Le meurtre de M. Tyrrel était un évé-
» nement qui avait fait assez de bruit,
» et les soupçons se portèrent bien vîte
» sur cet homme. On fit les perquisi-
» tions les plus diligentes, et on trouva
» dans un coin de son logement un
» manche de couteau avec une partie
» de la lame, laquelle ayant été rap-
» prochée de la pointe qui s'était rom-
» pue dans la blessure du mort, parut y
» correspondre exactement. Sur de nou-
» velles informations, deux paysans qui
» s'étaient trouvés par hasard sur le lieu,
» se rappelèrent d'avoir vu Hawkins et
» son fils dans la ville le soir même de
» l'événement, et déclarèrent les avoir
» appelés à plusieurs reprises sans rece-
» voir de réponse, quoique bien sûrs
» de les avoir reconnus. D'après cette
» accumulation de charges et d'indices,
» les deux Hawkins, père et fils, furent
» jugés, condamnés et exécutés. Dans
» l'intervalle du jugement à l'exécution,

» Hawkins confessa son crime et donna
» les signes du plus vif repentir. Il y a
» bien quelques personnes qui nient
» cette dernière circonstance; mais j'ai
» pris la peine de faire des recherches
» sur le fait, et je suis persuadé que
» leur dénégation est sans fondement. »

« On n'oublia pas dans cette conjonc-
» ture les cruelles injustices que ce mal-
» heureux avait eues à souffrir de son
» implacable persécuteur. C'était une
» fatalité bien étrange que les barbares
» projets de M. Tyrrel ne manquassent
» jamais d'atteindre à leur but; sa mort
» même servit par l'événement à con-
» sommer la ruine d'un homme qu'il
» haïssait, circonstance qui, si elle eût
» pu venir à sa connaissance, l'aurait
» peut-être en quelque sorte consolé de
» sa fin prématurée. Certainement le
» sort du pauvre Hawkins est digne de
» pitié, puisque, dans le principe, c'est
» sa courageuse fermeté et son caractère
» indépendant qui l'ont à la fin poussé

» au désespoir, et conduit avec son fils
» à une mort ignominieuse. Mais la com-
» passion publique fut bien amortie,
» quand on en vint à songer que c'était
» de sa part un égoïsme impardonna-
» ble et vraiment barbare, que de n'être
» pas venu lui-même affronter les suites
» de son crime, plutôt que de souffrir
» qu'un homme aussi cher et aussi pré-
» cieux au public que M. Falkland, un
» homme qui avait tant cherché à lui
» faire du bien fût mis en jugement
» pour un meurtre dont lui-même était
» l'auteur.

» Depuis cette époque jusqu'à présent,
» M. Falkland a toujours été à-peu-près
» comme vous le voyez aujourd'hui.
» Quoiqu'il y ait déja plusieurs années
» que ces événemens se sont passés, l'im-
» pression qu'ils ont faite sur l'ame de
» notre malheureux maître est encore
» toute récente. Dès-lors ses habitudes
» ont totalement changé. Jusques-là, il
» avait aimé à se montrer sur la scène

» du monde, et à jouer un rôle au mi-
» lieu du cercle dans lequel il vivait.
» Depuis, il a gardé une retraite aus-
» tère; il n'a plus eu ni société, ni amis.
» Privé pour lui-même de toute conso-
» lation, il n'en a pas moins cherché à
» traiter les autres avec bonté. Il a pris
» dans son maintien une dignité triste,
» qui cependant est toujours accompa-
» gnée d'une extrême douceur et d'une
» politesse parfaite. Tout le monde le
» respecte, car sa bienfaisance est tou-
» jours la même; mais il règne dans
» toutes ses manières une réserve et une
» froideur imposantes qui semblent in-
» terdire à ceux qui l'approchent, toute
» communication familière et affec-
» tueuse. Tel est son état, dont il ne sort
» jamais, si ce n'est à certaines époques
» où ses souffrances deviennent tout-à-
» fait insuportables et où il manifeste
» les symptômes de la plus furieuse dé-
» mence. Dans ces momens de crise, ses
» paroles sont énigmatiques, et sa con-

» duite toute mystérieuse et craintive;
» il semble se figurer tour-à-tour toutes
» les espèces d'alarmes et de persécu-
» tions qu'une accusation de meurtre
» peut être censée entraîner après elle.
» Mais, sentant bien son état, il ne
» cherche alors qu'à dérober ses fai-
» blesses à tous les regards, et à se reti-
» rer dans la solitude; et, en général,
» ses domestiques ne savent rien de son
» intérieur, et ne connaissent de lui que
» cet air de mélancolie et d'abattement,
» ces manières douces mais imposantes
» et peu communicatives qui accom-
» pagnent toutes ses actions. »

Fin du premier Volume.



12003






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 045858260

